

Maurice Le Scouëzec
Le Horn



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet eBook est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayants droit.

Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Maurice Le Scouëzec

Le Horn

suivi de

Sur les grands voiliers



© Arbre d'Or, Genève, avril 2005

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays

LE SCOUËZEC ET LA MER, par Gwenc'hlan Le Scouëzec

Il n'était pas né au bord de la mer. Certes son père était originaire de la région de Lorient, mais il avait vu le jour au Mans et n'entretenait avec l'océan que des relations épisodiques. Certes ses ancêtres avaient été des navigateurs de Blavet, aujourd'hui Port-Louis, mais il y avait de cela trois siècles.

La mer était l'un de ces rêves qui peuplent la vie de Maurice Le Scouëzec. Comme l'Afrique plus tard ou la Bretagne. Dans les jardins de Versailles, il s'imaginait pirate ou conquistador. Et puis son père, dans son tout jeune âge, était présent. Il était farouchement Breton et il avait reconstitué la généalogie des le Scouëzec jusqu'avant la Chouannerie où ils s'étaient distingués. Et la Bretagne était étroitement liée à la mer.

Les premiers hommes qu'il connut étaient matelots et Bretons. Naviguer était une affirmation de leur personnalité, le signe de leur tradition. Et Maurice Le Scouëzec se sentait, d'emblée, l'un d'entre eux.

Mével lui avait appris la mer, et la vie. Mevel lui avait montré l'Ankou, dans les haubans. Cet étonnant mélange d'un réalisme cru et d'un imaginaire débordant avait formé Maurice Le Scouëzec.

Le capitaine Boju, du Trentemoult, à Nantes (Bretagne) glissait sur les glaçons, par 27° au-dessous

de zéro et 58° sud, et il ne voyait pas la banquise ni les icebergs. Mais il savait bien qu'ils étaient là. Le dire aurait bien prouvé qu'il était, comme le disait le second, un con.

Le Horn n'a pas de cœur. Il n'a pitié ni des femmes de marins, ni des petits pilotins bien élevés. Il est la divinité sans visage des mers du Sud. Il lance des vagues de six mètres à l'assaut des coques de navires, il avale, il engloutit. Le Horn, ce n'est pas un cap, c'est un océan.

Le franchir, c'est viser au plus juste entre 45° et 60° de latitude sud sur les 990 km qui forment le passage de Drake entre l'île des États et la banquise antarctique. C'est éviter de se fracasser au nord sur Diego Ramirez ou au sud sur l'un des icebergs qui descendent des glaces.

Le Horn, c'est la mort omniprésente, à chaque instant.

Le 11 décembre 1900, à la veille d'un nouveau siècle et à l'entrée de l'Atlantique, Maurice Le Scouëzec, à son troisième voyage autour du monde, sur l'*Ernest-Siegfried* cette fois, notait dans son *Journal de bord* :

« *Le grand volant arrière est allé rejoindre les différentes autres voiles qui sont parties. À part cela, rien de nouveau. Je m'ennuie énormément, surtout qu'il est presque impossible de bouger, tellement le navire donne des secousses.* »

Ce n'était pas propre au Cap Horn. L'essentiel de la vie de marin, dans les mers du Sud, consistait à attendre. Maurice s'en plaint souvent, mais après

tout cela vaut mieux que de monter dans les haubans à ferler les voiles dans l'ouragan.

À vrai dire, Maurice Le Scouëzec faisait parfois autre chose. Il dessinait. Sur les indications de Vigier, le second de l'*Ernest-Siegfried*, il s'essayait, comme il disait, à « attraper la ressemblance ». Il n'y réussissait pas toujours, mais il nous a laissé ainsi des foules de petits croquis, à la mine de plomb, qui ne sont pas sans différer, il faut le dire, des grands à-plats d'aquarelle qui couvriront plus tard, ses feuilles de Canson ou de papier d'emballage.

Il avait quinze ans, quand le 21 juillet 1897, il s'était inscrit sur les rôles de l'Inscription Maritime en vue de son prochain embarquement sur l'*Émile-Renouf*. Il avait, depuis, fait trois fois le tour du monde, il avait doublé à la voile le Cap de Bonne-Espérance et le Cap Horn.

Trente ans plus tard, il écrivait le récit qui regroupe ses souvenirs. Il s'agit donc de mémoires, d'une authenticité sans failles. La force, parfois même la violence, du vécu chez cet adolescent lancé dans la tourmente, a conservé à cette aventure toute sa vivacité.

C'est ici, et non dans une École des Beaux-Arts, que le matelot avait appris à peindre. C'est là que Vivier, le second anarchiste, lui avait donné ses premiers crayons et l'avait encouragé à orner de « fresques » le carré des pilotins.

On comprend peut-être mieux ainsi l'art, âpre et brutal, qui devait devenir celui de Maurice Le Scouëzec.

La mer, il la revit à maintes reprises. En allant au Tanganyka d'abord, puis en revenant de Johannesburg, en traversant de Dar-es-Salam à Zanzibar. Il franchit l'Atlantique de Bilbao à la Vera-Cruz, en passager clandestin, matelot blackball affecté aux machines. Il partit pour l'Afrique en 1925 et en revint. Il embarqua à bord du *Leconte-de-Lisle*, avec femme et enfant, et y dessina le Cap Gardafui et Mayotte.

Il retrouva la mer en Bretagne, femmes angoissées au port pour le bateau qui ne revient pas, et en Normandie, longues grèves solitaires et hautes falaises. Il y avait des veuves qui suivaient, en mantelets de deuil, le cortège sous la pluie. Il y avait des matelots entre deux bittes d'amarrage, de grands bateaux au port, qui dressaient leurs voiles, souvenir de l'*Émilie-Siegfried* à Nouméa, le 16 octobre 1900.

La mer, c'était encore à Douarnenez, le cimetière des bateaux, au Port-Rhu, à Porzh an Eostig. Ou sur l'Aulne, au creux de la rivière, au mouillage de Landévennec. Les bateaux morts, c'était pour lui comme l'approche même de la Mort :

« *L'Ankou*, » dit Mevel...

À Douarnenez, les dernières années de sa vie, il se rendait tous les jours au port sardinier. De l'autre côté de la baie, on voyait le Menez-Hom et au mois de juillet, on allait en pèlerinage à Sainte-Anne-la-Palud, par les grèves, pour le pardon. Ce qui l'attirait, ce n'était pas le faste de l'église catholique, c'était la païenne procession de nuit sur la dune, toutes lumières allumées, c'était l'office de plein air, alors exceptionnel, et sa liberté de plein vent.

Devant nous, il y avait la baie, et la Ville d'Ys engloutie, et la princesse Ahès qui se jouait dans les vagues, et le roi Marc'h qui prenait le visage des déferlantes de l'automne.

Ohé! Cap'tain'! Ouvre la cale!

Le monde est trop petit pour moi!

Gwenc'hlan Le Scouëzec

Avant-propos

Les écrits figurant au sommaire de cet ouvrage concernent tous les années de navigation de Maurice Le Scouëzec, de 1897 à 1900.

Il fut, entre ces deux dates, embarqué sur trois bateaux différents de l'armement Brown et Corblet, pour les campagnes successives qu'il fit au nickel, Le Havre-Nouméa et retour.

Les meilleurs renseignements que nous ayons pu obtenir sur les navires de cette compagnie nous ont été fournis par les ouvrages de Louis Lacroix et de Jean Randier qui font autorité en matière de navigation à voile. Nous donnons donc du texte de ces deux auteurs de larges extraits, à la suite de cette introduction.

Si le Président-Félix-Faure devait son nom à l'homme politique qui se trouvait à la tête de la République Française depuis 1895 et qui devait mourir alors même que Le Scouëzec naviguait sur le quatre-mâts-barque baptisé de son nom, si Ernest Siegfried était alors le député du Havre — décidément, la compagnie Brown et Corblet honorait ses politiciens —, en revanche nous n'avons pu retrouver la trace d'Émile-Renouf. L'un de nos lecteurs nous renseignera peut-être à ce sujet.

L'on verra mentionné dans les textes du jeune Le Scouëzec quelques noms de navigateurs. Le capitaine Boju, qu'accompagnait sa femme Céline, commandait l'Émile-Renouf. Le capitaine Stuart Fossard était seul maître à bord du Président-Félix-Faure en 1898-1899

—Louis Lacroix nous dit¹ que ce fut sa seule campagne sur ce bateau— et de l'Ernest-Siegfried en 1900-1901. Quant aux noms des matelots, étonnante collection de vocables celtiques, c'est celui de Mevel qui ressort le plus vivement dans la mémoire de l'ancien pilotin, comme celui de son initiateur à la mer et à la vie. Il ne faut pas oublier le premier lieutenant de l'Ernest-Siegfried, Vivier l'anarchiste qui lui enseigna la révolte, et déserta à Thio le 23 octobre 1900 en compagnie de son collègue Bouillet, autre officier du bord, et du maître d'hôtel Prosper.

Mais, par-delà ces données purement historiques, il faut lire avec attention les descriptions de Le Scouëzec, son opinion sur les matelots et sur les chefs, sur la vie à bord, sur le heurt des hommes. On remarquera, bien sûr, la différence de style et de pensée entre le jeune homme de 19 ans qui écrit le Journal et l'artiste de cinquante ans qui a été, comme il le dira lui-même, au fond de l'être, «jusqu'à la viande».

Mais surtout, dans le concert des hymnes à la gloire des capitaines cap-horniers, on sera surpris d'entendre ici le cri, voire le sifflet des matelots — comme à Nouméa le 20 octobre 1900—, matelot basse carte, matelot black-ball, Le Scouëzec n'encense pas, il fustige et le Horn, ce n'est pas le capitaine, qui prend un glaçon sur le pont pour un glaviot, mais la bordée de quart à la manœuvre «à serrer les perroquets», les deux bordées «à hâler bas partout», tandis qu'à 58°, à proximité du détroit de

¹ Louis Lacroix, *Les Derniers Cap-Horniers français*, Paris, EMOM, 1968, p.246.

Drake, par des nuits sans lune, on fait SSE depuis deux jours : les marins me comprendront.

La peinture de Le Scouëzec, celle qu'il fera dans les années 20 et 30, tout autant sa philosophie, sont en germe dans cette expérience première de la vie, des hommes, des femmes. Et chantons donc (pour oublier) :

L'artimon est sur l'arrière

La misaine (variante : la misère !) est sur l'avant...

G.L.S.

LE HORN

Avant-propos

Maurice Le Scouëzec avait 15 ans, quand, le 21 juillet 1897, il s'inscrivit sur les rôles de l'Inscription Maritime au Havre en vue de son prochain embarquement sur l'Émile-Renouf. Mais ce n'est qu'une trentaine d'années plus tard qu'il écrivit le récit qu'on va lire. Il s'agit donc de mémoires : cependant la force — parfois même la violence — du vécu chez cet adolescent lancé dans la tourmente, a conservé à cette aventure toute sa vivacité. Pendant ces trente ans, Le Scouëzec avait, en outre, appris la vie et les hommes. L'âpreté acquise de son style, si différent de celui du Journal authentique de 1900-1901, à bord de l'Émile-Siegfried, lui permet ici de placer la véracité fondamentale des sensations sous l'éclairage cru d'une philosophie de l'existence édifiée bien plus tard, quoique non sans subir l'influence de ces premiers — comme il l'aurait dit — « coups de pieds dans le cul ».

Le Horn est un récit qui serait composite, si l'on croit ce qu'en disait Mathilde Le Scouëzec : il regrouperait des souvenirs des trois voyages accomplis autour du monde par le jeune pilotin, de 1897 à 1901. En fait, on n'y retrouve aucun fait qui soit à rapporter à la traversée de 1900-1901 sur l'Ernest-Siegfried, pour laquelle nous possédons par ailleurs le Journal fait à bord de ce bateau par Maurice Le Scouëzec². Quant à son embarquement à bord du Président-Félix-Faure, il fut limité

² Nous publions ce récit ci-dessous à la suite du Horn.

à son voyage d'aller, puisqu'il fit une chute dans la cale pendant le chargement à Nouméa, qu'il fut hospitalisé dans cette ville et ne fut rapatrié qu'un mois plus tard : si cela n'empêche pas qu'il ait pu introduire dans le présent récit quelques données d'entre le Havre et la Nouvelle-Calédonie en 1898-1899, elles sont certainement beaucoup moins nombreuses que celles qui nous viennent de l'Émile-Renouf.

Ce bateau était, selon Jean Randier³, un quatre-mâts-barque de 2924 tonneaux de jauge brute, qui venait d'être construit aux Forges et Chantiers de la Méditerranée à Gravelle, près du Havre, pour l'armement Brown et Corblet. C'est à notre avis, la première navigation qui en est racontée ici par l'un des participants du voyage. Le récit d'ailleurs s'ouvre sur la réception à bord faite à l'occasion de ce premier départ. Le « vieux Brown » est là, accompagné d'un « concert de poules » et d'un certain nombre de « tuyaux de poêle ». Cela même signe l'inauguration, qui eut lieu, savons-nous, le 12 août 1897.

Il nous faut signaler toutefois que le manuscrit du Horn mentionne dans ses dernières pages l'envoi de l'indicatif KRGM, qui est celui du Président-Félix-Faure, comme il ressort d'une notule, de la main de Maurice Le Scouëzec, que nous avons retrouvée dans ses papiers et que nous reproduisons ici in extenso :

³ Jean Randier, *Grands Voiliers français*, Paris, CELIV, 1986.

| | | |
|---------------------|------|---------------------|
| | | 12 décembre |
| 2° Félix-Faure | KRGM | 1898-1899 |
| 3° Ernest-Siegfried | JCTD | 1900-1901 |
| 1° Émile-Renouf | JCBP | Perdu |
| | | 12 août 189. — 1898 |

Mais jamais Maurice Le Scouëzec ne s'est trouvé en voyage de retour dans la Manche, à bord du Président Félix-Faure, qu'il avait quitté à Nouméa, pour entrer à l'hôpital, à sa suite de sa chute dans la cale. Dans les précédentes éditions du Horn, nous avons donc remplacé le KRGM par le JCBP de l'Émile-Renouf, pour la cohérence et l'exactitude du récit. Moyennant la présente explication et pour l'authenticité absolue du texte, je rétablis ici le KRGM.

Le manuscrit est composé de soixante-quatorze pages d'une grande écriture, et de dix-sept dessins aquarellés, réalisés spécialement pour l'illustration. Cet ensemble, déjà paru sous le titre : Un voyage sur l'Émile-Renouf, avec seulement quelques reproductions et des photographies anciennes, en 1986, dans deux livraisons de la revue Le Chasse-marée (n^{os} 23 et 25), a été publié dans son intégralité par Beltan en 1987, mais l'édition, à cinq cents exemplaires numérotés, est aujourd'hui épuisée, et ne sera pas renouvelée. Nous publions donc ici le texte seul.

Maurice Le Scouëzec n'avait donné aucun nom à cet ouvrage. Après sa mort, on en parlait dans la famille comme du Voyage autour du monde. Ce ne fut qu'en 1969, alors que je m'efforçais de lui trouver un éditeur, que j'eus l'occasion de le faire lire à mon ami, le poète

LE HORN

*Xavier Grall, qui le baptisa de ce nom qui l'enthousias-
mait Le Horn. L'ayant moi-même adopté, j'ai voulu
rester fidèle à la mémoire de Xavier Grall en conser-
vant ce titre qui exprime dans la plus grande simplicité
l'épreuve des Mers du Sud.*

G. L. S.

Le Horn

Tous ont plus ou moins couché à bord. Il en manque deux que, tout à l'heure, les *brasse-carré* vont ramener. Le pont est plein de messieurs et de belles madames qui pètent dans la soie, qui circulent avec une nuance d'embarras dans tout ce méli-mélo de filins, de poulies, de ferrures ou de cuivres. Les amarres sont dépassées ; le remorqueur est dans le bassin, fumant et sifflant. Enfin deux gendarmes ramènent nos deux manquants ; l'un est couvert de sang caillé et a le bras en écharpe, l'autre est saoul-mort.

Sur la coupée, j'entends les belles madames dire :

— Oh ! quelle horreur ! Ce ne sont plus des hommes, de vraies bêtes...

Et notre maître après Dieu hausse les épaules. Un tuyau de poêle verni et fourbi à clair de haut en bas, ajoute d'une voix grêle :

— Ce doit être terriblement dur pour vous de vivre ainsi longtemps avec des brutes pareilles. Moi, je ne pourrais pas.

Le second cap'taine, qui a entendu, bouscule tout ce monde un peu brutalement et dit :

— Cap'taine, paré partout !

— Bien, Chocolat. Alors, larguez partout !

Et se tournant vers ces gens chics, il ajoute :

— Autrefois, dans la vieille marine, on disait : À dieu vat !

Concert des poules :

— Oh ! que c'est joli ! Comme c'est bien ! Ah ! ils avaient la foi à cette époque !

L'une d'elles étend sa main gantée et désignant le pont où quelques matelots tripotent du filin, dit, méprisante :

— Ce n'est pas avec ça ! Ça ne croit rien, ça ! Ah ! je vous plains, Cap'taine.

Comme je passe auprès, je suis immédiatement regardé. On cause de moi. J'entends :

— Il est gentil, ce petit.

— Oh ! n'est-ce pas ?

— Ah ! quelle horreur ! Il va vivre avec ces brutes. Mais c'est affreux !

Et comme je m'en vais, j'entends le Vieux qui, hochant la tête, répond :

— Oh ! allez ! Il est comme eux, c'est la même graine. C'est un novice. Il a dix-sept ans. Ça fume, ça chique, se saoule et jure comme les autres. Que voulez-vous faire avec une pareille éducation ? Il doit être sorti de l'Islande ou de Terre-Neuve, embarqué à dix ans pour la première fois. Laissez donc, madame, votre pitié est mal placée.

La plus grande partie de tout ce monde s'en va ; remontant les robes, marchant sur la pointe des pieds pour éviter les taches ou de marcher dans l'huile ou le goudron. Les adieux se multiplient à la coupée, les mains gantées se serrent, grands coups de chapeaux ; tout ce monde s'efface pour laisser passer deux coffres en retard.

Nous sommes décollés ; le quai s'éloigne. Il reste

une trentaine de reluisants et de robes de soie, qui partiront avec les remorqueurs. Nous en avons deux, un sur le nez qui nous déhale, un autre au cul qui nous évite. Nous passons l'écluse. Je traîne un ballon pour parer notre muraille du quai, ce qui me permet d'entendre toutes ces élucubrations.

Cette fois, nous traversons le bassin transatlantique. Nouvelle écluse, et c'est l'avant-port. Mer étale, un peu houleuse. À la jetée Nord, elle clapote. Il y a un monde fou ; on voit quantité de mouchoirs blancs qui voltigent. Les voiles sont larguées sur cargues ; quand nous dépassons le feu Nord, les volants montent. On met tout dessus et un mille plus loin bâbord amures. On largue la remorque qui claque en tombant.

Sur la dunette, on se bécote, on s'essuie les yeux, on serre les mains. D'un air noble, une grande barbe blanche se penche vers nous et, levant son chapeau ciré comme pour un enterrement, nous salue en criant presque :

— Au revoir, mes amis, et bon voyage !

C'est l'armateur, le vieux Brown. J'entends près de moi une voix qui répond :

— Salaud, tu crèveras aussi, va.

Toute la bande des robes de soie, en mignardant, branle les mouchoirs. Deux pleurent, les tuyaux de poêle se lèvent.

La voix reprend près de moi :

— Décidément, on va *créver*.

J'avoue qu'on le croirait. Heureusement, tout ce monde descend au remorqueur. On rigole à voir l'em-

barquement de tous ces mal foutus qui perdent la tête devant l'écartement du remorqueur et de la coupée, et la montée et la descente à la lame. Enfin, ça y est. Une femme a perdu un soulier : c'est tout. Il n'y a pas eu d'autre mal.

Cette fois, c'est fini. On redresse le ship et, à plein, on file. Encore des mouchoirs voltigeant sur le remorqueur ; les chapeaux se lèvent encore. On les distingue de moins en moins et bientôt tout disparaît dans la grisaille.

Au poste, le lard est déjà là. Les couteaux sont sortis, on taille dedans. Mon écuelle en fer émaillé est pleine de fayots — dix ans de baril — et au-dessus, un bout de gras de lard. Un quart de vin et aujourd'hui, exceptionnellement, la double. Quand on a fini et avalé le vin, on s'essuie la bouche avec le retour du bras et on va à la pompe d'eau de mer laver son assiette et sa fourchette avec un toron de « fil carré » — fil de caret. Et on remet tout ça dans la couchette, sous le matelas. Pauvre matelas en varech, léger comme une plume ! Deux couvertures. Sous la couchette, le coffre, presque toujours à demi-vidé : deux ou trois chemises, deux pantalons, trois ou quatre salopettes et une paire de bottes. Les cirés sont accrochés à la paroi avec le suroît. Le poste — on touche le plafond avec la main — est éclairé par un fanal à cérat⁴.

Je suis tribordais. Naturellement, à partir de maintenant, seuls les tribordais font quelque chose ; les bâbordais n'existent que pour mémoire. Ce sont des

⁴ Mélange de cire et d'huile.

tire-au-cul idiots, qui ne savent rien foutre. Quand par hasard il en est question parmi nous, on dit : *les cornards de l'autre côté*. Il est bien entendu que chez les bâbordais, c'est exactement la même chose.

Je fais connaissance avec mon matelot, qui couche au-dessus de moi. C'est Le Mevel, tailleur de petits bateaux en ivoire ou en teck, voilier et gabier de misaine pour son bord. Il fait des chemises, des bonnets, coud et cause comme une femme, mais avec un accent traînant sur les finales. Il prononce les *r* durs et chique un demi-paquet à chaque fois. Son bonnet est le magasin : il a toujours trois ou quatre chiques de rechange qui tiédissent sur ses cheveux rares. Très calme et très doux, mais à terre il est saoul-terrible avec son couteau à gaine, dont il casse toujours la moitié, et pour cause !

Ensuite, le vieux Kergonen, magasinier, soixante-cinq ou soixante-dix ans, sept naufrages, quarante-cinq ans de navigation effective en mers du Sud, qu'on appelait *le vieux malamok*, sale bête d'ailleurs, toujours prêt à foutre son pied au cul des *oiseaux de beau temps*, comme il nous appelait, Le Guaraker, le Tromer, Le Moul et moi. Tous les *Le* du Léon, du Trégor et de Cornouaille étaient là. Montmarron, seul, n'en était pas, mousse de chambre, petite fripouille de la rue Ordener. L'autre bordée m'était inconnue. Au-dessus de nous, les maîtres, mangeant à part et ayant une cabine particulière : le bosco, premier maître, brave type, « trente ans de voile, jamais de vapeur » comme il disait ; le second maître Eouzan, le mécanicien, le charpentier et le cook, une brute nommée Botrel, un salaud et un lèche-cul.

Très au-dessus de nous, la Chambre, qui comprenait un maître d'hôtel que Céline appelait *stewart* et que, devant, on appelait le *Merle noir*. Le second lieutenant sans quart, cambusier, ni bon ni mauvais, pas trop formule, payait facilement un quart de vin ou un boujaron quand on travaillait pour lui. Le premier lieutenant, le plus chic à bord, un homme pas officier du tout, sauf quand il commandait, simple, bon enfant et bon, mais casse-cou et libre d'expressions et d'allures, deux bras trop longs qui lui pendaient le long du bord avec au bout deux battoirs coriaces et tannés, pleins de callosités inharmonieuses. Le second capitaine, neveu d'un gros chocolatier, fabricant de moutarde de Bordeaux, officier de vapeur n'ayant jamais fait de long cours.

Enfin le Grand Mât, maître après Dieu de la baille et de tout ce qu'il y avait dessus, petit bonhomme tout rond, coiffé d'un trois-ponts sur ses cheveux grisonnants. Entre ses lèvres moustachues et son menton barbu, à la Tartarin, d'un bouc à deux pointes, il enfonçait une éternelle Jacob. Faible et froussard, il était doublé d'une femme bête, hystérique, parlant toujours du Trentemoult qu'ils habitaient. Tout le carré a couché avec elle ; on n'a jamais su s'il en avait su quelque chose.

Le premier mois se passe sans aucun incident. Dans les alizés, nous reconstrûmes un grand trois-mâts carré, qui nous doubla de si près que nous pûmes lire sur son arrière *Lion, Liverpool*. Toute la dunette fut froissée de ce sans-gêne. Céline — on ne l'appelait jamais autrement — décréta qu'on devait mettre de la toile :

— N'est-ce pas, Joseph ?

On remet les cacatois et une heure après, on le dépassait à son tour, ce qui provoqua chez cet Anglais un excès de politesse. Il fallut hisser toute une série de pavillons, à commencer par notre numéro KRG.M. Les novices faisant fonction de timoniers, c'étaient Le Guen et moi qui hissions les flammes et pavillons en corne, tandis que notre état-major, lorgnettes en main, discutait de son tonnage, de sa route, etc.

Nous arrivions au fameux Pot au Noir. On nous le fait chercher : la vieille plaisanterie qui doit dater de Christophe Colomb, peut-être plus, veut qu'il y ait ici, au zéro de latitude, un poteau en pleine mer, avec un feu noir à éclats gris.

En fait, nous sommes dans la buée chaude. Pendant quinze jours, le bateau se balance mollement sur une vague houle qui plaque les voiles contre les mâts. Les manœuvres ondulent au roulis et, les poulies cognant les unes contre les autres, tout grince. La mer clapote avec comme de longs soupirs. L'eau phosphorescente révèle une étrange vie intense, de longs sillons, des éclairs, dans des bouillonnements formidables. De jour, nous pêchons les raisins des Tropiques, pleins de petites anguilles ou de poissons minuscules. Céline a fait une découverte, une sorte de brosse à cheveux avec un manche ; tout cela a un mètre de long, les poils sont des suçoirs, cela se tord en tous sens. Elle hurle à tue-tête :

— Joseph, Joseph, qu'est-ce que c'est que ça ? Oh ! cette bête !

Et Joseph répond entre ses dents :

— Tu m'emmerdes...

Finalement, nous n'avons jamais su ce que c'était...

Nous faisons la barre à tour de rôle, en beau temps, très fiers d'avoir le bateau entre les mains. Pour nous, novices et mousses, les bordées étaient moins fermées. Celui qui tenait la barre était toujours plus ou moins accompagné par les autres. Alors, Céline venait aussi et nous racontait des histoires, ses couches par exemple. Quand on contait ça dans le poste, le soir, c'étaient des éclats de rire, mais sans le vieux Ker-
gonen et deux ou trois autres qui grognaient dans le fond :

— Tout ça, c'est pas de la navigation...

— C'est mauvais d'avoir une putain comme ça à bord. L'autre jour, j'étais à la barre, sûr qu'elle avait ses règles : le compas a fait le tour complet. Il arrivera du malheur avec ça.

— C'est haut comme trois pines à genoux et c'est plus encombrant que vingt bossemen⁵...

— Su' l'*Nord*, de Bordes — vous connaissez b'en — un beau trois-mâts carré, eh b'en, on a engagé à cause d'une comme ça. On en est sorti, mais le cap'taine l'a foutue à terre. Elle est rentrée par les moyens du bord.

— C'est pas des choses à faire !

Guaraker ou un autre interroge :

— Le *Nord* ? J'ai navigué là-dessus à chercher du salpêtre à Iquique. Ah ! C'est de sales voyages, sur-

⁵ *Bosseman* : maître d'équipage.

tout chez Bordes : marche ou crève⁶ I... On a fait une fois Frisco. Nos perroquets nous sont tombés sur la gueule à la hauteur de l'île de Pâques ; il a fallu aller à Valparaiso, etc.

L'autre reprend :

— Mon vieux, on a été engagé su' tribord, les bras sous l'eau. Il a fallu qu'un nageur du bord aille les couper pour pouvoir brasser et essayer de redresser. On avait de l'eau jusqu'à la moitié du pont. Il a fallu démâter tous les hauts et toutes voiles serrées, sans foc ni artimon, ah ! ça a été un business ! Heureusement qu'y faisait beau, en plein mois de septembre. On rigolait pas.

Alors, tout à coup, l'accordéon donnait un air ; deux accords et les jeunes chantaient. On était sur le panneau du grand mât avant. On sortait le loto. Ah ! le loto, c'était un bonheur sans nom. Il fallait savoir toutes les épithètes accompagnant le chiffre : *un* tout seul ; *deux* les couilles à Taupin ; *trois* le ménage de Jean le matelot, etc. On jouait au Grand Seigneur du Foutreau, voyage autour du monde inventé par le détenteur ou possesseur du *Monseigneur*. Le Monseigneur du Foutreau était un mouchoir, une corde en lusin aussi dure que possible. On le couchait sur un coussin à poulie de cargue et on lui rendait les honneurs. Le voyageur commençait :

— Cric !

Tout le monde reprenait :

⁶ *Marche ou crève* : c'est ainsi que les matelots appelaient la maison Bordes.

—Crac!

et saluait.

—Cuiller à pot. Marche aujourd'hui, marche demain. À force de marcher, fait beaucoup de chemin. Quand il ne met pas le nez dans la merde, c'est qu'il se débarbouille. Je commence...

On partait dans l'île de Virgongie à sept kilomètres de Nulle part : quand on est arrivé, on a encore trois kilomètres à faire... On arrivait à l'Équateur où on était pris par les glaces, puis on relâchait à Buenos Aires. Le pilote montait et on carguait les fixes.

Si celui à qui c'était le tour arrêtait l'histoire, disant qu'il fallait carguer les cacatois, le conteur était mis en jugement et recevait les coups du Seigneur du Foutreau dans la paume de la main. S'il ne disait rien, c'était lui qui les recevait. On tapait dur, le plus possible.

On jouait au cordonnier arabe, toujours à recevoir des coups, mais sur les jambes cette fois. Ou alors, ils chantaient, ne pouvant jouer à cause de la nuit. Chansons nouvelles et vieilles se mêlaient, vieilles lamentations bretonnes, *Jean-François de Nantes*, *Oh! Fallaloue*, ou bien *Give me sometimes*, *Oh! bloody Mendow*, et *Ils sont partis vent arrière* :

Ils sont partis vent arrière
Reviendront en louvoyant,
En y allant gai gai
En y allant gaiement.

L'artimon est su'l'arrière,

La misaine (misère) est su' l'avant,
En y allant gai gai...

Qui voit Sein, y voit sa fin,
À Ouessant, on voit son sang,
En y allant gai gai
En y allant gaiement.

...

Give me sometimes
Oh, bloody Mendow,
Look at the bow,
Look at the dow.
Oh oh oh oh mé boé,
Let me show,
Let me down,
Give sometimes
Oh, bloody Mendow
I never down,
I never bow...

En somme, tous tant que nous étions là, nous étions les mal rangés de la société, tous gens de mentalité « brebis galeuse », toujours en révolte ou en critique sur les commandements et ayant tous une appréciation nette et définitive sur la valeur de l'officier auquel ils étaient obligés d'obéir. La castration⁷ des individus n'est pas très facile et réussit neuf fois sur dix, mais il y a tout de même pas mal de ratés.

Ah ! je les ai revus, les charmants copains qui vous

⁷ Sur le manuscrit, l'auteur avait d'abord écrit « la détesticulation ».

entraînent en aventure et qui trouvent le moyen de prouver qu'ils « ne faisaient rien » : ils s'étaient trompés, croyant que c'était là qu'on disait la messe... Hein, Machin, Truc, Chouette ? Ils ont la Légion d'honneur. J'en ai retrouvé un qui est dans un grand journal, sans aucun intérêt. Il tourne la meule, il s'embête pour trois mille par mois, peut-être moins, vivotant, vaguement avocat. Un autre pédéraste, se fait enculer pour pouvoir vivre comme acteur sans aucun talent. Deux ou trois autres ont des galons extraordinaires et dirigent des indigènes dans la voie du bien, de l'honneur, en volant et se déshonorant le plus possible, pour le plus d'argent possible.

Alors, je repense à mon matelot Mevel. Ah ! il était dur, il n'était pas brillant, avec ses mains sales et calleuses comme des pieds de nègres, il ne savait pas faire de belles phrases, sa langue était rude et sans sucre, mais quand il avait dit un *hôme*, c'était que c'en était un.

Un jour, on était dans le gris, un jour jaune, à grandes lames, sans vent. On était monté tous les deux à serrer le cacatois. On roulait bord à bord, un quart de largue. Quand on a eu fait chacun son empoin-ture, rabantant en rentrant vers le centre, arrivé à la chemise, pour attraper le couillard, comme un con sans réflexion que j'étais, je fourre mes doigts dans le racage, un racage à collier vieux système ; j'étais sur tribord et on roulait sur ce côté à ce moment. Je me penche en avant et j'attrape le couillard ballant au-dessus de la vergue. Comme je remettais les pieds sur le marchepied, je sentis mes doigts écrasés, coincés entre le racage et le mât ; on commençait à descendre

vers bâbord. Une épouvante me prit : mes doigts étaient foutus.

— Mevel, Mevel, mes doigts dans le racage !

Je vis sortir sa tête de l'autre côté du mât. Une sorte de sourire angoissé, et maternellement :

— Ah ! con... ah ! gast... Tiens bon, mon gosse.

Le roulis lentement descendait. J'entendais les grincements de la mâture que mes doigts accompagnaient. Pendant quelques secondes, je vis ses yeux agrandis où je percevais une douleur semblable à la mienne. Mais il ne bougeait pas, sachant comme moi notre impuissance.

Enfin, — tout a une fin —, nous étions à bout de course, le racage décolla, je retirai mes quatre doigts collés, comme paralysés.

— Touche pas, descends avec une main et comme tu pourras. Attends-moi dans les barres.

Il fit la chemise et me rejoignit. Nous descendîmes et en bas, il me colla la main dans un seau d'eau de mer, puis il me décolla les doigts et les frictionna l'un après l'autre — ils étaient tout noirs, trois seulement ; le petit doigt n'avait presque rien — en me traitant de fausse couche et de failli chien.

Le lendemain, j'ai fait la manœuvre comme tout le monde. Mais pendant trois ou quatre jours, on ne m'a pas envoyé en haut. Ce n'était rien du tout et huit jours après, il n'y avait plus rien. J'avais eu chaud simplement et j'étais une *fausse couche*, un *homme du monde*, un *gambi* quoi ! C'était ce qui m'avait le

plus touché dans l'histoire. J'en voulais à Mevel, au bateau, et surtout à moi d'être si bête enfin !

Le bateau marchait toujours. Ce soir, comme je prenais le quart, à huit heures, un feu est signalé tribord devant, sous le vent à nous. Curieux : c'est un feu blanc qui semble immense. Tout le monde est sur le pont. À mesure que l'on s'approche, on pense : un bateau en feu. Il éclaire tout autour de lui, semble jeter des flammes du grand panneau. Une seule chose étonne, maintenant qu'on peut le distinguer : il est vent dessus-vent dedans, immobilisé. Il y a juste une embarcation à l'eau. Aucun affolement à bord.

Il est près maintenant : c'est un baleinier qui fond sa capture, élongée le long du bord. C'est fantastique dans la nuit. Les flammes semblent monter jusqu'à la hune et d'énormes bandes de lard montées au cartahu apparaissent dans ce flamboiement. L'eau est rouge tout autour et des ombres noires s'y meuvent par instants.

Maintenant, nous nous éloignons peu à peu ; il s'éteint et redevient le point lumineux qu'il a été. Le quart reprend avec sa tranquillité et ses grincements. Cependant, il a fourni un renouvellement des conversations : les pipes se rallument, la paume de la main sur le feu pour éviter des étincelles ; des cigarettes dans le creux des mains, entre le pouce et l'index. Alors, Charnière, un malouin qui a fait la baleine, nous conte les randonnées en baleinières, le harponneur debout, puis la fuite éperdue de la bête les entraînant à soixante à l'heure dans un éclaboussement d'embruns et les nuits passées au dépeçage,

les recherches pour retrouver les orins de harpons. Il parle des rorquals ou des greenbacks, les souffleurs, et on arrive facilement au grand serpent de mer ou au Kraken. Chacun a une histoire sur ces fabuleuses bêtes.

Les gens sont plus calmes. Le soir, il n'y a plus quart en bas. Après-midi, on coud aux voiles. La dunette est pleine des toiles avec quatre ou cinq matelots qui, paumelle en main, font des points ou des ralingues. La bise fraîchit ; on est à la latitude de Tristan et on descend toujours. Maintenant, il n'y a personne sur le pont. Il fait froid ; presque tout se passe dans le poste. On raccommode les vieilles chemises de laine rouge ou bleue, les suroîts sont revus. Enfin, en plein vent d'Ouest en plein cul, nous attaquons.

Cela commence dur. En prenant le quart à 4, je monte au bossoir. Froid de chien. On roule bord sur bord. L'homme qui me passe le quart ajoute :

— Est'y con, le Grand Mât. On roule bord sur bord. Y pourrait bien prendre deux quarts de largeur, ça accorerait le bateau.

C'était vrai, mais le Master dormait et le second ne pouvait changer la route.

Le jour vint lentement. La mer était noire, flaquée de longues déchirures blanches et verdâtres, et loin, loin en diable, un voilier faisant la même route que nous. À sept heures, en plein lavage :

— La bordée de quart à la manœuvre ! À serrer les cacatois ! Carguez les volants ! À carguer les fixes !

Dame, ça n'arrête pas. À huit heures, la nouvelle

bordée de quart monte. On s'en est même pas aperçu. Je descendais du volant de misaine :

— Damn' bloody froggy ! Veux-tu me foutre le camp là-haut, salaud !

Je remonte au grand volant avant. Et là-haut, toutes bordées mêlées, plat ventre sur la vergue, les pieds au marchepied, cinq ou six hommes crochent dans la toile qui ballonne. En bas la voix hurle :

— Tas de faillis chiens !

Je perds la filière et je croche dans le ballant. Cheveux et chemise collés, trempés d'eau de mer, on hurle pour s'entendre et le roulis toujours « l'arrête pas, nom de Dieu ! ».

— Hale dessus. Comme t'es bête !

— Passe le raban.

— Allez, souque, souque donc, *gastaouer* ! Basta, amarre !

Et on file vers le couillard.

Le vent commence à hululer. C'est le vent d'Ouest, c'est comme une plainte dans cette mâture. Il n'y a plus de ballant, mais il y quatre-vingt-dix ou cent kilos de toile à rabanter. Enfin, c'est fait. Le bateau dégagé, on descend, on passe à la cambuse où on s'enfile le boujaron du second, et la bordée de quart terminera la manœuvre toute seule. On roule dur. Dans la mer noire, on fait un chemin tout blanc.

À la reprise du quart à midi, la brise a forci. La bordée en ciré se tasse derrière le rouf du cook qui hurle qu'il aurait mieux fait de se casser une patte que d'embarquer sur une baille pareille. Derrière, le

lieutenant et le second prennent des hauteurs pour le point, avec un soleil gris invisible.

Pendant huit jours, nous marchons ainsi route Est-quart Nord-Est. Pas trop mauvais temps d'ailleurs, mais très grosse mer. J'apprends à la cambuse où je vais travailler, qu'on est par le travers des îles de la Désolation. Toute l'après-midi, on remet de la toile. Le lendemain, on aperçoit les îles, des cailloux secs, dénudés : rien que des malamoks, et tous les goélands et pétrels de la terre.

Deux jours après, on recommence :

— À serrer les fixes !

Et on remonte, on redescend.

On change la route ; on reprend Est-quart Sud-Est. Grosses discussions des hommes en ciré :

— Il est fou, le Grand Mât. On va trouver des icebergs à cette époque. C'est con.

— On est déjà à 48° Sud. C'est idiot.

À onze heures :

— À serre le grand volant arrière !

Les hommes ont cargué. Bien entendu, on amène le morceau qui grince sur son chemin de fer.

— Halez les cargues ! Attention la bouline ! Souquez dur, les gars !

Ah ! oui, tu parles de souquer ! Six hommes sur la bouline d'amure : rien ne vient.

— Halez donc, tas de faillis chiens, tas de soldats ! Halez, cons ; assez, jus de couilles ! Foutez au cabestan, arrache !

Mais le volant descendait, la bouline ne fonctionnait point. Les autres déhalaien dur, mais la bouline restait en ballant.

— Stop ! Montez un homme à parer ! Elle est souquée quelque part.

Un gabier du mât grimpe, mais pendant ce temps, la voile à demi carguée faisait ballant. Soudain, le ballant claque : une fois, deux fois. Silence. Toutes têtes levées, les yeux à cette toile qui battait pendant que l'homme montait toujours. Elle claque deux fois comme des coups de canon. Puis un déchirement affreux, et tout partit.

Comme un immense oiseau, elle s'en est allée à un ou deux milles, puis cela s'est posé doucement. C'était fini.

— Merde, qu'est-ce qu'il va dire, le Vieux ? Allez ramasser les ralingues.

Tête basse, comme si on était coupable, on a lové les manœuvres, tandis que deux étaient montés déverguer les ralingues. Tout n'était pas perdu !

Ah ! Ce fut une belle sérénade, quand le Vieux a su que le grand volant était parti... Cependant, après, trop chargé sur l'avant, nous commençons à mettre le nez dedans. À chaque instant on embarquait par-devant. La brise fraîchissait encore. Les hommes qui venaient de déverguer la ralingue du volant signalaient que la drisse de pavillon était emmêlée dans le réa d'une poulie de cargue de grand perroquet. On nous rappela derrière et un homme monta pour dégager.

Nous étions une dizaine devant la chambre de

veille, le lieutenant à la coupée tribord (on était tribord amures et grand large). Sans difficulté, l'homme monta sur le volant et fut au cargue-point. Il dégagea la drisse et comme il se remettait sur le marchepied ; tout bas près de moi j'entendis une voix disant :

— Oh ! oh ! Son double sous le vent...

C'était Mevel.

Les trois ou quatre près de nous, avaient entendu, firent un mouvement de recul. Les autres, au vent à moi, nous regardèrent et, voyant les hommes fixer la vergue sur le point de bâbord, en firent autant. Deux reculèrent et firent :

— Oh ! Oh !

Mevel, le doigt levé, montrait la vergue.

Le lieutenant regardait et dit :

— B'en quoi ?

Tous alors se reculèrent et adossés à la chambre, regardaient soit l'homme, soit bâbord. Un silence planait, coupé du brisement des lames et des roulements du vent. Une lame embarqua à tribord devant ; son bruissement familier ne changea rien.

Une terreur planait sur ces hommes. Enfin Mevel dit :

— L'Ankou⁸...

Deux des hommes se prirent la tête dans les mains. Tout ceci en quelques secondes. L'homme sur la vergue ne voyait rien et terminait son ouvrage. Fini.

⁸ Personnage de la mythologie bretonne : la Mort.

Il commença de rentrer, fit deux pas et pour changer de main, se pencha sur la vergue.

À ce moment, j'eus l'impression qu'il voyait à bâbord la même chose que voyaient les hommes. Il rentra vers les mâts plus vite et quand il fut arrivé, au lieu de prendre les enfléchures, il monta debout sur le volant et nous fut caché par le mât. J'étais épouvanté par l'atmosphère créée autour de nous : cette disparition du matelot fut comme un soulagement. Puis, à peine le temps de regarder le lieutenant, la même voix étrange de Mevel :

— Ça y est.

L'homme venait de tomber sur le panneau avant, brisé, une jambe repliée sous son corps, sans avoir même crié.

Quand nous arrivâmes auprès, le bosseman, les mains aux hanches, regardait le matelot et dit :

— Il est mo'.

Le lieutenant arrivait, quitta sa casquette. Nous étions tous tête nue. On le mit au réfectoire des maîtres et un voilier dans la nuit lui fit une chemise en toile de voiles (usagée).

Il s'appelait Quéinec. Je l'avais très peu connu. Le lendemain, on le glisse par un sabord arrière avec cent kilos de sable amarrés aux pieds. On mit vent dessus-vent dedans, « en chapelle » quoi, pavillon en berne.

Le Vieux et toute la Chambre étaient auprès. Ça avait une allure intime, un peu familiale. Il a essayé de nous dire quelques mots ; ça ne sortait pas. Céline pleurait. Alors il lui dit :

—Tais-toi donc, toi.

Quand ça a été fini, le grand lieutenant qui était de quart a gueulé :

—Brasse bâbord en route.

Et on est reparti. À l'endroit où il était, il y avait une centaine d'oiseaux qui tournaient, se posaient, cherchaient ce qui était tombé là.

Pendant les deux ou trois jours qui suivirent, il ne fut question que de cela, mais surtout de l'Ankou. Tous ont plus ou moins conté des histoires. Il fut question du *Grand Maloc'h*⁹, et le vieux magasinier mit tout le monde d'accord en disant :

—Tout ça, c'est la faute à la cocotte du Cap'taine. Un bateau propre n'a pas de ce gibier-là.

Sur ce point, ce fut une adhésion générale : toujours très mauvais une femme sur un bateau. Un simple exemple : quand elles sont leurs affaires, si elles viennent près du compas, l'aiguille s'affole. Les femmes à bord, c'est mauvais. Ce fut la conclusion générale.

Comme d'habitude, le vent mollit aux six jours (trois, six, neuf). Comme toujours on reprit la petite vie des cent pas sur le pont en dehors des manœuvres. Ah ! ces ballades côté au vent, les amures à enjamber sur un pont avec 20° de gîte, quand on est engoncé dans un ciré et bottes de cuir qui pèsent quatre à cinq kilos chacune ! Et ces conversations lourdes d'histoires de putains ! Le matelot est l'éternelle victime,

⁹ Une appellation bretonne (?) inédite du Grand Chasse-Foutre.

même quand de ses gros poings et de son couteau à gaine, il est le plus fort. Il paye toujours la casse. Toujours, c'est la rue des bordels qui est la base de sa vie et la « femme qui fume et qui pète dans la soie » le centre de gravitation de ses pensées. Marié, il est cocu et volé par sa femme. Non marié, il est volé encore. Alors, la vie consiste à boire tout, à tirer le plus de coups possible... et embarque pour n'importe où, *dam Doue gast!*

Tous les jours à midi, les anciens hurlaient :

— Où qu'on est ? Y marche pas, ce cochon de bateau !

Et tous les jours on avait fait deux cents ou même trois cents milles. Alors on cherchait combien de temps avant Canberra, et après, combien de jours pour la Tasmanie. Les comptes se font :

— À bord de la *Marie*, on a fait le voyage en quatre-vingt dix jours, mais c'était un bateau fin, ah ! un vrai *perroquets pleins*. Tout dessus, y faisait quinze nœuds.

C'était le plaisir de déblatérer contre le bateau — le nôtre —, car dernièrement, aux îles de la Désolation, on avait fait dix-sept nœuds. Il marchait bien, notre ship, elle marchait même très bien, cette baille. Quand il avait toute sa voilure, près et plein, il était magnifique. On voyait de chaque bord le frémissement de cette eau blanche et écumante, refoulée en grandes ondulations, se lever pour retomber en fumée sur nous, mouillant le pont et nos cirés en claquant. Il était chic, notre ship, avec sa gîte et ses grands mâts aux voiles pleines, rondes et claquant de temps en temps, les haubans et galhaubans tendus et

résonnants comme des cordes de violon, traçant leurs lignes dans le ciel noir. Ah ! il en bouffait, des milles !

La route, la manœuvre et les histoires de femmes, entremêlées, étaient toute la vie : quelques histoires naïves, toutes dégoûtantes, où Jean le matelot n'a pas toujours le beau rôle... On roulait, on tanguait et on contait, les soirs de quatre à huit, quand on prend le quart de huit à minuit. Dans le poste tribord, c'étaient des causeries sans fin, sous la lampe à cérat, les hommes dans leur couchette ou assis sur les coffres, tout noyé dans la fumée des pipes et des cigarettes.

Il y avait l'histoire du Grand Maloc'h qui met sept ans à virer de bord et dont l'équipage est formé, comme matelots, de vieux capitaines au long cours qui ont été vaches avec Jean le matelot. Et l'histoire du trois-mâts coulé sur une banquise dans les mers du Nord, et dont l'équipage, cap'taine en tête, isolé sur un îlot plein de pingouins et de malamoks, vit longtemps de pêche et de chasse. Mais les nécessités sexuelles sont déposées dans un baril, puis deux, puis une énorme quantité de barils. Un jour, un raz de marée emporte le tout gelé, et les trente barils arrivent sur une côte et sont ramassés par des nonnes qui en font des chandelles. Neuf mois après, tout le couvent est pris : elles sont toutes enceintes.

L'histoire de Jean le matelot descendu chez le vieux Pol : sorte de mille et une nuits... L'histoire du Vieux des mers du Sud qui monte à bord le septième jour qu'on entend le cor et qui vient dévorer l'assassin qui s'y trouve...

Maintenant, on met tout en état pour le mouillage.

Les glènes des focs sont rejetées sur le pont ; on desaisit les ancrs qui sont traversées sur les bossoirs ; on élonge le jas à grands coups de masse. Au-dessus, le mécano démonte le guindeau ; on fait jouer les pieds de biche. Les écubiers sont débouchés. Dans les postes, on sort les vêtements de faraud, pleins de plis et de moisissures, les chaussures surtout.

Derrière, même chose. Le Merle noir, le maître d'hôtel que Céline appelle stewart, élonge les vêtements du Grand Mât au soleil. Ce Merle est un sale merle : c'est le fils de celui de Saint-Nazaire qui commandait la *Marguerite*. Il a été révoqué pour avoir tiré sur ses hommes qui ne serraient pas assez vite le volant. Il est cap'taine du port de Saint-Nazaire maintenant ; c'est une belle vache et son fils ne vaut pas mieux pour l'instant. Il est élève-officier et fait son long cours comme maître d'hôtel — c'est moins dur que sur le pont. Il est mouchard et repéré devant comme tel. Aussi jamais il ne met les pieds dans les postes.

La dunette est sillonnée de lignes où sont amarés une série de pavillons roses, jaunes et bleus. Ce sont les chemises et les culottes de Céline qui vient de temps en temps les tâter pour voir si ça sèche. Devant, bien entendu, on rigole de tout ce grand pavois. Tout ça se gonfle sous la brise légère et prend des formes plus ou moins érotiques. C'est un vrai bonheur.

À huit heures moins dix, un bâbordais amène le capot en hurlant :

— Oh ! Oh ! Les tribordais ! Tas de cocus, tas de cornards, debout ! Au quart ! Debout, debout, debout !

Et Tribord, à grands coups de gueules :

— C'est pas toi qui nous fais cocus. Grand dépendu, va te faire mettre ça par les Turcs, etc.

À huit heures, on pique huit, et tous sortent en ciré dans le noir et la brise sifflante. Durant quatre heures, va-et-vient par deux ou trois sous les roofs, se cachant des embruns féroces et froids.

Enfin la Tasmanie, Daullie. Nous faisons route Nord-Est quart Est « nordéquare ». Huit ou neuf jours après, on crie :

— Terre tribord avant !

Joie énorme d'abord, mais renseigné par le Grand Mât, on se calme : ce n'est que Norfolk, île de forçats anglais, une pyramide énorme, mille deux cents mètres je crois. On la laisse, et trois jours après, de nouveau :

— Terre tribord avant !

Que le temps est long ! Trois heures pour approcher... Enfin à dix heures du matin, une voile devant : c'est le pilote, un beau petit cotre qui nous amène la grande casquette. Il monte par l'échelle qu'on élonge, et prend le commandement.

Nous entrons par Bouloupari, et à quatre heures :

— Mouille bâbord ! Mouille tribord !

On cargue tout, on serre. Deux heures à monter et descendre, à faire des chemises sans un pli sous les couillards et les rabans. Je n'avais pas fini, je rencontre le bosco qui, naturellement, m'engueule :

— Allez au youyou !

Je file et trouve au bas de la coupée le lieutenant dans ledit youyou, qui nous attend.

— Allez, ho ! les mousses, aux avirons.

On arme, on déborde et on file à terre. Il nous colle au quai :

— Attendez-moi. J'ai trois heures de boulot, mais vous saoulez pas, hein, les gosses ?

Un de nous reste de garde et on part, pieds nus, en salopette, jolis comme des petits cochons. On va voir Nouméa.

Nouméa : rues droites, bien alignées, maisons en bois à auvents sur la rue ; des bars à matelots, servis par des girls australiennes, où l'on boit le Pernod, à sept heures du matin, qui coûte cinq sous. On y trouve des cigarettes anglaises et on boit entouré de *libérés*, comme on appelle ici ceux qui ont fini leur temps au bagne.

Ici, le bagne est le grand sport. Rien de déshonorant d'ailleurs. Les libérés sont partout et sont tout. Ils sont la base de la vie.

Nous buvons, et on repart. Quelques *stores* — car un magasin ici, c'est un *store* ; des boîtes de Bordeaux « Export et Import and Co ». Tout est anglais. On aboutit place des Cocotiers, on fait le tour et on rallie le wharf. *Montmartre* fume, allongé au soleil, au cul du youyou, admirant les poissons de corail, rouges, verts, jaunes, de toutes les couleurs, dans l'eau transparente. On attend le lieutenant qui arrive, embarque :

—Souque, les gosses. Y aura du monde demain à bord.

Définitivement, nous sommes classés canotiers. Le lendemain, poste aux choux à sept heures. On va à terre rapporter des vivres frais et le courrier. En rentrant, au fourbissage, on aligne la crasse de meule, l'huile de lin et la force du poignet pour faire briller nos cuivres, et on descend parer le youyou. À ce moment, une baleinière superbe arrive, quatre avirons de chaque bord, claquant en un rythme magnifique : —deux... un... deux. Stop! — lève rame, débouche à l'arrière à nous et accoste en maîtresse à l'arrière. Un trois-galons aux tire-veilles, deux ou trois officiers et cinq ou six jeunes femmes. Nous nous rangeons pour faire place et sommes juste sous l'échelle de coupée.

Tout ce monde grimpe à bord. *Doue benniget!* Au travers des caillebotis, nous avons des perspectives, effrayantes à quinze ans. Nous nous poussons du coude et, les yeux en l'air, dévorons les dessous blancs, avec ou sans pantalons. Tout le reste de la matinée, nous en avons vu, des cuisses, ouvertes ou fermées, enveloppées de mousselines flottantes!

Là-haut, on était trop occupé pour penser à nous. Boju payait le champagne à toutes nos cuisses. Nous, on rêvait qu'il y avait des girls à terre. Rien à faire avec les cuisses d'en haut.

Le lendemain était dimanche. Bâbord descendait *on the shore*. Chaque homme reçut cent sous, excepté Le Merc'her, qui eut dix francs; il disait qu'avec cent sous, il ne pouvait pas se saouler et qu'il ne descen-

dait pas pour faire *la noce du cordonnier*, c'est-à-dire cracher dans l'eau pour faire des ronds.

La journée fut morne. On conduisit les bâbordais et on fut les chercher en trois fois. Chaque fois, c'étaient des trois-quarts morts qui rentraient. Le Merc'her ne rentra que le lendemain avec le poste aux choux, à dix heures.

Il y eut une grosse discussion dans le poste de bâbord au sujet de l'affourchage des ancrs et des tours qui s'y faisaient. Pour être plus affirmatif, Le Merc'her planta son couteau à gaine dans la table, mais la main, grasse ou humide, glissa le long du manche et de la lame et frappa la table, lui coupant les doigts intérieurement. Sang, cris, coups de poing, deux hommes aux fers, Le Merc'her à l'infirmerie, le bras en écharpe.

On resta une huitaine de jours à Nouméa.

Nous repartons par la Dombea. Nous allons à Thio, sur la côte est de l'île, chercher du nickel. Le surlendemain au matin, sous nos huniers, nous sommes en face des brisants à bâbord. La terre est au diable, et la ligne blanche apparaît, s'approche peu à peu et nous accoste. Le pilote monte... Poignées de main, petite conversation sur les vivants et les morts depuis le dernier voyage :

— À propos, *le Falls of Garry* est au plain. Vous allez le voir. Il s'est collé sur les récifs de tribord, il y a six mois. Il était allégé. Il a une déchirure de vingt-cinq mètres. Il est cloué dessus.

— Non, personne. Il faisait un temps comme aujourd'hui... Ah ! Il y a le *Koné* qui vous attend.

On distribue des lettres et on remet en route. Le nouveau type à casquette prend le commandement. On laisse porter un peu et franchement on attaque la bande blanche qui s'ouvre. On voit en effet l'Anglais couché sur bâbord, comme planté dans les récifs. On le dévergue, sauvant au moins tout ce qu'on pourra sauver.

Une heure après, nous sommes en face d'un petit appontement en bois, une sorte de sémaphore portant pavillon français, entre trois énormes montagnes rondes, couvertes d'une verdure sale, grise. C'est la Mission. Thio est à trois kilomètres de là. On mouille et on cargue. On serre, et voilà. Il est dix heures.

Sitôt déjeuné, la coupée est amenée ; nous reprenons notre youyou et partons à terre, cap'taine, lieutenant et Céline qui va voir les curés. Le lendemain, on installe les mâts de charge et un chaland vient s'accoster sur le tribord et on le vide de son nickel. Quand nous voyons cette terre jaune, semée de pierres vert clair, transparentes, c'est une désillusion. On était tous persuadés qu'on allait voir un beau métal... et rien que cette terre !

À deux heures, on nous appelle au canot. Ce n'est pas le youyou, c'est le grand canot. Un matelot, aux tire-veilles, a une énorme bordelaise¹⁰ entre les bancs. Nous allons à l'eau douce pour la machine. Deux milles à s'offrir aller et deux milles retour avec vent de terre et presque une tonne d'eau à bord, qui clapote dans les barils. Tous les jours, c'est notre métier : deux voyages le matin, deux le soir. Ça nous fait les

¹⁰ Un tonneau.

bras, ce truc-là. Nous avons liberté entre les voyages, les barils étant remplis par la prise d'eau de terre et vidée par le petit *cheval*¹¹ du bord.

Alors on cause avec les libérés qui chargent le nickel, on fait connaissance avec ceux du *Koné*, surtout la femme du cap'taine, une femme plus grosse que nos barils, qui étalait en plein air deux nichons jaunâtres ballottant sous une longue robe flottante. C'est la seule femme tangible qu'il y a près de nous. Non que je la trouve bien, mais on se fiche tellement du puceau que je suis, que je la dévore des yeux quand je la rencontre. De plus, hier, elle était à la coupée quand on a accosté. J'étais juste au-dessous. Quelle vision ! Cela ne m'a pas dégoûté... Elle s'en est aperçue ; aussi elle m'envoie des sourires et de larges invitations que mes dix-sept ans ne comprennent pas.

Un soir, le cap'taine vient causer avec Boju. Elle est seule. Je suis sur la liste et seul aussi. Elle fait des signes avec son immense sourire. Je comprends et je descends par les chaises des coaltareurs. Dans le noir, derrière la cuisine du *Koné*, je subis de violents assauts. J'ai pas mal à faire pour rendre la pareille. Nous sommes au point où cela va éclater, ma tête tourne et juste à point, là-haut, on entend des voix, la chambre de veille s'ouvre, inondant la nuit de lumière. C'est Boju qui reconduit le mari. Nous nous séparons lamentablement et je remonte à mon bord comme un singe, par les bouts pendants, aussi vierge et pur que tout à l'heure, avec cette odeur violente qui me poursuit. Ça sent la femme.

¹¹ La pompe.

Le dimanche suivant, nous descendons à terre. Boju donne cent sous en acompte. On nous a bien recommandé de ne rien boire chez l'indigène. Les Tayas sont très mauvais : ils ont toujours du Pernod et vous en donnent facilement, mais ajoutent de la gomme épineuse et on en meurt, paraît-il.

Nous traversons, par la voie du chemin de fer Decauville, un pays magnifique : bananiers de tous côtés dans une sorte de marais. Nous sommes entourés de minuscules hirondelles qu'on peut prendre à la main. On rencontre des Tayas nus, avec un chiffon rouge qui pend entre les jambes. Ils ont de longues sagaies et semblent très doux et très gais. Nous arrivons à la rivière de Thio qui a dix centimètres d'eau ; de l'autre côté, un bungalow en paille et planches. Nous sommes à Thio. Un peu plus loin, une autre paillette semblable : c'est la maison de l'ingénieur. La première, c'est le *store*, c'est-à-dire l'épicerie-armurerie-charcuterie, etc. Naturellement, c'est aussi un bistrot, mais il n'y a que de la bière noire de Sidney ou de Freemantle, et du cognac ou du whisky.

Sérié — la boîte à Sérié, comme on dit dans le pays — nous fournit de quoi ramener l'équipage en bon état. Dantec et Mevel furent remontés à bord le lendemain par une benne, ne pouvant le faire par la coupée. Le Bourhis, Guern et Kersauson étaient restés pour dépenser tout ce qu'ils avaient.

Nous sommes restés quinze jours et on apprit avec étonnement que nous partions pour Sidney, en Australie. Nous repassâmes devant le pauvre Anglais, et six jours après, nous arrivâmes à une muraille de granit qui nous sembla colossalement haute. Des bri-

sants surgit une petite voile. Le pilote nous accoste, monte à bord avec une légèreté d'hippopotame, pipe aux dents, nous salue d'une « morning » sonore. Le cotre s'éloigne et on remet en route.

Nous filons droit sur le mur. Peu à peu, la muraille monte et s'ouvre. Nous entrons tribord amures trois-quarts de largue dans une passe immense, mais, au bout, devant nous, toujours un mur. Tout l'équipage est au poste de manœuvre, cause en attendant les ordres et commente l'extraordinaire entrée. Personne n'a jamais vu ça. Le vieux Kergonen en est ahuri :

— J'en ai vu pourtant, mais, ça, dame non, sais-tu ?

Sur la passerelle, le lieutenant, courant, hurle :

— À virer devant ! Brasse bâbord devant !

Tous les hommes se précipitent aux bras, les bordées mélangées, les gosses et novices aux petits bras. Debout sur les râteliers, le lieutenant crie au pilote :

— Paré devant !

Quelques minutes passent. Alors, de derrière, le Vieux crie à son tour :

— Vire !

Le lieutenant file les bras sous le vent. À bâbord, on embraque le mou, et, comme un éventail, nos vergues tournent sur l'axe du mât, pendant que le bateau court sur son erre et abat sur bâbord. Une seconde d'hésitation. Les voiles collent à l'envers, redressant le bateau. J'entends deux ou trois voix disant :

— Manqué ! Va faire chapelle...

— L'est marin comme une poulie coupée. L'a jamais navigué que sur le bateau de Trouville !

— Matelot de vapeur !

— Failli chien ! etc.

Non, il s'incline, la brise prend dans sa toile et ça y est, on repart. Le mur est fini, il est tribord derrière. Devant nous, la rade s'étend, immense. Au fond, tribord devant, Paramata river ; en face, Botany bay, et Sidney ; à gauche Woolloomooloo day où nous allons.

À onze heures, on est accosté à un quai en pierre magnifique, devant un *wool store* et le *Custom house*. Une immense grille nous enferme de l'autre côté. Cinq ou six maisons et la brousse. On nous donne two pence half penny pour une tête de lapin, et un manteau de laine vaut quarante francs ici. « Pays de cocagne », dit Le Dantec.

Enfin, on est amarré, on a lové les manœuvres et tout mis en état. On peut descendre à terre. On se met faraud et on file. Quart en bas toute l'après-midi. Je pars avec mon matelot Le Mevel, faraud lui aussi, mais couteau à gaine sous son paletot.

— Avec les Angliches, on sait jamais ce qui peut arriver, et puis, on peut pas descendre à terre sans ça. Vois-tu, petit, « un marin sans couteau, c'est une femme sans con ».

Nous passons sous l'œil étonné du policeman, et en route pour Sidney. Tous les gens qu'on rencontre sourient et nous indiquent tout droit :

— Domaine, yes, domaine..

Bah ! on verra bien. Il y a au moins quatre kilomètres. Enfin on arrive en haut de la dernière colline. C'est Hyde Park. Je lis : Elisabeth street. On descend.

Mevel a soif. Enfin George street, tramways *handsomes*, policemen, maisons à quinze étages. Mevel me regarde. Ahuri, on ose à peine traverser les rues. *Post Office* ici; plus loin un autre immense immeuble, autre office. Que d'offices! Et tous immenses...

Ah! voilà de l'eau, un quai et sept ou huit gros culs. *Pennsylvania, White Star Line, Red Star Line, Hambourg*, etc. Nous sommes à Circular quay. Quel mouvement! quelle vie! C'est drôle, je n'avais pas pensé qu'en dehors de France, il pouvait y avoir ça. Je croyais qu'il n'y avait qu'à Paris qu'on trouvait des voitures, l'électricité et les chemins de fer.

Avec Le Mevel, on rentre boire. Mais voilà, quoi boire? Tout ça a des noms extraordinaires. Mevel m'engueule. Je suis un failli chien puisque j'étais premier prix d'anglais... mais mon anglais rate effroyablement. Enfin le barman a pitié de nous et, moitié en allemand, moitié en anglais, nous explique un tas de choses, mais nous donne deux bocks. J'ai appris à dire *two glass beer* avec l'accent.

Nous sortons et une balade sentimentale commence tout le long de Circular quay. Nous longeons les immenses *Peninsular* ou *White Star*. Mevel me donne un tas d'explications techniques. Arrivé au bout du quai, il a soif. On revient en roulant, les deux bras ballants, bonnets en arrière. Il fait chaud. On cherche un caboulot. On trouve un *tobbaconist*. Mevel me pousse du coude et je suis. Il veut boire. Triomphalement, je commande :

— *Two glass beer!*

On me répond en français. Quelle douleur! Alors

on cause. C'est un déserteur d'un grand ship. Il s'est installé ici, il y a vingt ans. Il est cossu, il a gagné de la galette ; il ne veut plus rentrer en France. Il est marié ici et a des gosses. Il paie une tournée ; on en repaie une autre, et ma tête tourne un peu. Ah ! cette *damn'pale ale* ! elle est terrible. Enfin, on sort. Mevel est à peu près solide. Il en a bu d'autres, mais tient mieux le coup que moi. Dehors, il me dit :

— Faut pas croire ce qu'y dit. Ce doit être un libéré, évadé de Nouméa.

On fait quelques pas, ne sachant trop où aller. On remonte George street. Toujours du luxe, de la soie, des fourrures, des bijouteries, la rue de la Paix, quoi. Moi, je suis effrayé. On rentre à bord. Il est nuit. On crève de faim, mais on n'ose pas rentrer dans des trucs qui nous semblent des restaurants, parce qu'il y écrit 6' ou 1 \$. Qu'est-ce que ça veut dire ? Moi, je dis à Mevel :

— Je sais qu'il y a des shillings, mais cette façon d'écrire les prix est spéciale à l'Australie. En Angleterre, ça ne doit pas être comme ça.

On remonte Elisabeth street, on traverse le Domaine, on perd le chemin, on écrase des gens couchés. Nuit sans lune. On se fait engueuler copieusement. Mevel dit que ça n'a pas d'importance puisqu'on ne comprend pas. Mais on comprend bien les soupirs. Que de soupirs ! Que de soupirs dans ce jardin ! C'était l'hôtel de Sidney, une véritable maison de passe.

Enfin à huit heures, on rentre à bord.

On a gardé le souper, mais il n'y a personne. On

s'engouffre des fayots et pendant cette opération, trois ou quatre rentrent, dont Dantec avec sa gueule de forçat, tout ce monde comme nous un peu vent arrière. Ils ont fait une découverte : ici, à Woolloomooloo, il y a des femmes. En quelques secondes, je deviens le point d'attraction :

— Il est puceau... Il faut le perdre, c'est trop lourd.

Très intimidé, je n'ose répondre, rouge de honte. Mevel me soutient, me remonte le moral :

— Il faut... Cela devient un devoir. Et puis c'est forcé, alors !

On est parti, nous deux. En route, il m'explique ce que je dois faire ; tu fais ci, tu fais ça, et puis tu la prendras comme ça et allez, tu comprends...

— ...mais avant : elle a peut-être la vérole. C'est une sale maladie. On perd ses dents, ses ongles et ses cheveux. On est pourri, quoi. Alors, il y a un moyen. Tu vas prendre une bonne chique, et quand t'auras la femme dans tes bras, t'y mettras la main. Comme y a pas beaucoup de lumière... En même temps que t'entreras tes doigts dans son cul, glisse ta chique bien juteuse dans le trou. Au bout d'un moment, si la femme gueule, couche pas : le jus de tabac la pique et ça lui fait mal. C'est qu'elle est malade. Moi j'ai toujours fait comme ça. Ça m'a toujours réussi.

Il reprend :

— Mais une bonne chique, et pleine de jus.

C'est un bar, tout en bois rougeâtre ; des étiquettes : *Dewars whisky*, *Pale Ale* ou *Stout*. Toutes les marques sont représentées. Je commande timidement.

Le boy nous regarde de coin et debout, nous buvons lentement une affreuse saleté. Alors le boy, les coudes sur le bar, cause :

— *You french boat ?*

— Yes, oh ! yes, j'ai compris.

— *Very long journey...*

Fini. On se regarde. Il recommence et dit autre chose, mais je ne comprends plus. Cependant trois mots de la fin sont retenus par ma mémoire : *very, night, girl* (très, nuit, fille). Que diable ça veut dire ?

J'explique à Mevel, qui veut savoir comment on dit fille et alors, avec un geste très expressif, il dit à l'homme :

— *Girl!*

— *Yes.*

Il a compris¹²

[...]

Je rentrai à bord. Le lendemain, Mevel n'était pas rentré. Je fus allégé d'attendre au lendemain encore. Il arriva à deux heures après-midi, mais dans quel état ! Inutile d'essayer d'en tirer un mot.

Le charpentier, lui, en sortant, avait dans une cuite été coffré par les policemen à Circular quay, mais une sorte de pasteur protestant l'avait fait relâcher pour l'emmener avec lui. Il l'avait dessaoulé et lui avait fait signer une carte bleue avec une croix où il y avait

¹² La page du manuscrit est déchirée immédiatement au-dessous de cette dernière ligne et tout le récit de ce qui se passe ensuite a été ôté, volontairement semble-t-il. Le texte reprend en haut de la page suivante.

écrit : *Temperance Society*. Le second cap'taine lisait bien l'anglais. Il traduisit que — je ne sais plus le nom du charpentier — s'engageait à ne plus boire pour la plus grande gloire du Christ.

De cette affaire, on est parti un jour, Mevel y compris, boire du thé sans sucre et manger des gâteaux au sel. Dans une salle immense, pleine de matelots de toutes les nations, plus ou moins saouls d'ailleurs, il y avait une estrade au fond et de temps à autre un type y montait et racontait quelque chose dans sa langue. C'était rigolo. Tantôt c'était en anglais, tantôt en norvégien, suédois, danois, allemand... Il paraît que c'était sa conversation que le type contait.

Il y avait des dames de la société, des hommes très corrects, onctueux, des pasteurs et des petites filles — quatorze, quinze ans. On me donna une carte et Le Guen vint un jour. Il me fit signe que c'était merveilleux. En effet ! Je fis comme lui : on laissait les hommes boire le thé et on filait dans une salle à côté. Il y avait de grands rideaux et peu de lumière. Avec les filles, en parlant le moins possible, on faisait des choses dans les coins ou les replis des rideaux. Et quelles choses ! Oh ! le difficile, c'était de relever les jupes, mais une fois que la main avait réussi, elles ne résistaient plus...

Après, on revenait avec les pasteurs et les pastresses qui nous passaient les mains dans les cheveux en souriant, sans voir les yeux un peu plus cernés et la langueur générale. On s'est fait fiche à la porte, bien entendu. Nous nous sommes fait prendre par ces puritains dans une situation... dénommée équivoque.

Naturellement, c'étaient nous qui avions débauché les pures enfants du Christ. Nous reprîmes les promenades dans le Domaine de Woolloomooloo. Il n'y avait rien à faire que le bordel en question. Ayant failli recevoir des bouteilles en fait d'amour, je préférais le *Sailors home* et ses *white girls*.

Le Guen me dit qu'il avait fait la connaissance d'une petite Australienne et il m'emmena plusieurs fois la voir. Le Guen était de Saint-Brieuc et me racontait des histoires extraordinaires avec des filles de son âge sur le port du Légué. Ici, c'était très gênant pour eux. Il fallait me laisser seul pendant un quart d'heure dans le jardin, noir en diable, pendant qu'ils allaient faire leur petite affaire. Je restais devant le gros-cul amiral à écouter la musique. Un soir donc, elle amena une amie, quinze ans environ et nous nous sommes séparés. C'est que maintenant, je savais. Oh ! j'en étais très fier, je n'étais plus un puceau, j'étais comme tout le monde. Alors, avec elle, je lui ai mis une chique, comme l'avait dit Mevel. Il devait avoir raison, je n'ai pas attrapé la vérole, mais je dois dire que j'ai pas réussi à la rentrer. J'ai d'ailleurs pensé que cela suffisait.

Un jour, le cap'taine, sa femme et l'autre bordée sont allés au *Zoological garden*. Il y a, paraît-il, un singe aux yeux verts qui est magnifique. L'autre bordée, nous y avons été ensuite. Il y avait des lions et toutes sortes de singes, entre autres un grand, immense animal, très beau. On est sorti du jardin à trois heures. Après on est parti dans George street et autour des bateaux, bien entendu : toute la vie est là ; ailleurs, rien de connu ; tout est incompréhensible,

les hommes se tiennent autrement, ont des têtes spéciales, se rasent tous les jours, enfin se tiennent bien, tandis que nous, avec nos pantalons trop grands ou trop petits couvrant les bottes, notre façon de bague-nauder aux devantures, nos admirations devant des bêtises courantes, tout nous faisait remarquer des gens qui vivent comme tout le monde dans un appartement bien garni.

Ainsi un jour, nous avons été à deux en grande tenue avec le lieutenant pour chercher des sacs de pièces d'argent dans un immense immeuble qui était une banque. De hautes grilles montaient jusqu'au plafond et derrière, des hommes, séparés par une grille, nous donnèrent deux sacs pleins de *crowns* qui pesaient très lourd. Le lieutenant avait lui aussi ses bottes sous le pantalon ; aussi tu penses le succès que nous avons eu. Je crois que nous avons arrêté toute la vie dans la boîte pendant cinq minutes. Mais pendant que le père Quentin faisait le nécessaire, nous, on s'était assis avec nos sacs entre les jambes, les genoux serrés, crispant nos mains dessus et regardant effarés ces hommes en cage qui remuaient de l'or.

Pendant ce temps le bateau se chargeait. On prenait de la laine en balles. C'étaient des hommes de terre qui faisaient ça. Ils avaient chacun une *hand* et manient ces balles énormes avec une dextérité formidable. Nous sommes restés deux mois à Woolloomooloo et un beau jour, les hommes en bras de chemise, la pointe du paletot sous le bras gauche, roulant sur leurs jambes nouées au garrot par un bracelet en cuir remontant le pantalon, sont venus chercher le pour-

boire au cap'taine et après un coup de *black beer* ont descendu la coupée en hurlant le triple hurrah.

Pendant les trois jours qui suivirent, ce fut un remue-ménage de filins, de toiles roulées, allant de l'avant à l'arrière et de l'arrière à l'avant, puis tout cela montait avec les drisses transformées en cartahu ou grimpait là-haut, soit aux huniers, soit aux perroquets, faire parer et se faire engueuler. On riait, c'était le bonheur. Les hommes se rencontraient, avaient des plaisanteries grosses et de fortes bourrades. On parlait : c'était la grande vie qui recommençait, on allait bourlinguer dur.

— Oh ! les gosses, ça va vous dresser. Vous allez voir ça le pays où ça sent pas le moisi, le pays du Gobi, le grand oiseau qui a l'œil au milieu du bec. C'est pas un oiseau de beau temps comme vous.

Les mâts de charge furent saisis comme toutes les choses sur le pont. On refit les saisines en général, toutes les amarres furent refaites en filin neuf. On installa un cagnard sur les batayolles de la dunette, la cage à cochons fut consolidée et mieux amarrée. On doubla les prélaris de panneaux et le tout fut fermé hermétiquement avec des coins en bois enfoncés à coups de masse. Tous les cuivres bien clairs furent passés à l'huile de lin cuite, les feux de position furent démontés, entièrement nettoyés et remis en état. On mit deux palans à la barre franche, sous le cercueil. Ceci, le Vieux le fit mettre pour s'épater lui-même, car il ne servait jamais.

Enfin, après des adieux, promesses et de longues déclarations d'amour avec six mots d'anglais, elle

six mots de français, un matin on largua toute notre voile, et sur cargues, le remorqueur nous descendit Paramata River et au-delà des énormes cailloux, on remit à la voile et adieu la terre, la bonne terre d'Australie.

Nous avons trois semaines, un mois environ de beau temps. On avait remis les voiles en état, tout bien sec et cousu à neuf. La petite vie recommença, le soir tombé, les deux bordées couchées, assises sur le panneau de misaine, chacun conta ses aventures. Le plus énorme, ce fut Dantec qui, parti à terre, revint deux jours après en fiacre, ramassé par celui-ci à une heure de la ville, sans un vêtement : il n'a jamais pu se souvenir de ce qui s'était passé. Enfin, les histoires au bout de huit jours deviennent les mêmes toujours, toujours les mêmes répétitions. Mutuellement, ils se comparent :

— Ah ! oui, on sait...

Alors, on reprit les histoires du Grand Maloc'h ou du Grand Chasse-Foutre ou du Hollandais ou surtout de Jean le matelot, et tous ses bonheurs ou malheurs. On reprit le Grand Seigneur du Foutreau et la vie continua. Nous les jeunes, on restait à nos amours. Souvent on allait au poste des maîtres, attendant le passage de Céлина qui, en robe flottante, venait sur la passerelle. On s'appelait mutuellement pour voir les cuisses et... le reste par en dessous, ce qui déterminait des conversations interminables entraînant des histoires purement sexuelles dont pas un de nous ne rougissait, au contraire, pas plus d'ailleurs que de voir les cuisses de Céлина.

Hier, vers quatre heures, on signale un requin. On fait un branle-bas général, on trouve un émerillon, on l'amarre convenablement, le cambusier donne un kilo de lard que l'on croche dessus, et derrière on l'élonge, mais la bête vient, le manque et, découragée, s'en va tout de suite. Tous les jours suivants, le lard et l'émerillon sont là, inutiles. Un matin, je viens prendre le loch et je vois dans l'eau une masse qui évolue. Je partais, quand l'homme de barre me fait :

— Pschitt, pschitt ! Fiche l'émerillon à l'eau. C'est un petit-gris.

J'attrape le lard et en vrac je jette tout, tenant la ligne à la main comme si je pêchais la carpe. C'est plus amusant. D'ailleurs, je vois la bête s'approcher et se tourner légèrement sur le côté et avaler tout d'un seul coup. Moi, je tire pour ferrer, en bon pêcheur, mais ça fout le camp en grande vitesse. J'entends l'homme de barre qui appelle et qui crie :

— Tiens bon, petit, tiens bon.

Moi, je tiens bon, c'est-à-dire que toute la ligne fiche le camp, tirée par une force irrésistible. J'ai beau faire, je suis obligé d'abandonner. Cela va trop vite, j'ai les mains qui brûlent. Heureusement, le bout est amarré au cabillot. Nous y sommes. Toute la lisse tremble et la ligne se tend. Les hommes arrivent, empoignent le garant et halent dessus. On l'embarque sur le pont, non sans mal. Là, grosse discussion : manger ou ne pas manger ? Les uns disent oui, les vieux en général disent non. Finalement, on garde un peu de peau, l'épine dorsale et la mâchoire. Le reste est rejeté à la mer.

Maintenant, nous faisons route vers le sud, presque sud-est. Il y a huit jours, on a retardé la montre d'habitable de douze heures. Il paraît que c'est pour arriver à la même date que les gens de terre : quand nous serons à Londres — car nous allons à Londres — nous aurions vingt-quatre heures d'avance. C'est drôle.

En quelques jours, nous changeons de température et de mer. Maintenant, la mer est noire, elle déferle en lames sales. Nous sommes en plein vent d'ouest. Il commence à faire froid. Au bossoir, on doit faire attention aux icebergs à cause du froid qu'il fait et qui n'est pas naturel. On gratte la rouille et en réalité on ne fait rien. On se prépare au coup dur.

Demain, nous devons voir la terre Maria-Theresa, un caillou habité, la dernière des îles océaniques. C'est montagneux et d'où nous la voyons, il semble qu'il n'y ait personne. Deux jours après, je vois l'officier de quart, le vieux Quentin, qui court vers l'avant :

— La bordée de quart à la manœuvre !

Les volants descendent en tournant, on court de toutes parts, les manœuvres flottent et la rafale arrive. Le bateau se couche et on file entre deux raies blanches. On love les manœuvres. Soudain :

— À serrer les perroquets !

J'en suis, cette fois. On cargue, mais les points sont durs. La voile fait balant, les boulines ne crochent pas. Enfin, après de nombreux efforts, elle cède et on monte serrer.

À huit heures, on serre les volants. On embarque, on est au large dans l'eau jusqu'aux épaules. On roule fort, l'eau suit le mouvement, entraînant les

manœuvres et les hommes. Quand la lame est vidée, les sabords et les dalots crachent à plein. On retrouve un fouillis qu'il faut démêler dans la lame suivante, plus ou moins haute suivant le cas. On amarre les manœuvres dans les haubans, on installe une filière de chaque bord, et on fait les cent pas sur la dunette. À partir d'aujourd'hui tout le monde derrière. Pour aller sur l'avant on prend la passerelle et on fait le quart sur la dunette, l'officier au vent comme d'habitude, les hommes sous le vent.

On embarque beaucoup. Le coffre est presque toujours plein d'eau qui crisse d'un bruit très particulier. Les haubans et galhaubans sont tendus comme des cordes à violons et quand on descend dans la chambre, c'est un vrai concert, monotone et violent.

Ça fraîchit toujours. Cette fois, nous sommes dans les mers du Sud. L'homme de bossoir est dans la hune à cause des icebergs. Nous descendons toujours depuis le 35° sud. Nous sommes en plein vent d'ouest; le dernier point porte 45° sud. Nous devons descendre jusqu'à 58° ou 60° pour passer Diego Ramirez.

Maintenant, tous sont en ciré sauf Boju et sa femme, et ceux du quart d'en bas. En prenant le quart, normalement on prend les cirés et suroît. Dans le poste on a fermé les portes comme dans la cuisine et les joints sont calfatés au suif et à l'étoupe. Sur le pont, il n'y a plus un bout à la traîne. Il est blanc comme neige quand il est sec, ce qui est rare. Il y a toujours trente à quarante centimètres d'eau qui se baladent en faisant une petite mer intérieure que les embruns suffisent presque à renouveler. De temps

en temps, on entend un formidable coup de canon, sourd et long, puis un second ; on sent toute la membrure qui tressaille et l'eau crisse, assaillant les *roofs*, les panneaux. Elle entoure les mâts et, pendant un moment, inutile de passer là.

Les quarts sont longs. Il fait nuit à trois heures et le jour se lève vers dix heures, quand il n'y pas de brume. On passe son temps dans les marches ou à regarder la mer, noire, toute moirée sous un ciel chocolat. Tout ce ciel est rempli d'oiseaux, poils au cul, pétrels, goélands, malamoc'hs et albatros, les grands amiraux noirs avec leurs deux étoiles blanches sur les ailes. Tout cela plane autour de nous, passant au-dessus, nous regardant, allant vent debout, puis soudain vire et file à grande vitesse sur l'arrière. Quelque chose a été jeté de la cuisine ou d'ailleurs. Alors, au milieu des lames, ils se laissent tomber, amerrissant sans crainte et se disputant les détritrus. Au bout d'un moment, ils attendent une lame et sur la crête, étendant leurs grandes ailes, de toute la vitesse de leurs pattes, ils courent jusqu'au trou et tombent, puis prenant le vent, remontent légèrement et reviennent tourner autour de nous.

Ils sont superbes, mais c'est de la viande fraîche. On installe des lignes, quarante mètres de long, et au bout un triangle de cuivre de dix centimètres de côté. On le monte sur du liège et on ajoute du lard sur le triangle. On jette à l'eau et c'est rare quand on n'en ramène pas un tout de suite, généralement un malamoc'h.

Pauvre bête ! D'habitude, on l'assomme à coups de

cabillot, mais il y avait Céline qui poussa de délicieux cris d'oiseaux et autres mammifères. On mit la bête sur le pont où elle marcha bien plus mal qu'un canard de terre, puis eut le mal de mer et Céline eut une idée. Elle l'emporta sur l'avant et revint dix minutes après, Montmarron l'escortant et portant une sorte d'oie de Noël, ayant une tête énorme et un bec plus gros encore. Quand on vit cela, sur la dunette, ce fut un éclat de rire général : d'abord l'inattendu, puis le ridicule de la chose. Seul, le vieux Quentin ne riait pas. Il dit simplement :

— Pauvre bête ! Vous ne devriez pas faire ça, Madame.

Il est allé chercher un cabillot et a assommé la bête. Le Vieux n'a rien dit. Il était du même avis, mais il n'osait pas. Dans les quinze premiers jours, on en prenait un ou deux par jour. Une fois, nous en avons eu six ou sept. On faisait des pâtés exquis. Le cambusier donnait un kilo de lard et on faisait une farce du tout qu'on enveloppait d'une barde de lard. Naturellement on donna aux « hommes » les malamoc'hs quand la Chambre fut rassasiée.

Enfin, il y eut une embellie. Il y avait six jours qu'on bordait dur en cape. On faisait cent cinquante milles par jour. On remit les volants, puis les perroquets, le grand foc et l'artimon. Il faisait froid. Le Vieux avait installé un thermomètre près de la chambre de veille et couramment il marquait dix-sept ou dix-huit au-dessous dans la journée.

Nous eûmes trois ou quatre jours de beau. Je dis *jours*, j'exagère, car maintenant le jour commençait

à onze heures passées et la nuit reprenait vers une heure. Un tout petit croissant, en fin de lune, apparaissait le matin. Dans le poste, on ne décolérait pas :

— Tu peux dire qu'on a une veine ! Passer le cap sans lune, en plein jour... Tu penses si on va rigoler, qu'on n'y est pas encore et il est pas passé.

— C'est pas rien !

Mével me prenait à part et me disait :

— Les écoute pas... C'est dur, ça, c'est dur. Mais faut pas te démonter. Ils exagèrent.

Moi, je dois dire que je ne me démontais pas du tout. Je regardais. C'était beau, cette mer noire et blanche, ces lames sans fin, ce ciel éternellement gris sale, presque noir.

On avait repris les habitudes normales. Nous faisions le quart sur le pont. Il y avait bien des embruns de temps à autre, mais rien de plus. Il faisait jour, donc il devait être midi environ, un jour jaunâtre, quand, dans le sud, il y eut quelques éclairs lointains. Le Vieux se baladait, Jacob au bec, sous le vent où nous suiffions les ridoirs de haubans. Le père Legrand, le bosco, qui nous donnait la main, dit tout haut au passage du Vieux :

— Mauvais, ça !

Boju se retourna vers lui, hochant la tête, la pipe à la main :

— Bah ! des *éclairées* de chaleur... c'est rien.

Le penon donnait S. 1/4 S.E., mais à peine si la brise était capable de soulever ses plumes ; un peu de mer semée de lames de fond. Nous étions à cinq ou

six cents milles du Cap. On avait un gros iceberg au suroît et cinq milles à l'heure.

Il se passa une heure. Le côté couchant devint un réel incendie dans ses nuages vaseux et comme tout s'éteignait, la brise revint. Alors, Legrand, pour nous :

— Eh bien ! moi, je serrerais de la toile. Moins qu'y en aurait, mieux que ça vaudrait...

Et après une hésitation, en regardant le ciel :

— Oui, à sec, sous artimon et foc.

On avait confiance dans ce Vieux (il avait cinquante ans... mais nous en avions quatorze ou quinze). À nos questions, il répondit :

— Ah ! les gosses, voyez-vous, c'est pas la Manche ici, ni un passage pour les petites filles et les gambis.

Les gambis pour lui étaient toute la marine de guerre avec leur farauderie et tous leurs galons ; des officiers de dunette, ça... et il crachait un beau glaviot noir en même temps, en prenant la précaution de diriger le jet sous le vent à nous et vers la cuisine : on était poli avec tout le monde, surtout avec les inférieurs.

— Oui, les enfants, ah ! il faut pas jurer des éclairs de chaleur...

Il y a 18° au-dessous ! Il a du culot, le Vieux. Bah ! on va rigoler tout à l'heure. Le *tout à l'heure* fut long à venir, mais vers huit ou neuf heures, une rafale plein ouest nous tomba sur la gueule en ronronnant.

— Hale bas partout !

Le grand Quentin, à toute vitesse, hurlait sur la passerelle.

— Les deux bordées à la manœuvre ! Hale bas les perroquets !

Et en même temps, j'entendais la drisse filer en vitesse, presque en vrac.

On cargue les fixes, laissant les volants sur cargues après les avoir pesés simplement. Le vent hululait, les poulies étaient en pleine balade circulaire, de tous côtés, les manœuvres battaient l'air librement. Et dans tout ce chambardement, les voiles claquant, les cris des hommes, les officiers hurlaient. Le grand volant de hune à son tour descend en vitesse. On descend les deux autres presque aussitôt et claquant, tournant.

Le bateau tangué, roule, embarque. L'eau ruisselle d'en haut, d'en bas. À chaque pas on tombe, dans la nuit, les manœuvres mêlées en un fouillis inextricable. Alors, à serrer...

À onze heures, on descend éreintés, glacés par tous nos linges mouillés. On boit le bigorneau du cambusier. On a juste le temps de changer pour venir reprendre le quart de minuit.

Alors, en cape pendant sept jours, ou plutôt sept nuits sans lune. Il y a 27° au-dessous de zéro. Le coffre est plein d'eau. On fait une heure de quart, toutes les quatre heures : une demi-heure de barre, une demi-heure de bossoir. Tout le monde sans distinction couche au carré où on fait du feu. La cuisine est noyée et inabordable. On a de l'endaubage cru avec du lard, du thé à discrétion, moitié thé moitié rhum.

À chaque instant, Mevel me regarde profondément, et :

— Ça va ?

Ça va. Je n'ai pas le mal de mer. Où sommes-nous ? Il y a six jours que nous sommes dans le noir. Le loch a donné dix-sept nœuds et demi deux jours de suite. Trois fixes, petit foc, artimon de cape. Les lames nous prennent en cul. Celle qui arrive fait une montagne derrière celle qui est passée qui en fait une autre devant le bateau, à cent mètres de long. Elles se courent après à grande vitesse. Jamais je n'ai supposé une aussi admirable chose. Cela dépasse toute imagination quand nous montons en crête de lame. C'est vertigineux. Quelques malamoc'hs qui sont sur l'eau, semblent de petits moineaux blancs. Rapidement, nous nous écroulons dans leur trou, nous sommes près d'eux dans un remous jaunâtre, au milieu de l'eau noire.

Céline apparaît de temps à autre, les yeux cernés, abruti de sommeil, de mal de mer et de fatigue, remontée par le second qui la soutient moralement et... autrement. L'homme au cul de poule, Jacobé, sort de temps à autre de sa chambre de veille où il couche pour surveiller la mer, et vient plus près de nous. Est-ce qu'il a peur et se sent seul ? Alors, il cause un peu, dit son inquiétude.

Le dernier point est $55^{\circ} 43$ et $89^{\circ} 30$ de longitude. Nous sommes tout près du Cap. On fait du sud-sud-est. Si nous nous collons au plain sur Diego Ramirez, il ne restera pas une caisse vide du ship. Enfin, un avantage est qu'il n'y a rien en vue, pas un bateau et

pas de glace. Pourtant, on ne doit pas être loin de la banquise. À cette époque, elle descend très bas, quelquefois 60° et même 58°. Son estime est que nous y sommes, à 58°. Il y a deux jours que nous faisons S.S.E.

La journée passe encore, lamentable. Ce carré rempli d'hommes humides qui sentent la chique et la pipe, la lampe à pétrole éclaire tout cet ensemble rougi par le feu. Les têtes sont fatiguées. De longs traits tirent les figures. À peine si on sait quelle heure il est. On vit par la cloche. Pique deux ou pique dix, les heures n'existent plus.

La porte d'en haut claque, un froissement de ciré et le pas lourd de l'homme. C'est le premier lieutenant. Il quitte son surôit et ses cheveux fous apparaissent. Il gueule :

— Quelle est la figure de cochon qui a glavioté sur la dunette ? Si je le reprends, je le fous à la baille.

La raison en est qu'il s'est allongé sur le dos, ayant marché sur un glaçon. Il se calme, et lui aussi ne comprend plus rien. Situation étrange. Enfin, trois heures plus tard, on signale des glaces avant à nous.

Une ruée pour voir, dans le noir, une masse plus claire, nettement découpée. Le thermomètre est à moins trente-deux. Ordre donné, on lofe dans le vent d'au moins deux quarts et on reprend la route, laissant les icebergs ou la banquise sur tribord. Nous restons plus d'une demi-heure à voir le glaçon plus haut du double que nous. Et nous redescendons. Céline est là, elle a vu par le hublot. Boju descend.

Enfin, c'est fini. On a contact avec quelque chose.

À midi, on voit un feu clair et une espèce de fromage blanc qui jaunit à l'horizon. On s'en sert en vitesse et on trouve 57° 23 de latitude sud et 68° 15 de longitude est. On nous tient au courant des faits du bord ; nous sommes devenus des hommes avec qui on compte.

Encore une huitaine de nuits ainsi. Le temps se calme un peu. Deux jours de beau temps nous permettent de manger du lard bouilli et des patates ou des fayots. Le Vieux donne des petits pois en boîte et du *lime juice*. Mevel me dit :

— Il est pas sûr de lui, le Boju, il a peur du scorbut...

Et soudain, les grandes lames de fond reviennent. Nous croisons à deux mille environ un grand trois-mâts carré qui, vent debout, plus heureux que nous, a doublé son cap. Il tangué dur et embarque par le nez. Il est presque à sec, sous ses fixes et sa misaine. La température est restée la même, 25° au-dessous. On couche toujours derrière, entassés sur les beaux coussins en cuir ou sur le parquet en linoleum. Les banquettes sont déjà à demi dessaisies. Comme on ne peut ouvrir — le capot est gelé —, il y a une odeur effroyable. Tous fument, chiquent, crachent. Quand Céline vient nous voir, elle tousse pendant une demi-heure, mais comme il n'y a pas de feu chez elle (il n'y a pas de cheminée), elle vient souvent se chauffer les mains.

Elle ne se peigne plus, elle semble plus fatiguée que jamais, ses yeux se creusent. Elle qui méprisait tellement ces hommes qui se lavent une fois par semaine, elle est comme nous, depuis quinze jours, elle n'a pas eu une goutte d'eau pour se débarbouiller. Nous

encore, nous avons les embruns. Mais elle ne sort pas et cuit dans son jus. Elle nous regarde parfois d'un œil lamentable, circulant au milieu de nous sans crainte, avec même une attitude humble. En somme, elle a une peur d'enfant qui ne comprend rien à ce qui se passe, mais surtout à la suppression des grades, à son mari qui vient lui aussi, la figure tirée, causer avec tous ces hommes, et qui ne peut pas faire de cuisine, ce qui l'oblige à se nourrir de petits beurrés ou autres biscuits, car du lard, inutile d'en parler. Elle nous l'a dit très simplement :

— Mais pourquoi veut-il descendre toujours ? Il n'a qu'à remonter.

Le bosseman essaie de lui expliquer ce que le second lui dit depuis un mois, mais rien :

— Il n'y a qu'à remonter puisqu'on est trop bas, et qu'il fait si froid. Surtout que je le connais bien : il est très frileux lui aussi. Mais moi, ah ! je meurs...

Et elle pleure... Pauvre petite chose ! On se regarde, sans pouvoir rien dire et elle se sauve, échevelée, sanglotant, s'enfermer dans sa chambre et se fourrer tout habillée sous l'édredon.

De temps en temps, la lampe s'éteint. Alors, pendant un quart d'heure, c'est le noir rempli d'éclairs tressaillants du feu de coke, les respirations coupées du froissement des cirés ; on entend un glaviot tomber en sifflant dans le crachoir, le vent hurler là-haut et les pas des hommes de quart marteler le pont. Résonnants, les galhaubans d'artimon vibrent et une poulie frappe de temps à autre, retombant sur le pont.

Nous sommes tous prostrés, sachant l'inutilité

et l'impossibilité d'un effort. De temps à autre, on monte voir. On remet le suroît et sous les rafales glacées, on se plie en deux, croché après la manœuvre. À l'infini, tout est noir. De longues choses jaunâtres s'effilent en pluie fine, embruns immenses, sans fin. De bout en bout, le bateau est vide, il semble abandonné. Pas une âme. Rien que le vent hargneux qui tord en longues courbes les filins de toute hauteur. Un embrun nous cingle, arrosant toute la dunette et l'eau ruisselle comme si on sortait de la baille. L'avant se lève, montant, montant toujours, puis tout à coup redescend d'un bloc, tombe pour ainsi dire dans un étalement de blanc jaune.

On redescend après un dernier regard aux albatros et aux malamoc'hs qui sont là-haut, très haut, planant sereinement, nous guignant du coin de l'œil. Ils nous attendent... Quelle belle affaire!... On rentre alors, gelé, se remettre un peu, au thé, au rhum, et animer la conversation par un fait énorme : le penon a été arraché.

Alors pendant une demi-heure, les souvenirs revivent. Cet idiot d'Eouzan, comme Céline, vient se chauffer, entame une histoire comme quoi c'est comme sur *La Déborde* :

— Ça a commencé comme ça. Y ont eu sept mo'ts et huit scorbutiques. En arrivant à Rio, ils ont reçu leurs perroquets sur la gueule. Le cap'taine et deux hommes ont été tués...

Elle éclate en sanglots, criant :

— Mon Dieu, mon Dieu !

Céline se sauve au milieu de l'étonnement général.

Eouzan continue son histoire et termine en disant gravement :

— Y z'avaient une femme à bord aussi eux...

Quand les conversations se taisent, on entend les sanglots qui secouent le silence. Une heure après, elle rentre, les yeux fous, et vient directement à Eouzan :

— C'est vrai ce que vous disiez tout à l'heure ?

— Ou-oui, madame.

— Oh ! non, non, Joseph, Joseph ! C'est fou ce que tu fais là. Remonte, remonte !

Le second arrive et l'emmène de force, pas assez vite pour nous empêcher d'entendre :

— Tu rendras compte à Dieu, ah ! Joseph, Joseph !

On entend le vieux Kergonen qui rit tout doucement dans son coin en remplissant un quart de thé. Il se réchauffe. Après avoir retiré sa chique, après l'avoir lentement remise, il dit avec son accent de Morlaix :

— V'là ce que c'est d'embarquer ça sur d'honnêtes bateaux. À va d'veni' folle si ça continue !

Il y a un peu d'amélioration. Depuis un moment, le vent déhale le nord, la température remonte. D'après Le Guen qui vient de la barre, le thermomètre est à 28 au-dessous seulement. On s'allonge pour dormir. On verra bien demain... Et sous un mince filet de lune on s'endort, plein d'espoir et de fatigue — fatigue de tension nerveuse. On donnerait beaucoup pour deux heures de bourlingage !

Le lendemain, le soleil apparaît dans les mêmes conditions. Les trois officiers sont là-haut, sextant

en mains. Puis on nous donne joyeusement le point 68° 15 de longitude et 57° 30 de latitude. Cette fois, il est doublé ! Demain, on sera sur les Falklands.

Il a beau faire aussi froid qu'avant et n'y avoir rien de plus à manger (car depuis huit jours, chacun prend une bouchée de lard, d'endaubage, mais rien de plus, et c'est peut-être le biscuit qui a le plus de succès avec le thé), toutes les figures sont riantes, il n'y a plus cet abattement d'hier, on boit le thé avec un peu plus de rhum. Boju est venu avec son Jacob. Il nous a appelés ses enfants, etc. Merc'her se penche vers moi et me dit :

— Y bandait que d'une couille, le Vieux !

Céline sort de sa boîte, souriante. Elle aussi ses yeux culottés en disent long. Alors Merc'her reprend tout bas, sur un air lamentable :

— Bourre ta pipe quand tu voudras, ta femme quand tu pourras !

Le lendemain, la mer est grosse et dure, mais elle est en plein cul. Nous sommes tribord amures grand largue. On a mis les volants de hune. Le grand foc, on a été obligé de le laisser, il aurait été cassé en morceaux : il était gelé. La température est remontée ; le thermo donne moins quinze. Et d'après B., si le vent se maintient, on fera trois cents milles, on aura dépassé les Falklands : du soleil et au-dessus de zéro. C'est fini.

La brise mollit, mais la température monte. Il fait presque chaud, et quand on voit le thermomètre marquer deux ou trois au-dessus, on est étonné. Nous remontons rapidement depuis trois jours. Bientôt, le

temps passant sans incident, nous trouvons les alizés sud-est, et cette fois, c'est le chaud.

Voilà quinze jours qu'*il* est passé, et soudain, ce soir... Kergonen, assis au bord du panneau, pipe en main, effiloche un bout de préart blanchi par les lames. Il lève la tête, et :

— Tout de même, les gars, hein ? Il en a mis un coup, hein ?

Quelques grognements répondent et un homme ajoute :

— B'en, ça a été dur.

Je passais. Je m'arrête, étonné.

— Comment ! Il y a eu du mauvais.

C'est la première fois que j'entends ça. Alors chacun commence son dire sur la violence du coup de tabac, mais en somme, on est d'accord : du mauvais comme ça, c'est rare, et en somme, on a bien failli y rester. Moi, je ne me suis rendu compte de rien. Je suis étonné quand le bosco qui écoute, ajoute :

— Ça fait bien trente ou quarante fois que je le passe. Je l'ai vu qu'une fois aussi mauvais. Il est bon, le ship, hein ? Vous l'avez vu au moment qu'on a cargué le grand foc, où on a embarqué deux ou trois cents tonnes d'eau sur le nez. Y s'est relevé comme si c'était rien du tout.

Il s'en va et Kersauson, les yeux noirs faisant trous dans sa figure glabre, violemment :

— Y peuvent dire toujours, mais tout de même, c'est pas la faute du Vieux si on en est sorti... ni de

sa garce ! T'as vu si elle était contente de venir voir et causer avec Jean le matelot.

Maintenant jusqu'à la ligne, il n'est plus question du Cap, des duretés, des difficultés que nous avons eues. Ils ont vu le thermomètre à 45 au-dessous, nous avons failli engager trois ou quatre fois.

— Le vieux Quentin, quel type épatant ! T'as vu comme il a mouché c'te putain avec son malamoc'h plumé...

Je commence à croire que nous en sommes sortis, mais on ne sait comment.

On arrive à la Ligne. On doit aller reconnaître le cap Saint-Roch. Les conversations languissent de nouveau, quand un gros incident les réveille. Un soir, cinq ou six heures, on brasse derrière. C'est bâbord qui est de quart. Nous, on est allongé sur le grand panneau arrière. Les Bras sont sur la dunette. Alors, on entend, mal, quelques éclats de voix. Un cri perçant, et un de nous dit :

— Ça, c'est la putain.

Les voix reprennent, mâles, et on entend :

— Espèce d'andouille !

La réponse, rapide :

— J'ai pas été fait avec vos voyous, moi.

La voix du ca'ptaine reprend, éclatante, à demi bégayante :

— Vous irez devant ! Allez-vous-en ! Allez, allez-vous en tout de suite !

Et nous voyons Quentin descendre vivement l'escalier de dunette et filer vers le poste. Nous allons le

rejoindre tous et il conte l'histoire. Maintenant c'est plus un officier, il est matelot comme nous. C'est drôle, il jurait que tout ça, c'est une histoire à Céлина, donc une vengeance. Cela fait beaucoup de bruit, mais le plus empoisonné, c'est le Grand Mât qui est obligé de prendre le quart. Il doit être dans une rogne formidable.

Nous passons quelques bateaux. L'un doit aller à Buenos-Aires. Et la vie continue. On commence à parler de l'arrivée, de ce qu'ils feront, de ceux qui les attendent, ah ! peu nombreux. Maintenant, Quentin fait son service avec nous complètement ; il doit débarquer à Londres.

Nous sommes maintenant au Pot au Noir à 1800 ou 1900 milles du cap Saint-Roch que le Vieux veut reconnaître pour ses relèvements et ses calculs. Plein calme depuis deux jours, mais depuis midi, la mer est immensément blanche et plate. Le bosco grogne. Le bateau est absolument immobile, comme à quai. Rien, pas une ride, sous ce soleil éclatant. On pique la rouille en sifflant, en fumant et en se cachant.

Nous avons l'air de faire sécher la lessive du Grand Maloc'h quand vers trois heures, une suite de huit ou dix lames énormes nous roulent bord sur bord pendant un quart d'heure, puis tout redevient tranquille. Après l'étonnement de cette soudaineté, on est tous plus ou moins à regarder cette mer si calme qui vient de nous secouer si violemment. Quelques vieux disent que c'est mauvais, ces « Tornades Pamperos ». Ça vient comme ça. La discussion est ouverte. On pique au quart, bas l'ancrage et ils sont tous d'accord.

— Qu'est-ce qu'y va faire, le Vieux ?

Il ne fait rien d'abord. On le voyait, pipe au bec, sur bâbord de la dunette, les yeux perdus dans le coucher du soleil, Céline derrière lui et le chocolatier auprès d'elle. Le Guen était maintenant « mousse de chambre ». Après le dîner, il vint me voir et me conta que derrière, on était dans une inquiétude effroyable parce que le baromètre Richard a tombé d'un seul coup en verticale de 30° ou 40°. La feuille d'enregistrement a été déchirée par la plume et ça a éclaboussé tout partout. Il paraît que c'est un cyclone qui est sur nous, mais le Vieux ne sait pas plus que Chocolat d'où il vient.

On va serrer tout à l'heure. En effet, à la reprise du quart de huit heures, les deux bordées sont à la manœuvre et on serre tout, sauf nos fixes, misaine, petit foc et artimon. Pendant que dans la nuit claire, dans le calme et ce silence effrayant, on entend Dantec qui en lovant ses manœuvres chante fortement :

L'artimon est su'l'arrière,
La misère est su'l'avant,
En y allant gai gai
En y allant gaiement.

Une volée de grêlons, gros comme mon poing, nous cingle soudainement, crépitant sur le pont pendant que nous nous sauvons à l'abri. La lune a disparu, on est dans le noir. Un peu de brise soulève nos voiles, mais si peu ! La mer clapote. La grêle s'arrête et recommence, puis se change en pluie. On capèle les cirés et philosophiquement on se balade en rigolant pas mal

de la trouille du Vieux. À minuit, on se couche et une heure après, il faut recapeler les cirés. Nous sommes bâbord amures à 20° de gîte. On tangué et roule sur une mer assez calme. Il tombe un peu de grêle mêlée de neige qui tourbillonne en nous cinglant sous une brise d'enfer.

Soudain, la brise tombe, nos voiles tombent le long des mâts. Il ne pleut plus, mais à cent mètres de nous, on entend le crépitement de la grêle sur l'eau. Cela devient rigolo. Il est question de cyclone : maintenant nous y sommes en plein et on ne sait ce qui va se passer. Or nous sommes tranquilles jusqu'à cinq heures. Tantôt calme, tantôt vent, grêle, puis de nouveau la brise nous couche et on file en plein hululement, comme en plein coup de vent. Ça dure dix minutes, puis ça tombe aussi brusquement que c'est venu.

Enfin, le jour. On crève de chaleur sous nos cirés. Le ciel roule de gros nuages qui s'en vont à grande vitesse vers l'est. À neuf heures, la rafale nous reprend et pendant six heures sous une pluie torrentielle, nous filons devant le mauvais temps. Le lendemain, c'est fini : soleil, bonne brise : on remet de la toile et on cause.

C'est bien un cyclone que nous avons eu. Seulement, il y a ce qu'ils appellent demi-cercle dangereux et demi-cercle maniable. Nous étions dans ce dernier. On nous a expliqué ça avec des expressions épantantes, tellement même qu'on n'a rien compris, sauf Le Merc'her qui a conclu :

— On devait être dans le cercle pas dangereux,

parce qu'avec ce qu'on a fait, sûrement c'est pas le Vieux qui nous en a sorti.

Le Merle Noir s'est défilé sans protester.

Nous sommes dans les alizés N.-E. pendant quinze jours. Beau temps, pas de manœuvre ; on étarque les bras de temps à autre (pour empêcher les hommes de dormir), on hisse ou hale la pouillouse ou le clin-foc, c'est tout. Tous les jours, on sait exactement le nombre de milles, le point. On fait des calculs du nombre de jours à parcourir avant d'atteindre Lizard.

Enfin, on reçoit le Noroît, dur, froid, violent, et sous nos perroquets fixes, on prend à la hauteur des Açores un bon petit coup de vent. Le deuxième jour, on serre les perroquets et en cape courante, on file en écrasant du blanc de chaque bord. La mer a pris le ton des mauvais jours. Elle est noire. On embarque de bons paquets de mer, lourds et qui s'étaient partout en frissonnant. Au matin, nous avons une longue secousse qui fait vibrer sourdement toute la membrure. Ceux de quart cherchent, visitent : il n'y a rien.

On continue la vie normale et quelques jours après, le beau temps est revenu. Nous sommes au-dessus des Açores ; dans quinze jours, Dungeness et « Vive les femmes qui fument et pètent dans la soie ». On dégarnit le guindeau et on pare les ancres. Ayant besoin d'une poulie coupée (en approchant de terre, ça sent toujours la poulie coupée), Eouzan va en chercher une dans coqueron. Il en revient affolé : il est plein d'eau.

Tout l'état-major, y compris Céлина, est sous le gailard. Ils sont penchés sur l'ouverture carrée, obscure,

où clapote doucement une masse d'eau. Après un examen long en diable, tout l'équipage est là, inquiet, attendant l'avis des chefs ou soi-disant chefs. Il est question du « marteau d'eau » qui a puissance énorme au tangage et qui risque de défoncer la cloison étanche. On parle de mettre une pompe que l'on va chercher, pauvre machine qui, avec quatre hommes aux bringuebales, arrive à sortir une vingtaine de litres à chaque coup de pompe.

Alors commencent des journées d'angoisse. On se tait. Seule la pompe marche, crachant, soufflant. On vit dans cette eau, qui part de ce trou noir, magasin à charbon et à poulies, filins, etc. Les mousses, nous faisons barre et bossoir ; les hommes pompent. Ils sont organisés. Ils font cinq cents coups de bringuebale d'affilée, pendant que dans le noir de la nuit, sous un falot à cérat, six ou sept dorment étendus sur le panneau.

— Ils sont partis vent arrière, reviendront en louvoyant...

Quatre pompent et le cheu-cheu-cheu, le gargouillement de l'eau accompagnant celui qui chante lamentablement sur un ton traînant, comme s'il entonnait un *Dies irae*. J'ai peur. Nous avons peur. Seuls les vieux ne s'en font pas. Le bosco que je rencontre ce matin, me regarde et, sombre, dit à je ne sais qui :

— Regardez-moi ça, ça va *créver*, c'est pas cor' né, ah ! *Doue gast* !

Tous les quarts, on vient voir s'il y a progrès, si ça se vide. Nous avons le nez dedans et comme la mer

est dure, nous embarquons par le gaillard. On serre la misaine et on construit un bordé avec des planches contre la cloison étanche dans la cale. Cela d'ailleurs a pour effet de nous amener une invasion de puces microscopiques qui piquent terriblement.

Au bout de cinq à six jours, il y a une détente. On se rend compte qu'il n'y a pas grand-chose à craindre et la vie va reprendre quand on constate que les caisses à eau sont à peu près vides. On installe une baille auprès de la chaufferie et nous sommes trois à la remplir au moyen de deux seaux sur une poulie, frappée au galhauban du grand mât arrière. Nous sommes lavés jusqu'au ventre. Par bonheur, la brise fraîchit et nous arrose d'embruns. Il fait froid déjà. Nous sommes en octobre et nous grelottons auprès de cette chaudière alambic. À nous trois, nous avons un mal terrible à alimenter cette machine qui boit en diable.

Enfin, au matin, dans une brume lourde, humide et froide, une longue bande grise apparaît au-dessus de l'horizon : c'est Lizard. Cela passe inaperçu dans le désordre où nous sommes. Un ship nous croit en perdition et en nous dépassant, fait des signaux. On envoie le KRGM et *Rien à signaler*. Il nous quitte et nous sommes signalés par Dungeness à Calais et au Havre comme en perdition et demandant secours.

Deux jours après, un énorme remorqueur anglais nous accoste en demandant la forte somme et deux heures plus tard, nous en trouvons un second qui prend la remorque avec un forfait normal. Cette fois, c'est fini. On serre définitivement toute la toile, nous

sommes à sec, toutes voiles en chemises rabantées à fond, on glisse dans la brume épaisse et glaciale.

Devant et derrière, tout est en mouvement ; les coffres ouverts remplis de choses hétéroclites, peignes calédoniens et mouchoirs japonais de Sidney, petits bateaux en bouteille ou sur bers. On suppose le prix à toucher et chez quel marchand d'hommes descendre et surtout à quel bordel on va coucher.

En arrivant enfin après trois jours de Manche, on aperçoit dans la nuit le feu de Boulogne et au petit jour, brumeux et gris, le feu de Dungeness. Ça y est. On change de remorqueur, à grands coups de sirènes et de sifflets et on monte, on déhale lentement la Thames. D'abord rien, puis vers neuf heures, dans la glaciale petite pluie, de longues bandes vertes apparaissent à bâbord, semées de cottages, puis quelques usines perdues, enfin un petit port, appontement pour les ferry-boats de Londres et deux ou trois gros culs du temps de Nelson. Paraît que c'est celui de Nelson d'ailleurs. Ils ont encore une sacrée allure, aux trois-quarts démâtés avec leurs trois-ponts à sabord blancs et noirs en trois rangs superposés, et la haute et fine mâture qui raye encore la brume.

Lentement, nous montons toujours. La brume s'épaissit devant. Nous, on sent de la fumée qui l'alourdit. On distingue des choses montantes, de vagues mâtures apparaissent, puis des chalands à voiles descendent, chargés d'ordures en général ou de marchandises commerciales. Enfin, un quai à tribord, puis des remorqueurs, de petites goélettes ou des trois-mâts. Nous avons envoyé là-haut les cou-

leurs et les pavillons de compagnie, d'armateur et du bateau. Au bout de bout-dehors, la queue de requin a été clouée et triomphalement nous entrons dans la fumée londonienne qui se colore pour nous d'un vague rayon de soleil. L'atmosphère est grise sans cela, tout le reste est noir, et l'eau jaune, boueuse, pleine de caisses, de débris qui s'en vont à la mer. Nous prenons un remorqueur en cul, qui nous évite, et nous entrons dans un bassin dont les quais sont couverts de constructions de fortune. Ici, l'eau est noire, huileuse ; d'immenses flaques de pétrole lourd s'étirent en couleurs métalliques après notre passage.

Les aussières s'élongent. Un vapeur hisse, en hurlant des vivats, ses couleurs françaises. On répond par des *hip, hip, hip, hurrah!* multipliés et enfin on accoste.

Je saute à terre par une des défenses, rien que pour voir les têtes des cockneys qui n'ont rien de très particulier, sauf leur pipe et le tabac qu'ils fourrent dedans. C'est du smash, noir comme les couilles à Tapin.

On me rappelle à bord. Il faut aller avec le cook chercher des vivres frais. On circule pendant quatre heures à la recherche de *potatæs, beefsteak, etc.*, mais comme nos recherches portent surtout sur les bars et se traduisent en *glass beer* et même *Porter*, Botrel et moi rentrons à bord paternellement conduits par un policeman qui me soutient en répétant :

— *Yes, yes, I know, southern sea, o good boy, good...*

Je dors toute l'après-midi et la nuit. Au matin Boju, pendant que je plume des patates, me tombe sur le

poil pour me flanquer un abattage, comme quoi c'est immonde, à mon âge, de se saouler comme ça. Botrel ne dit pas un mot, mais remue très fort ses casseroles.

**JOURNAL FAIT À BORD
DE L'ERNEST-SIEGFRIED**

1900-1901

Avant-propos

Le Journal fait à bord de l'Ernest-Siegfried répond exactement au nom que lui donna d'emblée Maurice Le Scouëzec. Commencé le lundi 7 mai 1900, comme il l'indique lui-même en tête du cahier noir qu'il utilisa pour rédiger ses notes, il l'acheva le samedi 2 mars 1901, au même port du Havre qu'il avait quitté près de dix mois plus tôt. Le dernier mois, il est vrai, il n'inscrivit pratiquement plus rien, pas même le point dont il avait pourtant préparé le relevé. Nous avons reproduit néanmoins tel quel le Journal jusqu'à l'arrivée en France.

Le manuscrit était contenu dans un cahier de format 16,5 x 21 mm sous reliure cartonnée recouverte de percale noire. Un second cahier, identique au premier, est couvert de dessins, de notes de cours de navigation, d'essais littéraires, etc., que nous avons reproduits in extenso, à titre de document. Il s'y trouvait aussi quelques algues arrachées aux Mers du Sud et mises à sécher entre deux feuillets.

L'on reconstituera aisément le trajet suivi par l'Ernest-Siegfried dans l'Atlantique, puis, une fois doublé le Cap de Bonne-Espérance, dans les Mers du Sud jusqu'à la remontée vers la Nouvelle-Calédonie. Chargement à Nouméa, puis à Thio. Enfin départ pour, de nouveau, les Mers du Sud: on double le Cap-Horn et l'on revient vers l'Europe, non sans mal ni avarie, en « faisant du Nord » tout au long de l'Atlantique.

G. L. S.

1900

Lundi 7 mai

4 h du soir, 1^{er} jour de mer

Nous partons demain à quatre ou cinq heures du matin. Le remorqueur doit nous conduire jusqu'à Long Ship. Je m'embête déjà, mais heureusement, Heanel est là, à côté de moi qui écris à Versailles. Nous ne pouvons pas sortir. Lui si, mais moi, non. Tout le bord est consigné. Pendant que Heanel (six heures) finissait d'écrire chez lui, je viens de monter sur le pont et là, le jeune Le Jaouen m'appelle et me demande pourquoi je ne sortais pas. Je lui réponds que c'est défendu, il me dit que non et que tout l'équipage est à terre. Le capitaine était tout à côté qui nous écoutait en riant de son sourire moqueur. Ma foi, je lui demande si c'est vrai et si je peux sortir. Il me répond que oui. Là-dessus je descends, vais chercher Heanel et voilà comment je suis sorti ce soir.

Mardi 8 mai

2 jours de mer

Nous voilà partis de ce matin à cinq heures. Je suis malade et m'ennuie énormément en pensant à mon dernier jour (à Versailles). Quelle bonne soirée j'ai passée ! Il fait un roulis d'enfer. Je ne fume plus du

tout. Nous sommes obligés de laver la vaisselle. À part cela et que le pain est rassis, nous sommes très bien.

Mercredi 9 mai

3 jours de mer

Lat. 49° Nord

Long. 6° 40' Ouest

Toujours le mal de mer. Il fait une chaleur du diable et à cause de cela la viande devient dégoûtante. D'après Lampérière, elle est *piante*, pour dire puante, c'est un normand. Il est de Villers-sur-mer. Le jeune pilotin dont j'ai déjà parlé est de Versailles, il s'appelle Le Jaouen, il est parti du Lycée Hoche deux mois avant de s'embarquer, il était en sixième moderne. C'est un chahuteur de premier ordre. Pour vous en donner un exemple, ce matin à neuf heures, nous allions déjeuner, quand Le Jaouen n'était pas là. On le cherche, impossible de le trouver. On prévient le capitaine, qui met l'équipage sens dessus dessous. On parlait déjà de faire retourner le remorqueur en arrière, quand il apparaît, les yeux tout bouffis de sommeil, à peu près déshabillé, une couverture sur le bras et sa casquette à la main. Il était couché derrière la barre. Il s'est fait dire des sottises par le capitaine et on l'a prévenu de ne plus aller se coucher à cet endroit-là sans prévenir. Depuis cette affaire, il s'amuse à fourrer des bouts de fil de caret dans le nez des cochons, tire la queue des lapins, arrache des plumes aux poules, etc., enfin fait des bêtises. Quand il ne fait pas de bêtises, il fume et en général, il jure tout le temps. En somme, c'est un

très bon type. Il a un grand avantage, c'est que je peux causer avec lui de mon beau Versailles. Il connaît bien des types que je connais moi aussi.

Jeudi 10 mai

4 jours de mer

Lat. 8° 50' Ouest

Long. 48° 35' Nord

Nous avons un mousse pour nous servir. La viande devient de plus en plus dégoûtante, elle fouette à quinze pas. Elle est verte et quand on passe le doigt dessus, c'est gluant, mais si c'est dans l'obscurité, l'endroit où on a passé le doigt devient phosphorescent. Nous ne marchons pas du tout et l'on s'ennuie énormément. À part cela, rien de nouveau. Nous déjeunons à neuf heures du matin et nous dînons à cinq heures du soir, c'est un peu tôt. Je suis épouvantablement triste, surtout quand je suis seul. Je pense que c'est le mal de mer. Je rêve toujours à Versailles et à mon dernier jour.

Vendredi 11 mai

5 jours de mer

Lat. 48° 20' Nord

Long. 10° 45' Ouest

J'ai dans la poche de mon paletot (la petite poche) un sequin qui n'a paraît-il, « aucune valeur ». Je ne sais ce que j'ai, je le sors tout le temps. À la fin du voyage, il sera rudement usé. Je voudrais bien savoir

ce qu'ils font à cette heure à Versailles. Dans tous les cas, ici, nous sommes réunis dans notre chambre, nous fumons et nous chantons, etc., enfin un chahut épouvantable.

Samedi 12 mai

6 jours de mer

Lat. 46° 07' Nord

Long. 13° 25' Ouest

Aujourd'hui, grand nettoyage, lavé la chambre à grande eau, fourbi les cuivres, la lampe, les portemanteaux, la serrure, etc. J'en suis vanné. Le cours doit commencer aujourd'hui, je ne sais comment nous allons faire. Il y a un roulis épouvantable, mais nous marchons bien par exemple, j'espère que ça continuera. Ce que l'on s'ennuie ici ! Je cause avec Le Jaouen tout le temps, nous parlons de Versailles, des types du lycée. Il ne connaît pas Loïc, mais il connaît Leclerc, les Duval-Mousangeon. Je suis curieux de savoir si le tennis est toujours aussi en vogue que quand je suis parti. Mademoiselle Marc doit y jouer maintenant qu'il fait beau. Ce que je voudrais être à la place d'un type de ma connaissance ! J'ai hâte de retrouver ma raquette et de jouer au tennis. Le Jaouen m'a donné des copies et je fais un autre journal, un pour moi et un pour Versailles. Quand je pense à la quantité de lettres que je vais avoir à écrire à Nouméa, j'ai un frisson de flemme, me demandant comment je vais faire. C'est demain dimanche. Enfin voilà presque une semaine de tiré, ça ne va pas très vite,

et dire qu'il y a encore au moins 15 ou 16 fois autant que nous venons de faire.

Dimanche 13 mai

7 jours de mer

Lat. 43° 37' Nord

Long. 16° 10' Ouest

Nous voilà donc avec un dimanche de moins à passer. Quelle journée embêtante, il fait froid, il fait beaucoup de roulis, enfin un sale temps, mais par exemple, nous marchons au moins 12 ou 13 nœuds. La mer est blanche d'écume et nous nous embêtons. J'ai débarrassé toute ma malle et tout rangé bien en ordre. Lampérière est malade, il a mal à la gorge. Que peut-on bien faire à Versailles ? Il doit y avoir Grandes Eaux et musique. Mademoiselle de Saint-Romain devrait bien y emmener Mère, ça la distrairait et elle s'amuserait à se fiche des Versaillais.

Nous avons très bien marché aujourd'hui. La moyenne est de 14 nœuds l'heure. Tant mieux ! Plus nous marcherons, plus nous nous rapprocherons de Versailles.

Lundi 14 mai

8 jours de mer

Lat. 40° 12' Nord

Long. 18° 15' Ouest

Je ne comprends pas la facilité avec laquelle j'écris. Le meilleur moment de la journée pour moi, c'est le

soir, moment où j'écris mon journal. Il paraît que nous étions à midi par le travers du Cap Finisterre. Enfin, je crois que nous nous éloignons tout de même de terre. Le Premier Lieutenant a dit à Lampérière que j'étais une petite « rosse » et ce serait mon père qui lui aurait dit trois ou quatre jours avant le départ. Pour moi, il est tout simplement fou. Enfin s'il est malade, c'est malheureux, je le plains énormément, mais c'est tout ce que je peux faire pour lui. Mais ce n'est pas tout. Le second maître du *Félix-Faure* est comme premier maître sur l'*Ernest-Siegfried*, donc il me connaît, alors il raconte sur le bateau que j'ai été mis aux fers parce que j'avais proposé à plusieurs matelots de se révolter. C'est le jeune Le Jaouen (qui est toujours devant, avec les matelots) qui m'a raconté tout ce qu'a dit le Maître. Mais je ne sais comment le capitaine a su cela, parce que ce matin il m'a fait appeler comme j'étais sur la dunette et m'a demandé si j'avais en effet voulu faire révolter l'équipage du *Félix-Faure*. Je me suis mis à rire et lui en ai fait autant. Quand on en a parlé derrière, le Premier Lieutenant a dit que la première fois qu'il m'avait vu, il avait jugé que je devais être un individu « dangereux ».

Mardi 15 mai

9 jours de mer

Lat. 35° 52' Nord

Long. 20° 25' Ouest

Il n'y a tout de même pas trop à se plaindre, il paraît que nous sommes aux Açores. Nous avons marché

épatamment. Le cours est commencé d'aujourd'hui une heure jusqu'à trois heures. Les matelots sont rudement embêtants, ils nous ont réveillés ce matin, en mettant un cochon dans notre chambre. Quand Loïc joue au tennis, il doit se dire que je voudrais bien y être. Enfin, un jour viendra où j'y jouerai. Je suis des heures entières à rêver à ce sacré Versailles, surtout à ses habitants. Quand je rentrerai à Versailles, je m'établirai comme tailleur. C'est que je deviens très fort en couture. J'ai recousu ma petite couverture qui était toute décousue. C'est solidement fait, mais comme élégance ce n'est pas garanti.

Il y a un an de l'accident qui m'est arrivé sur le *Félix-Faure*.

Mercredi 16 mai

10 jours de mer

Lat. 31°33' Nord

Long. 23°30' Ouest

Nous avons un temps magnifique, ne roulons pas, ou presque pas et marchons. Lampérière et moi, nous sommes passés mécaniciens, nous démontons le guindeau, ou treuil qui sert à relever les ancres. Le cours continue et devient de plus en plus intéressant. Je viens de réfléchir à une chose. Loïc vient de rentrer probablement du bahut et doit faire ses devoirs (ce que l'on doit s'embêter à Versailles, maintenant que je ne suis plus là pour faire du chahut!).

Le capitaine m'a dit ce soir comme je causais avec lui qu'il ne me ferait pas monter dans la mâture. Je

suis monté ce matin (il ne m'avait encore rien dit) dans la mâture, j'ai été jusqu'à la hune, ce qui fait une quinzaine de mètres, je n'ai rien senti d'anormal, mais arrivé à bout de vergues, même pas, j'ai eu peur en voyant la mer en dessous de moi, je suis redescendu avec une vitesse quelque chose d'épatant. Pour changer de conversation, nous sommes nourris épatamment, j'espère que ça continuera. Enfin, si le voyage continue comme il commence, ça va bien. Nous nous couchons à deux heures du matin en moyenne, nous avons trouvé un jeu de cartes et nous jouons à la banque tous les cinq, parce qu'il y a un novice qui a été refusé au « Borda », c'est-à-dire « Navale », parce qu'il avait une maladie d'yeux, qui est très gentil. Corblet, avant de partir, m'a dit que s'il y avait un type avec qui je devrais me lier, c'était bien celui-là. Quand j'ai eu quitté Maurice Corblet, j'ai été le trouver — le novice — nous avons causé un moment et nous avons été dîner place Richelieu. Nous avons fait connaissance comme cela. Donc, nous jouons à la banque (pas d'argent), nous chantons, nous fumons et surtout faisons du chahut. Mais malgré tout, je m'ennuie quand même. Nous avons dessiné cet après-midi des têtes de morts, les avons découpées et collées.

Jeudi 17 mai

11 jours de mer

Pas de point, mauvais temps.

Je suis très ennuyé, j'ai perdu ou plutôt égaré un petit sequin qui m'a été donné à Versailles. C'est un

souvenir que je tiens à garder, et si je le retrouve, je le garderai bien et le rangerai sérieusement. J'ai beaucoup d'espoir parce que je ne peux l'avoir perdu que dans la chambre, donc forcément je le retrouverai et de plus, j'ai promis deux cierges à Saint-Antoine de Padoue et deux à la Sainte Vierge.

Enfin, pour comble de bonheur, ce soir, nous étions à trier les pommes de terre, quand le second Lieutenant est arrivé et a poussé des cris de paon parce que soi-disant il en restait des mauvaises (des patates). Pour nous punir, il nous a retranché de vin. Moi qui étais déjà assez embêté de la perte du matin, je n'ai fait ni une ni deux, j'ai plaqué les pommes de terre. Lui, furieux, a poussé des hurlements, nous a dit que nous étions des crapules et que nous nous étions embarqués rien que pour embêter les officiers. Nous lui avons répondu en criant plus fort que lui et en le conspuant. Nous faisons un chahut tel que le second capitaine est descendu voir ce qui se passait et, naturellement, nous a donné tort. Il est probable que le capitaine le saura, mais tant pis, je m'en fiche. Aujourd'hui, crêpes et poulet à dîner et c'est comme cela que ça sera tous les jeudis et dimanches.

Vendredi 18 mai

12 jours de mer

Pas de point, mauvais temps.

Hier, j'ai remué la chambre de fond en comble et je n'ai rien trouvé. Nous venons de prendre la hauteur de la polaire et je vais faire le point après avoir écrit

mon journal. J'ai pris la hauteur avec l'instrument de Lampérière, il ne se sert pas du sien. Il est onze heures, je suis de quart jusqu'à minuit. J'ai la sueur qui coule le long de mes tempes, j'ai même de la peine à écrire. La sueur coule sur mes mains comme s'il pleuvait. Il fait une chaleur du diable. J'ai gravé ma brosse à mes initiales.

Nous sommes par le travers des Canaries. La vitesse n'a rien d'énorme, nous marchons sept nœuds. J'ai un mal de tête fou pour avoir monté dans la mâture et le vertige quand j'étais là-haut. Heureusement, je n'y remonterai plus.

Samedi 19 mai

13 jours de mer

Lat. 25° 27' Nord

Long. 24° 03' Ouest

Je l'ai. C'est avant de laver la chambre, j'ai enlevé les malles et j'ai trouvé mon sequin dans la malle de Lampérière. De neuf heures à midi, rien, si ce n'est du chahut ou fumer ou rêver. Cette dernière occupation est celle qui me prend le plus de temps, je ne fais presque que cela. Je rêve de bien des choses, par exemple c'est toujours à Versailles. Je vois tantôt Loïc rentrant du bahut et se mettant à faire ses devoirs, tantôt mademoiselle de Saint-Romain qui prend le thé assise en dessous le coucou qui sonne neuf heures et demie, toi juste en face d'elle, Loïc devant le buffet lisant l'*Illiade* (ou autre chose). Je vois d'ici mademoiselle Georgine se levant et disant qu'elle est fatiguée

et qu'elle va se coucher. On dit que je dois être à peu près à tel endroit. Et toute la journée, je rêve comme cela. Ça m'amuse énormément. De une heure à trois heures, le fameux cours qui est très intéressant, le Lieutenant étant redevenu très chic, c'est-à-dire ce qu'il était avant que nous nous disions des sottises pour ces malheureuses pommes de terre. Quand vous lirez ce journal, vous vous direz que ne m'ennuie pas trop, si ce n'est dans le commencement où j'avais le mal de mer qui expliquait ma tristesse. Le pilotin avec qui je suis logé est un très bon type (je le crois un peu fou malgré cela). C'est le susnommé Lampérière. Demain dimanche. Je vais me coucher.

Dimanche 20 mai

14 jours de mer.

Lat. 23° 7' Nord

Long. 25° 52' Ouest

There is day ago. Enfin, cela passe tout de même. Encore un jour et il y aura deux semaines que nous sommes partis. Aujourd'hui est un grand jour dans le voyage de l'Ernest-Siegfried. Nous nous sommes photographiés mutuellement, j'ai pris Girardet étant à la barre et une seconde fois avec Le Jaouen dans les haubans. Ce dernier à son tour nous a pris, moi appuyé contre le cabestan et Lampérière à côté.

Ce soir, grand concert. Le principal instrument est un accordéon, mais il est accompagné de « boîtes de saindoux » faisant l'office de tambours, bidons de rations servant de trombone ou de piston, le tout

ayant des notes plus ou moins fausses. Par exemple, ils vont bien en mesure, enfin c'est à peu près. Il y avait aussi des amateurs de danse (qu'ils sont excessivement gracieux, ces pauvres matelots !). Mais au fond, l'effet a été épatant, quand Lampérière a allumé deux allumettes de magnésium teintées, une verte et une rouge : c'était merveilleux dans cette nuit noire. Enfin, ça avait l'air de les amuser énormément.

Lundi 21 mai

15 jours de mer

Lat. 19° 42' Nord

Long. 27° 46' Ouest

Le second Lieutenant arrive ce matin et nous réveille en criant :

— Aux marsouins ! mais Lampérière me dit :

— Les marsouins me font suer !

Moi, étant donné que c'était la même chose, nous nous rendormons avec ensemble. Peut-être dix minutes après, nouvel appel du Lieutenant qui, du reste, n'a pas plus de succès, nous nous recouchons immédiatement. Mais arrive le jeune Le Jaouen entièrement trempé qui nous dit qu'en hâlant un marsouin à bord, il est tombé à l'eau, mais je comprends qu'étant au Tropic, c'est le « Baptême ». Mais vers sept heures et demie, deux gendarmes sont venus chercher Lampérière pour le baptiser. Heureusement, moi, on m'a laissé tranquille.

Enfin, ça s'est bien passé. Lampérière est rentré un moment après, s'est changé et il n'a plus été question

de rien. Nous avons donné un quart de vin à chaque gendarme (ils étaient deux). Il doit y avoir un autre baptême, mais beaucoup plus sérieux dans six à sept jours. Je suis demandé pour être commissaire, mais cela m'ennuie et l'on nous a demandé, en outre, de faire un discours pour souhaiter la bienvenue à Son Altesse le Roi de la Ligne. Quand il sera fait, je vous en donnerai un exemple. Nous avons attrapé les alizés, nous filons au moins dix nœuds, roulons peu, enfin tout marche à souhait. Quand donc serons-nous en février 1901 ? Et dire qu'il n'y a encore que quinze jours de passés. J'ai encore le temps de m'embêter. Je monte au quart.

Mardi 22 mai

16 jours de mer

Lat. 12° 28' Nord

Long. 22° 50' Ouest

Il fait un temps épatant, un soleil magnifique. Je ne sais ce que j'ai, je me suis levé très triste et probablement me coucherai de même. Je me demande par moments si nous arriverons et si le reste du temps me paraîtra aussi long que ces quinze premiers jours. Pauvre Versailles ! Je me demande par moments où est le peu de tête qui me reste, car je n'écris que des bêtises. Quand je pense à tout ça, je regrette rudement d'être parti, quand je rêve aux beaux jours que j'ai passés à Versailles.

Mercredi 23 mai

17 jours de mer

Lat. 12° 28' Nord

Long. 27° 30' Ouest

Que la journée me semble longue à bord de ce navire. Je te vois d'ici lisant mon journal avec Loïc et mademoiselle Georgine et prenant ton thé. Quelle bosse vous vous flanquerez de rire en voyant ce français et cette orthographe, et vous direz que je n'ai pas changé. Eh bien ! vous vous tromperez, pas de beaucoup, mais vous vous tromperez. Je ne sais pas non plus où je vais chercher mes idées, mais elles sont rudement bêtes et idiotes, mais que voulez-vous ? j'écris tout de même les idées dont je viens de parler. Mais il est une chose à laquelle je réfléchis longuement avant d'en parler, c'est le petit sequin que¹³...

Nous devons commencer à faire un filet de tennis un de ces jours. Nous avons la ficelle et les navettes, enfin tout ce qu'il faut. Le Jaouen doit m'apprendre à en faire. Il n'est pas encore fait que j'ai hâte d'être à Versailles et de¹⁴... (« ce n'est pas rien que pour cela que je voudrais être à Versailles »).

¹³ Sept mots rayés à partir de « le petit sequin », les derniers illisibles.

¹⁴ Un mot rayé, illisible.

Jeudi 24 mai

18 jours de mer

Lat. 9° 37' Nord

Long. 18° 40' Ouest

Ascension

Je m'embête énormément et j'ai attrapé un mal de gorge épouvantable. Je n'ai ni déjeuné, ni dîné, je ne fume plus et prise du camphre, ainsi il faut que ce soit sérieux. Aujourd'hui, étant donné la solennité du jour, on ne travaille pas.

J'écris sans savoir. Je dois vous dire des idioties, j'ai un mal de tête qui m'empêche de réfléchir à quelque chose. Je flotte dans le vague et ne reviens à la réalité que quand j'entends du bruit, parce qu'il me fait mal (le bruit). Je suis couché.

Aujourd'hui, Loïc doit jouer au tennis avec Leclerc, Boissenault et Monsangeon. Madame Marc doit y jouer aussi. Enfin, tout le monde s'amuse, se distrait, quand je suis là à m'ennuyer et à penser à Versailles, ne pouvant pas faire autre chose. Oh non ! jamais je n'ai autant regretté être parti qu'aujourd'hui, mais il est vrai que je suis malade, ce qui excuse bien des regrets, mais pas tous.

Vendredi 25 mai

19 jours de mer

Lat. 9° 03' Nord

Long. 25° 45' Ouest

Ça va très bien. Je suis très drôlement entouré et encore plus drôlement parfumé. À gauche, j'ai un morceau de chair de « requin » que nous avons gardé pour manger. À droite, j'ai deux ailerons ou nageoires dont une à moi, que je veux rapporter en France et, en face de moi, accroché à la lampe, le cœur.

Vers six heures, le jour tombait déjà quand nous voyons un « requin » qui passe. On jette immédiatement l'émerillon (le « hameçon » qui avait du lard d'emparé dessus) à la mer. L'animal allait passer sans le voir, alors le Lieutenant qui tenait la ligne donne des secousses. Lui, entendant du bruit, se retourne et aperçoit la chose, se dirige dessus et quand il voit qu'à cet endroit, il va pouvoir l'avoir, il se retourne, ouvre la gueule et avale. Mais il s'y était mal pris, parce que le tout est ressorti, mais voyant que sa proie lui échappe, revient, répète la même manœuvre, l'avale, mais cette fois, il était bien croché parce que nous l'avons hissé et une fois sur le pont, on ne pouvait pas retirer l'émerillon qui, du reste, étant passé entre le nez et la mâchoire, ne pouvait sortir : il tenait la mâchoire supérieure dans sa courbe.

Je n'ai jamais vu des matelots aussi acharnés que ceux-ci quand ils ont su qu'on avait pris un requin. J'ai cru qu'ils allaient danser. Mais ça n'était rien. On l'a d'abord assommé à moitié à coups de barre de

cabestan. Quand ils ont été sûrs qu'il ne pouvait plus mordre, ils se sont tous approchés et en ont fait une écumoire absolument en flanquant des coups de couteau dessus. Tu crois que ce sale animal était mort, ah bien ! je t'en fous. On lui a coupé la tête, la queue, on l'a vidé entièrement, il faisait encore des bonds de cinquante centimètres. Tiens, pour te donner un exemple, vers six heures et demie sept heures moins le quart j'ai pendu le cœur à ma lampe, eh bien ! il est dix heures un quart, il palpite encore, et pourtant ce n'était pas un gros, il avait deux mètres cinquante à peu près de long, c'est un petit. Quand je suis arrivé sur le Félix¹⁵ à Nouméa, on venait d'en prendre un qui avait cinq mètres de long.

Mais à part cet incident pour le bord et cet accident pour le requin, la journée a été aussi monotone et embêtante que d'habitude. Comme d'habitude encore, il fait une chaleur épouvantable. Nous sommes au Pot au Noir, endroit embêtant au possible, nous ne marchons pas, il pleut tout le temps. Je monte finir mon quart et rêver de Versailles et surtout de ses habitants.

¹⁵ Le *Félix-Faure*, sur lequel était embarqué Maurice Le Scouëzec en 1898-1899.

Et samedi 26,

Monsieur de Bergerac mourut assassiné...

20 jours de mer

Lat. 6° 30' Nord

Long. 27° 55' Ouest

Nous avons manqué nous asphyxier ce soir. Nous étions les quatre pilotins réunis dans notre chambre comme d'habitude, la porte et le hublot fermé parce que les soirs sont plutôt frais, quand notre lampe se met à baisser, mais baisser d'une façon étonnante. Voyant cela, Lampérière regarde à son thermomètre (« sous prétexte que ça ne pouvait être que la chaleur qui la fasse baisser ou le manque de pétrole, or on en avait mis à cinq heures ») et s'aperçoit qu'il marque 45° et trois dixièmes. Là-dessus Le Jaouen ouvre la porte, la lampe remonte. Tout à coup, nous étions absolument abasourdis. Écoutez, nous étions quatre à fumer comme des sapeurs, en plus la chambre qui n'est pas grande, ça allait fort, vous comprenez. Non, mais voyez-vous qu'à minuit, en venant nous réveiller pour monter au quart, le Lieutenant nous trouve dans des positions aussi drôles que variées et morts ? Ah non ! zut alors, j'aime mieux autre chose.

Comme tu serais bien ici, Mère, nous avons tous les jours une moyenne de quarante à quarante-deux degrés à l'ombre. Nous avons un trois-mâts carré à bâbord, un quatre-mâts dans la même direction, mais un peu plus sur l'arrière et un autre quatre-mâts devant.

Dimanche 27 mai

21 jours de mer

Lat. 5° 15' Nord

Long. 28° 20' Ouest

Voilà encore une semaine de passée et dire qu'il y en a encore au moins une quarantaine à rester loin de Versailles. Voilà le vent revenu, ce n'est pas malheureux, ni sans mal, nous marchons à peu près sept à huit nœuds, j'espère que ça durera encore longtemps.

Loïc a dû jouer au tennis aujourd'hui, je ne crois pas que les Durivaux soient revenus. Si l'on s'occupe autant de moi à Versailles que je m'en occupe moi-même... (je ne fais que ça). Mais j'entends bien des choses par Versailles. Que j'ai hâte d'être au mois de février 1901 !

J'entends un bruit vague qui me fait croire que je ne me trompe pas. Enfin, le mois de mai s'avance. Je suis curieux de savoir si les cheveux de madame Marc ont été encore trouvés, vous vous doutez d'où je veux parler. Mais il faut que je vous quitte, j'entends courir au-dessus de ma tête, c'est probablement une manœuvre quelconque, je monte.

Lundi 28 mai

22 jours de mer

Lat. 5° 15' Nord

Long. 27° 05' Ouest

Quelle peur j'ai eue hier soir ! Quand je suis monté sur la dunette, il n'y avait personne. Alors supposant

que l'on manœuvrait devant, j'y cours, mais j'étais à peine arrivé que j'aperçois deux ombres, une grande et une petite. La grande courait après l'autre et chaque fois qu'elle le pouvait, lui flanquait des coups de pied quelque part. Moi, je les regardais, me demandant qu'est-ce qu'il pouvait y avoir, quand j'entendis un coup de trompe, mais tellement rapproché (il y avait de la brume) que j'ai cru que c'était la nôtre, mais aussitôt la nôtre alors lui a répondu. Je cours devant, laissant mes deux ombres se débattre entre elles et j'aperçois un navire qui venait en plein sur nous et qui pouvait être à 30 mètres. Vous dire l'effet que ça m'a fait, non, je suis resté là pendant 3 ou 4 secondes absolument abruti. Quand j'ai retrouvé ma tête, j'ai couru à la cloche et l'ai sonnée pendant plus d'une minute à tour de bras, puis je me suis sauvé comme un dératé sur l'arrière, j'ai pris mon portefeuille dans ma malle et réveillé les autres pilotins et de là monté sur le pont. Je suis reparti toujours courant sur l'avant et là, j'ai trouvé le capitaine, les bras croisés, en gilet de flanelle, en caleçon et regardant le bateau s'avancer, le Second en chemise et en train de finir de se reculer, les deux Lieutenants et le premier Maître, tout l'équipage et tout le monde groupé autour du capitaine et ne disant pas un mot. Tout le monde avait l'air anéanti.

Une fois que le trois-mâts a été passé, le capitaine a crié :

— Chacun à son poste et faites remettre en route !

Tous les matelots sont partis les uns se coucher, les autres à continuer à faire le quart. Nous avons fait

comme les autres, mais une fois rentré, j'ai pleuré comme un veau et me suis couché tout habillé, pleurant toujours. Non, quelle peur ! Si ça se reproduisait souvent, je crois que je tomberai malade.

Lampérière m'a dit qu'il n'avait pas pu dormir, moi j'ai rêvé toute la nuit et causé tout haut, appelant des tas de gens et de choses. Je suis encore vanné comme si j'avais monté jusqu'en haut de la mâture sept ou huit fois de suite. Je vais me coucher et j'espère mieux dormir que la nuit dernière.

Mardi 29 mai

23 jours de mer

Lat. 4° 55' Nord

Long. 26° 25' Ouest

Voilà encore un jour et une semaine de passés, nous sommes à notre vingt-troisième jour de mer. Ce que je voudrais que ce soit le dernier du voyage ! Revoir Versailles, c'est étonnant ce que cette idée me tient. Je pense tout le temps au dernier jour que j'ai passé à Versailles. Quand donc reverrai-je toutes les personnes de connaissance de Versailles ?

J'ai les idées encore embrouillées de notre semblant de naufrage. Je pense que je vous ai parlé de deux ombres qui se battaient quand je suis arrivé sur le gaillard et je ne vous ai pas dit qu'est-ce que c'était. Eh bien ! la grande Ombre (je me sers de mes premières expressions), c'était le premier Maître qui faisait son quart en tapant sur le novice de bossoir qui n'avait pas vu le bateau qui s'avavançait. Et ni l'un ni

l'autre ne pensait à le signaler. Mais le novice n'en a pas été quitte à ce compte-là. Les matelots l'ont à peu près assommé à coups de poings et de pieds et le capitaine l'a engueul... par-dessus le marché.

En somme, rien de nouveau si ce n'est que nous avons commencé le filet de tennis et en avons fait deux mètres à peu près. Nous voulons le faire de douze mètres quatre-vingts sur un mètre cinquante. Je le goudronnerai avant de partir, une fois fini et tout sera dit. J'ai hâte de pouvoir m'en servir.

Pauvre Loïc ! Ce qu'il doit s'ennuyer maintenant que je ne suis plus là pour l'appeler dindon, youpin, crétin, etc. Sur ce, je vais me coucher. Je suis encore très fatigué.

Mercredi 30 Mai

24 jours de mer

Lat. 4° 20' Nord

Long. 25° 45' Ouest

Voilà enfin l'avant-dernier jour du mois. Enfin, ce n'est pas sans mal. Pourvu que les autres soient moins durs à tirer. Cet après-midi, je me suis moins embêté que d'habitude. J'ai causé de Versailles avec le premier Lieutenant qui y est resté pendant deux ans en 1892 et 93. Il était élève au Potager et habitait à la Pension Bertrand dans la section des Horticulteurs. Nous avons passé en revue tous les pions et les profs, il a connu Stirn, Vaissière, Poulette, Richard, Maloigne, etc., et aussi le fameux canaque des Îles Philippines.

Enfin, il est assez curieux que je rencontre un élève du Lycée Hoche et de la boîte Bertrand.

Regardez un peu à quel point je suis changé, j'avais perdu « quelque chose » hier, eh bien ! moi qui prétendais ne croire ni à Dieu ni à diable, moi, oui moi, j'ai promis à la Sainte Vierge et à Saint Antoine de Padoue deux cierges chaque, si je retrouvais la chose en question. Eh bien ! le soir, je l'ai retrouvée. Eh bien ! tu peux être certaine que la première chose que je ferai en arrivant à Nouméa, ce sera d'aller à l'église et d'accomplir ma promesse. Que j'ai hâte d'être arrivé. Et dire que nous ne marchons que quatre ou cinq nœuds, c'est-à-dire sept kilomètres et demi à l'heure.

Jeudi 31 mai

25 jours de mer

Dernier jour du mois

Je m'ennuie toujours. Il me semble que ça augmente de jour en jour, cette espèce de spleen. Le Pot au Noir est enfin passé, nous avons les alizés. Il y a quelques jours, le premier lieutenant est venu chez nous et m'a trouvé en train de dessiner, il a regardé ce que je faisais et m'a demandé de faire son portrait en caricature. Je l'ai fait et comme aujourd'hui il est venu pendant le cours, je lui ai donné. Il jubilait et pourtant il n'y avait vraiment pas de quoi. Tu sais comment je dessine, alors tu vois ! Le Second et lui parlent déjà de débarquer. À dire vrai, je les com-

prends un peu. Le capitaine les eng... tout le temps : pour une chose, pour une autre, et la plupart du temps pour rien du tout. Le premier lieutenant a écrit sur la porte de sa chambre :

Travaux forcés à perpétuité
Cellule n° 13 Condamné n° 3540

Vous voyez d'ici l'effet, eh bien ! il paraît que quand le capitaine a vu ça, il n'a absolument rien dit, c'est même très étonnant.

Oh ! Versailles ! Quand donc y serons-nous ? Que j'ai hâte de la revoir cette sacrée ville ! Que le temps est long si loin de toute terre. Le soir est le meilleur moment de la journée. D'abord, c'est à peu près le moment où je fais mon journal, puis je cause avec Thieulin qui est réellement intéressant. Nous causons de tout, lui me parle de Besançon, moi de Versailles. En somme je suis très heureux. Les autres pilotins sont très gentils. Lampérière est même, je crois, un peu fou. Le Jaouen m'a encore donné des timbres que je garde pour les envoyer à ce pauvre Loïc. J'en ai un des « Antilles danoises », un de la Trinité, un de Guatemala et un de Finlande. Les deux derniers surtout m'ont paru très rares.

Nous ne faisons plus de filet, le fil à voile manquant. Devant l'impossible, nous nous arrêtons. Je monte rêver de Versailles en faisant mon quart. Que j'ai hâte d'être en France !

Juin 1900

Vendredi 1^{er} juin

26 jours de mer

Enfin nous voilà donc au premier jour de ce mois. Il me semble par moments que nous n'arriverons jamais. Je commence deux journaux, le mien et celui que je dois vous envoyer. Je fais le vôtre sur des copies que m'a données Le Jaouen et le mien sur un cahier. Ce soir, j'ai encore causé avec Thieulin. Nous parlons un peu de tout, de Versailles, de Besançon, de Paris, de cosmographie, de navigation, etc.

Nous avons viré de bord, nous sommes avec le second Lieutenant. Il va avec Le Jaouen et Lampérière au grand mât avant pour s'occuper des voiles d'étai et il m'a mis au grand mât arrière avec Girardet et le novice Thieulin. C'est moi qui fais l'officier, étant donné que ni l'un ni l'autre des deux types n'a jamais navigué. D'après le Lieutenant, je ne m'en suis pas trop mal tiré.

Tout cela c'est très joli, mais ça ne m'empêche pas d'avoir toujours envie d'être en France le plus tôt possible. Quand donc le voyage sera-t-il fini ?

Samedi 2 juin

27 jours de mer

Enfin voilà encore une semaine qui tire à sa fin, ce n'est pas sans mal. Aujourd'hui, grand nettoyage des chambres, fourbissage des cuivres, enfin un lavage dans les grandes largeurs. Nous marchons très bien, au moins 12 nœuds, nous avons viré de bord à quatre heures, toujours dans le même ordre. C'est très joli d'aller vite, mais à mon idée ce n'est pas encore le maximum. Je voudrais voir ce voyage de malheur fini et revoir tout le monde : Mère, Loïc, mademoiselle Georgine, madame Marc et mademoiselle Monmouche (la grande et la petite) etc., etc., et jouer au tennis.

Je continue à causer avec Thieulin tous les soirs. C'est demain dimanche, quand donc sera-ce le dernier ? Nous allons encore nous embêter, à moins que nous ne fassions de la photo. Si le temps est aussi beau qu'il est aujourd'hui, il sera magnifique. Il est question de faire le baptême lundi. Le premier lieutenant m'a donné une feuille de Canson et m'a demandé de lui faire à l'aquarelle un poignard dans le coin du haut, et dans le coin du bas diagonalement opposé, un forçat dans une cellule, un boulet au pied. Le poignard est très bien. À mon idée, le forçat est bien moins bien, mais il peut passer tout de même. J'ai fait son portrait au lieutenant, vu de dos. Alors, il a mis en tête : Un anarchiste... et en dessous :

Vous ne le voyez que de dos
Parce que de votre gueule il a soupé
Mais il vous brisera les os,
Si jamais vous l'embêtez.
Cette fois-là, vous le verrez
Et vous le sentirez.

Dame, comme vers et comme rime, c'est un peu faux, mais on n'y regarde pas de si près.

Dimanche 3 juin

28 jours de mer

Mais aujourd'hui, vers six heures du soir, en nous promenant avec Lampérière et Girardet, une voix tombant du ciel nous fait sortir de notre conversation, en nous criant :

— Ohé ! du bateau !

Le second, qui était derrière, se charge de répondre.
La voix continue :

— Comment vous appelez-vous ?

Le second :

— Ernest-Siegfried.

La voix :

— Où allez-vous ?

Le second :

— Nouméa.

La voix :

— Tout va bien à bord ? Pas de malades ?

Le second :

— Non.

La voix :

— Alors, je baptise ce navire au nom de sa Très Auguste Majesté La Ligne qui viendra demain à deux heures procéder au baptême du personnel.

Mais, aux mots « je baptise ce navire », nous qui étions juste en dessous du mât pour voir quel était le matelot qui remplissait le rôle de pilote, nous recevons une pluie de sable qui n'était pas piquée des vers. Mais il paraît que ce sera splendide demain, des costumes extraordinaires, il y aura un chambarde-ment du diable.

Lundi 4 juin

29 jours de mer

Enfin, je n'ai pas passé, quelle chance ! Quelle journée ! Non, jamais je ne verrai de gens aussi rigolos. Ils étaient tordants dans leurs uniformes et leurs travestis, mais je vais vous raconter comment cela s'est passé.

À une heure, le pilote arrive, me demande si le capitaine est là. Je réponds que oui. Il monte et s'en va le trouver. Mais quel type que ce pilote ! Engagé dans un grand pardessus, des galons d'or aux manches et à la casquette. Une barbe immense avec un piton rouge sang et fumant une pipe quatre fois grosse comme une pipe ordinaire. Donc il s'en va trouver le capitaine qui heureusement était de bonne humeur, lui tend la

main que le capitaine serre du reste et reste à causer avec lui de la pluie et du beau temps. Mais au bout d'un moment, un chahut épouvantable s'élève et en écoutant bien, on finissait par reconnaître la Marseillaise, mais qui était tellement étouffée par un accompagnement de tout ce qu'ils ont pu trouver en fait de ferraille, que l'on n'y reconnaissait pas grand-chose. Ce chahut, c'était le cortège. En tête marchaient les sales « musiciens » qui étaient composés de tout ce qu'il y avait d'hommes ne servant pas de figurants : c'étaient ceux qui devaient être baptisés. Derrière la « Musique », venait le Commissaire, attifé d'une capote du Lycée Hoche (inutile de vous dire qui l'avait prêtée), chamarrée de décorations de toutes couleurs et de galons, des bottes vernies et un sabre d'au moins deux mètres de long, plus une serviette sous le bras contenant les papiers relatifs au baptême. Derrière le Commissaire venaient Leurs Très gracieuses Majestés, Lui avec un pardessus dont on voyait la corde, un chapeau tout cabossé, une barbe lui descendant jusqu'aux genoux et des cheveux jusqu'au cou.

Pour compléter l'individu, un sextant en bois, ayant pour le moins le même âge que lui. Or lui, il a, d'après la légende mille neuf cents ans, mais il change de femme tous les ans. Il ne faut pas que sa femme ait plus de vingt-cinq ans et moins que vingt-quatre. La reine montée sur un âne, un grand chapeau sur la tête, elle avait absolument l'air d'une Grande... hm... La figure surtout était magnifique, avec ses pommettes rouges, le tour des yeux noirs, les lèvres rougies, puis une robe qui dans le temps a dû être blanche, enfin une femme très réussie.

L'escorte se composait de deux sauvages épatants et de gendarmes. Voici pour les costumes, mais il a fallu que tout ce monde aille derrière, et une fois arrivé là, Sa Majesté Mâle a pris hauteur avec son instrument. Quand il donnait une hauteur, Sa Majesté son épouse approuvait toujours et le Pilote contredisait. Enfin, une fois qu'ils ont eu réussi à se mettre d'accord, le Maître d'Hôtel est arrivé, apportant un plateau avec des verres de bière, de la part du capitaine, pour les personnes influentes. Les autres ont eu du rhum. Nous, on nous a appelés dix minutes après et nous avons bu avec le capitaine et les officiers à la santé de Sa Majesté la Ligne. Mais une fois que la bière a été bue, Sa Majesté a crié : « Hip, hip, hip hourra pour le capitaine », et autant pour le second et les premier et second lieutenants. Puis tout ce monde est descendu sur le pont, pour baptiser les personnes n'ayant jamais passé la Ligne.

J'ai oublié de vous dire que quand la hauteur a été prise, on a lu le discours qui a été très applaudi. Je vous en envoie un extrait, vous jugerez s'il est bien. Quant à moi, je le trouve bien, assez bon pour des matelots. Mais ce qui m'embête, c'est que j'avais pris des photos, mais elles ont toutes fondu, parce qu'en développant il faisait une chaleur épouvantable. La seule dont j'ai pu tirer quelque chose représente le Capitaine et elle est fondue aussi, mais il reste une partie du corps et la figure.

Ça a été moins triste, mais je me suis bien ennuyé la matinée. Je ne sais, mais certainement il me manque quelque chose. Quoi ? Je n'en sais rien. Ou plutôt si,

mais j'aime mieux ne pas en parler. Enfin, la fin arrivera un jour.

Mardi 5 juin

30 jours de mer

Aujourd'hui, rien, suivant notre habitude et nous nous sommes embêtés énormément. Ce soir, en me promenant, j'ai causé avec le Capitaine pendant plus d'une heure. Il m'a demandé si j'avais développé mes photos, parce que j'en avais pris du baptême. Je lui ai répondu qu'il n'y en avait pas une de bonne. Elles sont toutes fondues. Mais ce que je ne lui ai pas dit, c'est que celle où il est pris (le Capitaine) est fondue aussi, mais on voit quand même qui est la personne qui y est représentée.

Mais nous n'avons pas parlé que de cela. Il m'a raconté tout le voyage de retour du « Félix Faure ». Il m'a dit que tu lui avais écrit pour lui demander de ne pas me faire trop travailler, ce qu'il comprend très bien, ce qui fait que je suis comme un coq en pâte.

Quand donc serons-nous à Nouméa pour avoir des nouvelles ? Oh ! des lettres ! que j'ai hâte d'en écrire et surtout d'en lire ! Mon Dieu, mon Dieu, quand donc serons-nous arrivés et que je n'aurai plus à m'ennuyer d'être loin de Versailles et de tout ce que j'aime au monde ? Oh ! Versailles, ville chérie, quand te reverrai-je, quand ? *That is the question*, comme dirait Lampérière. Il me semble que je deviendrai fou, si cela continue longtemps encore. Trois mois sans voir autre chose que la mer, et le bateau, et aussi des

« figures » connues et aimées, mais en rêve seulement. J'ai peur surtout quand je vois ces « figures », je suis dans des transes. Oh ! bateau, quand te quitterai-je et quand donc n'aurai-je plus ces mauvaises idées.

Mercredi 6 juin

31 jours de mer

Je suis horriblement mal fichu, j'ai le cœur sens dessus dessous et je m'embête. Nous avons vu un navire qui faisait route vers France ou tout au moins vers l'Europe. Il a rudement de la veine, je voudrais bien que nous en soyons là de notre voyage. Nous avons cru que c'était le « Félix-Faure » qui doit, paraît-il être dans ces parages s'il n'est pas en retard. Mon Dieu, mon Dieu, que je suis bête de m'être réembarqué. Je m'ennuie de plus en plus de Versailles. Oh ! quand donc y serai-je dans ce sale pays. J'ai fait un vœu. La Sainte Vierge m'ayant exaucé et Saint Antoine aussi, j'ai promis 10 F à chacun si nous rentrons à bon port et je monterai les porter moi-même à Notre-Dame des Flots.

J'ai dessiné toute l'après-midi. J'ai fait un dessin des *Misérables* : Napoléon revenant après la bataille de Waterloo. J'ai fait des hussards. Tout cela me fait passer le temps. Je vais monter au quart et rêver de Versailles.

Jeudi 7 juin

32 jours de mer

Lat. 12° 24' Sud

Long. 32° 26' Ouest

Non, quelle vie que cette navigation. Il y a un mois, juste aujourd'hui, que nous sommes partis et l'on se dispute déjà. Le premier lieutenant a écrit au Capitaine une lettre dans laquelle il lui dit que le premier Maître est un ivrogne (ce qui est vrai) et qu'il raconte à qui veut l'entendre que quand le Capitaine a quitté la table, les Officiers se versaient de pleins verres de rhum ou de vin, enfin se cachaient, et le prie de ne pas écouter toutes ces histoires, ou tout au moins de ne pas y croire. Il nous a d'abord lu la lettre. Le Capitaine a renvoyé la lettre, disant qu'il ne voulait pas la lire. Mais elle était décachetée, ce qui amène à supposer qu'il l'a tout au moins parcourue.

Qu'est-ce qui se passera si cela continue ? Pourvu que cela n'amène pas ce qui est arrivé sur l'*Émilie-Siegfried* !

Nous avons encore vu un navire, un trois-mâts carré français. Nous avons donné notre numéro qui est JCTD et nous nous sommes quittés Gros-Jean comme devant. Il paraît que nous sommes par le travers de Rio de Janeiro. Chaque soir, je vais m'accouder sur la lisse, tout seul ou avec Thieulin, et là, étant seul, je rêve à Versailles et à bien des jolies choses que je ne reverrai que dans un an. Oh ! Versailles, que tu es loin ! Quand donc aurai-je des nouvelles ?

Vendredi 8 juin

33 jours de mer

Lat. 14° 39' Sud

Long. 32° 08' Ouest

Enfin voilà tout de même ce mois fini, ce n'est pas sans mal et nous sommes par le travers de Rio de Janeiro. Le temps est magnifique ; tous les soirs et tous les matins, j'admire les coucher et lever du soleil, qui sont comme le temps. La lune est aussi très jolie et la lueur blafarde de cette « montre ronde » éclaire au point de pouvoir lire. Étendu, on est extraordinairement bien. Je suis triste, mélancolique, m'ennuie. Je rêve toujours à Versailles. Je dessine des stupidités. J'ai dessiné deux *patineurs* et si tu te rappelles, Mère, quand nous avons été à la messe, le jour où je suis parti, à Saint-Louis-d'Antin, je crois, eh bien ! j'ai reproduit toi et moi, l'un à côté de l'autre et priant dans l'église. C'est excessivement noir, mais on voit de quoi il s'agit.

J'ai de mauvaises idées, j'ai rêvé ce matin qu'il y a quelqu'un de mort à Versailles et ce quelqu'un est une personne que j'aime beaucoup. J'ai causé toute la soirée, c'est-à-dire de cinq heures et demie à sept heures avec le Capitaine qui est très gentil et toujours très intéressant. Ce malheureux cours, je n'y comprends rien du tout, on me parle d'azimut + N ou - N, de déclinaison calculée, de distance zénithale, etc., ça me fait toujours le même effet c'est-à-dire mal à la tête. Que je m'ennuie ! Quand en serons-nous à la fin ?

Samedi 9 juin

34 jours de mer

Enfin, voilà encore une semaine de passée. Quand donc sera-ce la dernière ? Oh ! bateau, si tu savais ce que je m'embête, je parie que tu rentrerais tout de suite en France. Que j'ai hâte d'être à Nouméa pour avoir des nouvelles de tout le monde. Je dessine des faits que je me rappelle tout à coup, ça n'est pas bien fait, les figures ne sont pas ressemblantes, mais ça ne fait rien, en regardant mes dessins je revois les beaux jours que j'ai passés à Versailles et que je regrette.

Quant à la vie du bord, elle est toujours aussi monotone et aussi embêtante. Nous mangeons des saletés infectes. Il n'y plus rien à bord si ce n'est des tripes, elles sont épouvantables et pourtant c'est le meilleur des plats que nous ayons. Du bœuf salé ou en conserve qui est en tout point semblable aux tripes, un peu plus mauvais toutefois. Des pommes de terre, des fayots. Mais nous n'avons rien à dire, les Officiers sont nourris de la même façon.

Pour le bateau lui-même. Il marche peu, roule beaucoup et nous embête énormément. Quant à nous, nous suons beaucoup, fumons énormément et chahutons comme trente-six mille millions de diables. Le Capitaine est très gentil avec moi, presque tous les soirs nous causons en nous promenant sur la dunette. Enfin, il faut tout de même que je monte au quart. Alors, je vous dis bonsoir.

Dimanche 10 juin

35 jours de mer

Il reviendra à Pâques ou à la Trinité, et malheureusement, je ne suis pas revenu. Enfin, il est probable que je rentrerai un jour, mais lequel ?

Grand chambardement aujourd'hui. Notre mousse qui est en même temps le mousse de cuisine, est « inculpé » d'avoir volé un matelot, de vingt-six francs. On a fouillé tout le poste et naturellement rien trouvé. Mais vers six heures, le mousse avoue qu'en effet l'argent a été volé, mais pas par lui, par le lampiste, et qu'il aurait reçu cinq francs avec lesquels il a acheté du tabac. Il en a acheté un kilo à six francs le kilo (il n'avait pas un sou sur lui une fois en mer), donc l'on suppose et justement, je crois, qu'il n'y a que lui qui puisse avoir volé cet argent. Enfin, au fond, je m'en fous...

Le Capitaine, ce matin, me dit, à Le Jaouen et à moi, d'ouvrir le panneau pour que dans nos chambres nous ayons de l'air. Mais au moment où j'allais aider Le Jaouen à retirer ce panneau, il me dit :

— Ne recommencez pas, parce qu'ici, ça pourrait être dangereux.

Sur ces entrefaites arrive Girardet. Voyant cela, je répons :

— Oh ! Capitaine, d'ici que je touche à ces animaux-là, eh bien !

Et sans me laisser le temps de finir ma phrase :

— C'est ce que vous avez de mieux à faire, m'a-t-il dit.

Moi, naturellement, j'ai laissé Girardet et Le Jaouen se débrouiller.

Enfin, le temps passe tout de même, mais il n'y a rien de chic comme le soir, à partir de huit heures par exemple. Là je peux rêver tout à mon aise. Mais il commence, je crois, à être temps d'aller me coucher. Il est dix heures dix. Alors, bonsoir, à demain.

Lundi 11 juin

36 jours de mer

Aujourd'hui, on a trié les pommes de terre. Par extraordinaire, personne n'est venu nous embêter, ce qui fait qu'elles étaient toutes triées le soir.

Vers cinq heures, on a signalé un petit requin. Vite l'émerillon à l'eau. Cet animal arrive dessus, il est pris, on le hisse. Il avait un mètre vingt de long. Les officiers étaient furieux. On l'a amené sur le pont et on lui a versé avec une seringue en verre de l'acide sulfurique mélangé d'acide phénique et de camphre, le tout pur (je crois que l'acide sulfurique a soixante-dix-sept degrés) dans la plaie formée par l'émerillon. Si vous l'aviez vu faire des bonds d'un mètre de hauteur. Il a dansé comme ça pendant à peu près dix minutes, puis il s'est arrêté et une demi-heure après, il était mort. On l'a fichu par-dessus bord sans prendre un morceau de la peau.

Non, vous dire ce que je m'ennuie me semble impossible. Enfin, je monte au quart rêver à Versailles et un tas de choses autres. À demain.

Mardi 12 juin

37 jours de mer

Voilà encore une semaine de passée, ça passe tout de même. Aujourd'hui, rien d'extraordinaire. J'ai lavé la chambre et gratté la table qui est blanche maintenant comme du marbre, et fourbi les cuivres. Nous avons vu des baleines et une, entre autres, s'est approchée si près qu'on la voyait comme si on avait été sur elle.

J'espère trouver de la terre à modeler à Nouméa et, avec, faire toutes sortes de choses.

Nous avons causé très longtemps, moi et le Capitaine qui m'a raconté des choses très intéressantes. Il m'a appris que Mars était habité par des gens qui sont de même grandeur que nous et doivent vivre comme nous. L'on suppose qu'elle aura voulu signaler, il y a à peu près cinq ou six mois, parce que l'on a vu trois immenses points brillants pendant deux ou trois mois. Ces feux étaient placés en triangle, ce qui avait donné l'idée d'en allumer à notre tour un en Espagne, un en Égypte et un autre au Cap de Bonne-Espérance.

Tout cela ne fait que de faire passer le temps, mais je voudrais bien tout de même avoir des nouvelles. Je m'embête. Nous avons une mer splendide, elle est absolument plate, pas un souffle d'air et avec ça un soleil qui nous cuit. Enfin, je monte au quart et dans un quart d'heure, je prendrai le thé avec l'officier de quart qui est le Lieutenant. Quand il est de quart, je ne m'ennuie pas. Nous fumons tout le temps, mais quand nous serons au Cap et ce sera sous peu, je

m'ennuierai énormément et avec ça, j'aurai froid. Enfin, quand j'y serai, il sera temps de se lamenter.

Mercredi 13 juin

38 jours de mer

Je ne sais, je suis horriblement mal fichu, je crois que j'ai trop travaillé : ça, ça va encore, mais ce qui m'embête, c'est que j'ai une bosse qui me pousse au poignet gauche et elle me fait mal. Demain j'irai trouver le Capitaine.

Quant au bateau, il marche toujours autant, c'est-à-dire un nœud qui se fait autant en arrière qu'en avant, mais par exemple, il roule bien, ah ! ça alors, il s'en paye une bosse en ce moment, mais une bosse quelque chose d'épatant.

Ce soir, je suis fatigué, les idées ne me viennent pas, je ne sais pas quoi vous dire de plus, j'ai autant envie de dormir que d'aller me foutre à l'eau. Enfin, pour bien dire, je suis triste, mélancolique. Ce soir, depuis sept heures, je suis à causer avec Thieulin de toutes sortes de choses, Versailles et Besançon surtout, des mots que l'on rencontre souvent dans notre conversation. Oh ! non, non, Versailles, à chaque page ce mot y est et plusieurs fois encore. C'est malheureux. Enfin, un jour, nous verrons la fin de ce voyage. Je vais, en l'attendant, aller me coucher pour rêver un peu.

Jeudi 14 juin

39 jours de mer

Fête-Dieu

Versailles... Versailles... Versailles...

C'est là que je te regrette. C'est aujourd'hui surtout et pourquoi à dire vrai, je n'en sais rien. C'est le jour des premières communions, c'est un jour de gâité pour tout le monde, quand pour moi, c'est un jour de tristesse encore plus que n'importe quel autre. Oh ! Navigation, que je voudrais te voir au diable !

J'étais rudement triste ce matin en me levant, mais, ce soir, c'est absolument le contraire, je ne sais pas pourquoi et me demande à quoi ça tient. Quant au bateau, il roule peu et marche. Nous étions à midi par

21°32' Latitude Sud et
32° 09' Longitude Ouest.

Voilà deux jours que nous venons de passer où nous n'avons pas marché. Nous avons fait, je crois, un degré, dans cet espace de temps, ce qui donne un nœud et demi par heure. Lampérière est en ce moment pris de la folie de la littérature. Il fait des romans. Je ne peux vous dire si c'est français, attendu que je l'écris aussi peu que c'est possible de l'écrire.

Enfin, je monte au quart. C'est bien embêtant d'être debout toute la nuit, surtout maintenant qu'il commence à faire froid. À dire vrai, il ne fait encore que frais, mais dans quelque temps, ce sera amusant quand la mer embarquera de tous les côtés et qu'il

gèlera ou tombera de la neige. Enfin quand nous en serons là, il sera temps de se plaindre.

Vendredi 15 juin

40 jours de mer

Ce que l'on s'ennuie ! Enfin, le temps passe... Nous avons tout de même trente-neuf jours de mer. Aujourd'hui, pas de cours. Le déjeuner du matin est changé. Au lieu de prendre du café, nous avons du thé. Tous les matins, le mousse nous réveille à six heures en l'apportant. C'est une gracieuseté du Capitaine. Cette après-midi, vers six heures, une idée lumineuse (« elle n'éclaire pas beaucoup, attendu qu'il fait noir comme dans un four »). Nous avons fondé un journal s'appelant l'« Écho des Pilotins »

Journal Critique, Littéraire, Artistique Musical, Médical, de sports, et paraissant tous les vendredis. Rédacteur : N. Nilueiht autrement dit Thieulin. Comme collaborateur chargé des faits divers, du carnet artistique, de la musique, M. Cezeuocsel, puis le feuilleton et la médecine, c'est Erèirépmal. La critique des théâtres, des livres, etc., et des articles de fond, c'est le rédacteur. Heureusement, nos lecteurs sont indulgents et peu nombreux. Ce sont le Capitaine et les officiers. Le premier numéro a paru ce soir et a été porté par Le Jaouen au Capitaine qui ne l'a pas renvoyé, ce qui nous a fait décider à le tirer à deux exemplaires, un pour le Capitaine et un pour les officiers.

J'en enverrai un exemple à Versailles, un des meilleurs numéros. C'est en somme une assez drôle

d'idée, mais que voulez-vous, il faut bien que nous fassions passer le temps. Oh ! Versailles... Enfin, je vais dormir.

Samedi 16 juin

41 jours de mer

Voilà encore une semaine à peu près passée. Le Capitaine est décidément très gentil. Il m'a promis de me prêter *le Rire* demain. Enfin, il est épatant.

Le Journal nous occupe de plus en plus, nous écrivons beaucoup. J'ai commencé à faire des vers, je ne sais si je pourrai les finir, parce que c'est très difficile d'en faire de mauvais. Alors, pour en faire de bons qu'est-ce que ça doit être !

Nous marchons cinq nœuds aujourd'hui, nous avons quarante jours de mer et nous sommes à peu près à la moitié du voyage. Le Capitaine nous a dit de ne pas nous encroûter, c'est-à-dire faire quelque chose, écrire, dessiner, ou causer de choses sérieuses et je crois qu'il nous approuve de faire ce journal parce que là encore il veut probablement nous faire voir qu'il nous approuve.

Dimanche 17 juin

42 jours de mer

Nous avons eu *le Rire* que le Capitaine nous a donné ce matin et que nous lui avons rendu le soir. Dimanche prochain, il m'a dit qu'il m'en prêtera un

autre. Le temps est tellement calme et monotone, la mer étant absolument de même, l'ennui régnant à bord, ça nous a fait passer agréablement la journée. Le dessin est à peu près fini, je suis tout à la littérature en ce moment et je crois que ça ne durera pas encore bien longtemps. Mon Dieu, mon Dieu, que c'est embêtant d'avoir un caractère comme cela ! Je m'ennuie énormément et tous les jours de plus en plus.

Lundi 18 juin

43 jours de mer

Aujourd'hui, on s'ennuie toujours autant et pourtant, nous avons été occupés. Il a fallu lover la remorque, puis déverguer les grands voiles avant et arrière et en reverguer de nouvelles. Le Journal nous a beaucoup occupés et le Lieutenant nous a donné un article à insérer sous le titre de :

Locutions et définitions en usage dans la marine

Capitaine au long cours : alpha ou bêta plus ou moins chargé de mathématiques.

Commandant : conducteur d'omnibus.

Second : chien du bord ; si on lui tire trop la queue, il mord.

Lieutenant : deuxième roue d'une brouette, croyant indispensable de gueu... pour se faire voir.

Cambusier : rapace finissant toujours avec des ratés ou au bagne.

Maître d'équipage : vulgairement appelé bosco. Ramasseur d'épissoir, se croyant officier parce qu'il se fout les pattes dans le goudron.

Matelots : gens peu civilisés et peu recommandables, servant à la manœuvre des bâtiments tels que pontons, sapines et autres charettes analogues.

Mousse : jeune matelot, déjà sale vermine.

Pilotins : Colis Valeurs (embarrassants) qu'on exploite autant qu'ils se chargent d'embêter le monde quand ils ne s'embêtent pas eux-mêmes.

(À suivre)

G le QKC

Il est très drôle, son article, c'est pourquoi je vous l'envoie. Je crois que nous sommes par vingt-cinq degrés de latitude, nous marchons cinq ou six nœuds. Ce que j'ai hâte d'arriver pour avoir des nouvelles. Je m'ennuie à mourir. Je monte au quart.

Mardi 19 juin

43 jours de mer

La vitesse se maintient toujours de dix à douze nœuds, mais une chose m'embête, c'est qu'il roule absolument comme un tonneau. La mer est assez grosse et déferle très joliment. Elle a pris une teinte noirâtre qui n'existe qu'au Cap de Bonne-Espérance. Deux damiers ont été vus ce matin, mais nous marchions trop vite pour pouvoir les pêcher. Ça ne fait rien, dans huit ou dix jours nous en verrons et en pêcherons plus que nous en voudrions, probablement.

Le Capitaine devient de plus en plus chic avec moi, il m'a prêté « Madame Sans-Gêne ».

Aujourd'hui, je me suis ennuyé mortellement. Vous allez me dire : ça ne change pas. Eh bien ! ça change un peu tout de même. Il n'y a pas eu de cours, de sorte que l'après-midi a été horriblement longue. Et dire qu'à partir d'aujourd'hui nous n'en aurons plus jusqu'à Nouméa !

Mercredi 20 juin

45 jours de mer

Quel roulis ! non ! tout se promène, des bouteilles, des verres, des plumes, des crayons, des cahiers, des livres et enfin de tout jusqu'à du tabac. Il est vrai que nous avons un léger avantage : nous marchons, mais si peu, je crois cinq nœuds, enfin presque rien. Nous avons encore vu des oiseaux. Que ce roulis est embêtant ! Je viens de recevoir une bouteille sur le pied.

Tiens, mais à propos, je vois sur le calendrier Saint-Louis de je ne sais pas quoi... Donc, c'est une de « tes » fêtes, Loïc, crapule idiote. Eh bien ! je t'en souhaite une bonne. Il est probable que tu t'ennuieras moins que moi. Enfin que veux-tu... Avec tout ça, j'ai mal à la tête à dire vrai. Ça ne m'empêche pas de t'appeler crapule et veinard. Tu peux y jouer au tennis, toi au moins, quand je voudrais bien y jouer. Enfin, je vais monter sur la dunette rêver que j'y joue et que je suis à Versailles.

Jeudi 21 juin

46 jours de mer

C'qu'on s'embête et c'qu'on roule ! Il est vrai que vous ne vous en doutez guère. Dans tous les cas, ça vous est, je crois, bien égal. Enfin, j'ai été toute l'après-midi avec le premier lieutenant qui m'a développé ses théories sur l'anarchie. Il est assez amusant quand il s'en mêle.

Je voudrais bien voir des albatros et naturellement en pêcher. J'ai l'idée de rapporter un grand boa à Versailles, fait avec les cous de deux albatros. Il y a le jeune Lampérière qui dit des bêtises pendant que j'écris. Il parle tout seul. Enfin, je vais me coucher. Ce roulis est vraiment bien amusant et bien embêtant, mais on prend de ces drôles de positions qu'il n'y a pas moyen de faire autrement que de se tordre. C'qu'on rigole !

Vendredi 22 juin

47 jours de mer

Encore un jour de passé. Mais non, ce que je me suis embêté, c'est extraordinaire ! Pourtant, nous avons vu des damiers et un albatros. Les damiers, j'ai essayé de les pêcher, mais ils n'avaient pas faim et alors n'ont pas mordu. Il a roulé dans la journée et plu beaucoup. On ne marche plus du tout. Un bord de ciment est dessaisi dans la cale et on l'entend rouler en faisant un chambardement du diable. Nous nous embêtons tellement que nous avons fait une chanson

sur les officiers, sur l'air des plongeurs à cheval. Je vous l'enverrai. Ah ! à propos, le premier lieutenant a pris un oiseau de terre qui était fatigué et se reposait à bord : c'est une espèce de bécasse couleur gris bleu.

Quand donc serons-nous à Nouméa pour avoir des nouvelles ! Enfin, j'ai bon espoir que nous arriverons un jour. Je monte en attendant que nous arrivassions (*sic*), je monte me faire mouiller en faisant mon quart. Ce que c'est embêtant ce quart. Je voudrais bien le voir au diable. Et le bateau aussi du reste...

Samedi 23 juin

48 jours de mer

Lat. 32°41' Sud

Long. 16° 30' Ouest

Nous sommes 32° 41' Sud et 16° 30' Ouest, ce qui ne prouve pas que nous marchons bien, au contraire. Quelle scie que ce bateau ! Il roule beaucoup, mais avance si peu que ça ne vaut pas la peine d'en parler. À dire vrai, d'un côté c'est embêtant, mais autrement, ça nous permet de pêcher des damiers ou tout au moins d'essayer. Nous avons vu deux albatros, mais ils n'ont fait que passer. Quant à la bécasse du premier lieutenant, elle vit toujours, chose étonnante. J'ai été ce matin reporter *Madame Sans-Gêne* au Capitaine qui m'a dit de la (*sic*) garder et que demain il me prêterait le deuxième semestre du *Rire*. Ce que l'on s'embête ! heureusement, il ne fait pas froid. C'est demain la fête de Jean Voisin, je lui en souhaite une bonne. C'est un rude veinard, il joue au tennis, lui au

moins... Oui, mais il ne fume pas d'opium. Lampérière en avait un petit peu, nous en avons fumé. Comme goût, ça n'est pas fameux, comme odeur c'est épais et ça produit une fois que l'on a fumé une somnolence dans laquelle on se trouve rudement bien. Quand on est dans cet état comateux, comme dirait le Major, on voit tout en rose. Je me voyais à Versailles et si heureux, mais si heureux que... Malheureusement, ce n'était qu'un rêve. Enfin, tout passe, même les voyages et le mien passera comme les autres, je l'espère. Je vais me coucher, car je suis encore à moitié endormi.

Dimanche 24 juin

49 jours de mer
Saint-Jean

Le capitaine m'a prêté *le Rire*, nous l'avons lu et relu toute l'après-midi. Le Capitaine m'a dit que dimanche prochain, il me prêterait le *Pêle-Mêle*. Il est vraiment très chic. Le journal a fait son temps, on n'en parle même plus, mais il y a là, à côté de moi, Lampérière et Girardet qui parlent de faire des tragédies. Enfin, les jours passent... mais se ressemblent tous. Loïc, crapule, tu as encore joué au tennis, animal va, mais moi, j'ai joué au rugby avec Le Jaouen et un béret remplaçait le ballon. Que je m'ennuie, pauvre Dick, que je voudrais être à côté de toi, c'est-à-dire dans la belle ville de Versailles. Si tu savais ce que l'on s'ennuie ici. Non, j'en perds la tête. Je n'ai guère qu'une chose à faire, lire. Nous avons *La Terre*,

Fécondité, Nana et Une Page d'amour de Zola. C'est le premier lieutenant qui nous les a prêtés. C'est rasant. Enfin, je monte rêver que je joue au tennis ou que je patine, tout en faisant mon quart qui m'embête joliment. Il commence à faire rudement frais. Bonsoir.

Lundi 25 juin

50 jours de mer

Je ne sais pas quoi vous dire. La journée a été aussi embêtante que possible. Je m'embête tous les jours de plus en plus, il me semble tout au moins. Nous pêchons des damiers qui sont comme toi, Loïc, c'est-à-dire des crapules. Les albatros en sont aussi, ils ne veulent pas venir nous voir, pourtant il y en a un ou deux qui ont paru. Ce mot n'est pas sans mal, mais il est vrai qu'ils sont partis aussitôt. Le temps a l'air de se mettre au mauvais temps, mais ça ne fait rien, nous marchons bien, c'est le principal. Nous marchons au moins 10 nœuds et nous avons tout dessus. Enfin, je vais me coucher.

Mardi 26 juin

51 jours de mer

J'ai pêché toute l'après-midi et naturellement je n'ai rien pris. C'est eux qui m'ont pris un hameçon, mais j'espère me rattraper. Je ne sais quoi vous dire, si ce n'est toujours cette même rengaine, c'est que je voudrais bien être à Versailles et jouer au tennis. Toi, sale crapule de Loïc, tu y joues avec ton cochon

de Leclerc. Quelle bande de crapules vous faites avec Boissenault. Je ne peux pas comprendre que vous jouiez au tennis sans moi. Crapules, va. Que je m'ennuie, que je m'ennuie, non, c'est épouvantable ! Et cette vie qui est toujours la même. Enfin, un jour viendra où je ne m'ennuierai plus. En attendant ce jour, je vais me faire mouiller en faisant mon quart.

Mercredi 27 juin

50 jours de mer

Lat. 38° Sud

Long. 9° Est

Le mois se tire. Ce que je voudrais que ce soit le mois de juillet ! Nous ne serions pas loin de Nouméa. Quand on signalera la terre, je serai rudement content.

Ah ! Enfin, j'en ai pris un ce matin. Si vous aviez vu Le Jaouen, il dansait comme une chèvre. Il jubilait. Nous l'avons disséqué avec Thieulin qui nous a montré tout l'arrangement intérieur, ça nous a fait passer le temps et nous nous sommes moins ennuyés. J'ai gardé la tête que je vais empailler et une patte que je veux rapporter en France. Quelle scie ! Nous ne marchons pas du tout, nous sommes par 38° Latitude Sud et 9° Longitude Est. Je vais me coucher parce que la nuit dernière il a plu tout le temps et que nous n'avons fait que manœuvrer.

Jeudi 28 juin

53 jours de mer

Lat. 39° 57' Sud

Long. 1° 27' Ouest

Enfin j'ai fini de recopier le journal que je dois envoyer à Versailles. J'ai celui-ci en plus et le brouillon. Tout ça, c'est rudement long, mais en somme ça m'occupe. Pour l'écrire réellement, le brouillon est encore le plus amusant, les autres ce n'est plus du tout la même chose, je recopie : ils m'ennuient un peu. Ce soir, nous étions en train de dîner quand j'entends tout à coup la voix du capitaine qui m'appelle en me disant de monter immédiatement. Je quitte tout pour aller voir ce qu'il y avait.

Il ne m'avait appelé que pour voir le coucher du soleil qui, du reste, était magnifique. Figurez-vous tout le côté ouest entièrement couvert de légers nuages cotonneux, diaphanes et éparpillés régulièrement. Ces nuages étaient rouge sang ou plutôt d'un carmin vif et le tout encadré dans un immense demi-cercle d'un vert d'eau exquis excessivement clair.

Il m'a dit que c'était signe de guerre et, paraît-il, en 1870 on aurait signalé de beaucoup de points de la France des couchers de soleil dans le même genre. Je ne demande que très peu de choses, c'est que la guerre ne soit pas déclarée et que nous rentrions le plus vite possible. Nous marchons très bien, je crois 10 ou 12 nœuds. Ah ! nous sommes par

39° 57' Latitude Sud
et 1° 27' Longitude Ouest

à midi naturellement, ce qui fait qu'en ce moment, nous avons à peu près la même heure à deux ou trois minutes près. Quand je pense qu'il faut monter au quart ! Il fait un vent du diable et un froid de glace. Je suis entièrement gelé. Si ce vent pouvait continuer, quelle veine !

Vendredi 29 juin

54 jours de mer

Depuis six heures, nous sommes dans notre chambre occupés à chanter ou plutôt à essayer de chanter. En attendant, nous faisons beaucoup de bruit et de fumée. Je distingue vaguement à travers un épais nuage de fumée le jeune Le Jaouen qui nous récite :

Mon père, ce héros au sourire si doux
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous,

etc., etc. Je ne vous dis pas la suite, vous devez la connaître.

Le soir, nous ne nous ennuyons pas trop. Et avec ça, il fait un froid de loup, je tremble toute la journée. Si je veux me réchauffer, je n'ai qu'à m'en aller sur le pont pendant deux ou trois minutes et puis revenir dans notre chambre où il fait chaud et où on ne voit guère clair, mais nous ne pouvons pas avoir chaud et voir clair en même temps. Alors, nous nous en passons (de la clarté). Ce matin, j'ai essayé de pêcher des malamoks, mais nous marchions trop vite. À dire vrai, j'aime mieux que nous allions trop vite et juste-

ment, ce soir, nous ne marchons pas ou à peine. Que j'ai hâte d'avoir des nouvelles de Versailles !

Samedi 30 juin

55 jours de mer

Dernier jour du mois

Enfin, demain est le premier juillet, mois attendu avec impatience, parce que c'est dans celui-ci que je compte que nous entrerons à Nouméa. À dire vrai, le mois de juin a passé assez vite et si le mois qui commence va aussi vite que ce dernier, nous serons bientôt à Nouméa et j'aurai bientôt des nouvelles, mais si ça continue comme ça commence, *all right* : en ce moment nous marchons au moins 15 nœuds. Il est vrai qu'il y a à peu près un quart d'heure, le commandement désagréable de « à carguer les perroquets volants »... Donc si ça continue, dans trois ou quatre heures, il n'y aura plus guère que les huniers dessus. Probablement, le capitaine fera le quart comme il en avait l'habitude sur le *Félix-Faure*. En attendant, il faut que je monte. Ah ! que j'aime ce temps ! Par lui, nous nous rapprochons de Nouméa et en même temps de Versailles. Oh ! qu'il est loin, ce Versailles ! Enfin...

Juillet 1900

Dimanche 1^{er} juillet

56 jours de mer

Lat. Sud

Long. Est

Il fait un froid et un vent épouvantable. Il pleut à torrents. De ce mélange, il sort un froid humide et qui vous gèle, ce qui fait que toute la matinée, je n'ai fait que grelotter.

Ce matin, à huit heures, les perroquets volants et fixes étaient cargués, de sorte que nous ne marchons peu ou point. Je me suis ennuyé jusqu'à une heure à peu près. Mais à partir de ce moment, Thieulin est venu et nous avons écrit tous les deux jusqu'à trois heures. Lui, il prenait des notes dans une cosmographie et moi, je recopiais mon journal (le vôtre), puis quand nous avons eu fini l'un et l'autre, nous avons causé, lui de Besançon, moi de Versailles. De cette façon, l'après-midi a été très vite passée, parce que quand nous sommes sur le chapitre Versailles Besançon, nous n'entendons plus rien. Quelle hâte nous avons d'être en France tous les deux, moi surtout et dire qu'il y a encore huit mois à passer loin de ce pays. Que c'est long ! Enfin, il y en a deux de moins.

Ah ! nous avons appelé le Second capitaine « Chocolat », parce qu'il est le neveu du fabricant de cho-

colat Louit et du reste, il s'appelle Louit. Ça n'est pas très fort, mais que voulez-vous !

Enfin, je vais me coucher et tout en vous souhaitant de ne pas rouler comme nous, parce qu'il roule comme un tonneau et suivant son habitude c'est-à-dire bord sur bord. Le capitaine m'a dit qu'il espérait que le Cap soit passé cette après-midi et lui croit qu'en effet nous l'avons passé. Il m'a demandé pourquoi je n'ai pas été chercher le *Pêle-mêle* aujourd'hui.

Lundi 2 juillet

57 jours de mer.

Lat. Sud

Long. Ouest

Encore un jour de passé. Celui-là m'a semblé rudement long. Je me suis embêté d'une façon ! et pourtant, j'ai recopié mon journal pendant que Thieulin suivant son habitude prenait des notes dans sa Cosmographie. Le premier Lieutenant a pris un damier qu'il nous a donné du reste, mais à condition que les ailes seraient pour lui. Il nous a donné la ligne. Le Jaouen a pris les pattes et moi le cou et la tête. Ah ! j'ai lavé mon vieux paletot et en ce moment, il est à sécher. J'espère que ça le rendra un peu moins dur et plus souple, parce que, tu te rappelles, c'était un vrai morceau de bois. Je crois que c'est à cause du sel qu'il contenait et qu'il avait gardé du bain forcé qu'il avait pris à Melbourne.

Que cette vie est embêtante ! On n'est jamais

tranquille. En ce moment par exemple, nous avons 35 degrés de roulis.

Mardi 3 juillet

58 jours de mer

Lat. Sud

Long Ouest

Je m'ennuie énormément suivant mon habitude, mais j'ai de la chance tout de même. Il y a beaucoup de vent et naturellement nous marchons très bien. Ce vent est malheureusement excessivement froid, mais très sec. Ce n'est pas le temps humide d'il y a deux ou trois jours qui est rudement embêtant.

Ce soir, j'ai causé avec le capitaine qui m'a dit que nous étions par le travers de Madagascar à peu près et qu'il ne craignait pas de coup de mauvais temps, ni de l'eau, mais que s'il tombait quelque chose (du ciel), ça ne serait que de la neige. Du reste, ce matin, il est tombé de la grêle. Il est très chic avec nous, mais avec les officiers, non, alors c'est juste le contraire. Tenez, le Second, « Chocolat » : il l'a mis dans sa chambre, ce qui en langue française veut dire aux arrêts. Et ce pauvre Chocolat que nous ne voyons plus sur le pont, il paraît qu'il change et qu'il n'est pas loin d'être malade. Le premier Lieutenant non plus n'est pas dans ses papiers, mais lui, il s'en f...iche. Quand le capitaine lui dit une sottise, il lui en répond deux et puis c'est fini. Le capitaine, voyant qu'il n'aura pas le dernier mot, s'en va.

Que je m'ennuie ! Que je m'ennuie ! Je voudrais...

Je ne sais même pas par laquelle commencer, il y a tant de choses que je voudrais ! Enfin, je vais m'endormir en pensant à Versailles et à... devinez !

Mercredi 4 juillet

59 jours de mer

Lat. Sud

Long. Est

Nous n'avons pas fait beaucoup de chemin aujourd'hui. Nous marchions à peine 4 nœuds, mais ce soir nous filons, je vous assure, au moins 10 à 12 nœuds. Enfin, nous n'avons pas à nous plaindre, nous faisons rudement du chemin. Nous étions à midi par 30° de latitude et 42° de longitude, c'est épatant.

J'ai essayé de pêcher des damiers cet après-midi, mais les petites sales bêtes n'ont pas voulu mordre, ni même faire semblant.

Le second Lieutenant m'a appelé ce soir comme je passais, pour me demander si ça ne me ferait rien de prendre mes repas avec les officiers maintenant. C'est le capitaine qui m'a fait demander cela, paraît-il. Vous devinez naturellement ma réponse. Donc, à partir de samedi, je fais partie de l'arrière.

Tiens ! mais c'est demain jeudi. Vieille crapule de Loïc, en ce moment, tu es en train de finir de dîner (il est sept heures et demie à Versailles et ici neuf heures et quart) et tu te dis que demain tu joueras au tennis avec Boissenault et Dide. Que je voudrais y être ! Et quand tu joueras, tu ne penses guère que je suis par 42° de latitude et 30° de longitude à m'embêter mor-

tellement. Heureusement, j'ai Thieulin qui, quand il voit que je ne dis plus rien et que je rêve, me parle tout doucement de toi, de Versailles et de bien autres choses. Non ! que je m'ennuie. Enfin, je vais me coucher et essayer de dormir en pensant que je joue au tennis. Tiens, Thieulin vient de me donner sa photo. Je vous l'enverrai.

Jeudi 5 juillet

60 jours de mer

Lat. Sud

Long. Est

Que je m'ennuie ! que je m'ennuie ! Pourtant, il y a là Lampérière qui, repris de sa folie de la littérature, dicte à Girardet un nouveau roman « Madame Berthe », tel en est le titre. Je ne sais pas où il va chercher les idées qu'il écrit, mais réellement elles sont folles. Enfin, ça nous fait passer le temps que je trouve rudement long. En ce moment où j'écris ces lignes tu es encore en train de jouer au tennis, crapule va ! et tu ne penses guère à moi. Tu en as de la chance de pouvoir y jouer. Je voudrais être à ta place. Je suis triste et même très triste et avachi. J'ai même un peu de mal de mer. Je ne m'occupe guère du bord et pourtant la première chose que j'ai apprise ce matin, c'est que le clinfoc était parti pour je ne sais où. Le capitaine en était si furieux qu'il en est venu nous réveiller lui-même, mais quand il a vu le désordre régnant dans notre chambre, il est parti en souriant. Que je m'ennuie ! Que je m'ennuie !

Vendredi 6 juillet

61 jours de mer

Lat. Sud

Long Est

Ce pauvre Thieulin, en nous quittant hier, s'est flanqué par terre et s'est fait très mal. Ses genoux sont en marmelade et son dos de même. En ce moment, il est couché et dort. Il avait même un peu de fièvre. J'ai été avec lui de six à huit, parce que j'aimais autant ne pas être dans le poste quand les matelots y sont. Je crois que ce ne sera rien du reste. Il compte se lever demain matin. À part cet accident qui nous occupe énormément et nous embête, autant la journée a été aussi monotone que d'habitude. En attendant, je vais demain derrière, c'est décidé. Est-ce que ça vaut mieux ? Je n'en sais rien, c'est peut-être mieux en effet. Enfin, je vais me coucher, tâcher de dormir.

Samedi 7 juillet

62 jours de mer

Lat. Sud

Long. Est

Aujourd'hui, j'ai été déjeuner et dîner derrière. En quittant les officiers, le soir, j'ai causé avec le capitaine qui m'a dit qu'il avait l'intention de faire comme sur le *Félix-Faure*, c'est-à-dire de nous mettre tous derrière. Il m'a dit encore que nous avions deux jours d'avance sur le voyage du *Félix-Faure* et que d'ici ce dernier avait mis vingt-trois jours pour aller jusqu'à

Nouméa. Quelle chance ! En marchant bien, je veux dire en étant tant soit peu favorisé, nous ne mettrons pas beaucoup plus de temps, donc ça nous fait encore une vingtaine de jours. Enfin, nous en verrons la fin.. J'aimerais mieux que ce soit du Havre que nous approchions. C'est ça qui serait chic. Hein ? Crapule de Loïc, demain tu vas jouer au tennis, veinard.

À bord, rien de nouveau. La vie est toujours la même, toujours monotone et embêtante. Il fait un froid de glace, jamais je n'ai eu froid comme aujourd'hui. Depuis ce matin, je grelotte et en ce moment encore, et pourtant, je suis couvert, et le thermomètre n'est pas encore descendu à 5 au-dessus de zéro. Enfin, je vais me coucher en espérant que dans mon lit, j'arriverai peut-être à me réchauffer. En attendant, je vais toujours rêver et penser que je suis à Versailles et que je joue au tennis.

Dimanche 8 juillet

63 jours de mer
Encore 22 jours.
Lat. Sud
Long. Est

Que je m'ennuie ! Que je m'ennuie ! Je compte les jours avec angoisse et je m'aperçois que nous n'approchons guère. Et puis, pour m'égayer un peu, il fait un froid de glace. À dire vrai, c'est une façon de parler, parce que le thermomètre marque 7° au-dessus. Ce qui n'empêche pas que je maintienne mon expression : hier et aujourd'hui, je n'ai fait que grelotter.

Nous avons eu le *Pêle-mêle* que m'a prêté le capitaine, nous l'avons lu à la clarté de notre lampe et chauffés par sa *très très très* douce chaleur, mais entourés d'un nuage de fumée. On craint un coup de vent. Le baromètre baisse, les oiseaux sont à des hauteurs vertigineuses, on a serré la plupart des voiles hautes et naturellement nous roulons énormément. Pendant que je vais me coucher (il est quatre heures et demie en France), toi tu joues encore au tennis et moi, je m'embête. Oh ! Versailles ! Enfin...

Lundi 9 juillet

64 jours de mer

Encore 21 jours

Lat. Sud

Long. Est

Que je m'embête ! Nous n'avons rien à faire et toujours cette vie embêtante et monotone, alors nous essayons un peu de tout : nous chantons, crions surtout, et faisons beaucoup de chahut. Il est inutile de vous dire que l'on fume. Ces jours-ci, c'est-à-dire depuis hier, j'essaie de jouer n'importe quel air sur la musique que Lemaire avait donné à Loïc. Avec du mal et de la bonne volonté, j'y arrive. Que voulez-vous, ça fait passer le temps pendant que notre véhicule marche comme s'il avait les pattes cassées. Tu ne dois pas t'ennuyer autant que moi, Loïc, tu as des tas de choses pour que le temps passe vite : 1° Le Clerc, Boissenault, Monsang, etc. ; 2° Le tennis, etc., etc., etc., etc. Que sais-je ? Tu en as tellement que moi, je

n'en ai plus du tout. Enfin, bientôt, j'aurai des nouvelles, je l'espère tout au moins.

Mardi 10 juillet

65 jours de mer
et encore 20 jours.

Lat. Sud
Long. Est

Je ne sais ce que j'ai, mais certainement, je suis malade. Depuis ce matin, je suis à jouer de la poussive musique de Lemaire qui par moments lance des fausses notes à s'en boucher les oreilles. Je deviens très fort, mon répertoire s'est enrichi d'un passage des *Mousquetaires au couvent*: *Pour faire un brave Mousquetaire*, et d'un autre de *la Mascotte*: *Le grand singe d'Amérique qui régnait à Piombino*, etc. C'est très facile, ça me fait passer le temps d'une façon que je n'appellerai pas agréable, mais moins ennuyeuse.

Je suis très triste ce soir probablement d'avoir été trop gai dans la journée. Ce qui naturellement me plonge dans des rêveries qui naturellement sont toujours les mêmes. Versailles en est toujours le sujet. En ce moment, par exemple, tu es peut-être dans le même état moral et tout en écrivant tes devoirs, en pensant que je suis loin et qu'après-demain je ne serai pas là pour jouer au tennis. Mais il y a une différence, c'est que jeudi, toi, tu ne t'ennuieras pas et que moi, ce sera juste le contraire. Je suis bête, je dis des choses idiotes, mais que voulez-vous, je m'ennuie tellement. Tenez, voilà encore une idée qui me passe

par la tête. Je me dis : tout à l'heure, mademoiselle Georgine va monter pour prendre le thé et causer. À neuf heures et demie, elle vous quittera pour aller se coucher et vous l'imiterez. Eh bien ! à ce moment, moi, je dormirai, car il sera minuit. Enfin, il faut que je suspende ces idioties pour vous parler de choses plus sérieuses. Le bateau m'embête d'une façon singulière, il ne marche pas. Nous ne sommes que par 60° de longitude, quand nous devrions être au moins par 80°. Mais par exemple, ça, il roule, on ne peut pas lui reprocher, il s'en donne à cœur joie. Les sales albatros ne veulent pas se laisser prendre. Il est vrai que les lignes sont si mal faites qu'il faudrait qu'ils aient envie de se suicider. Enfin, il faut espérer que nous en prendrons, comme nous arriverons un jour à Nouméa, parce que s'il faut rester éternellement sur cette eau, moi qui en ai déjà assez, comment ferais-je ? Enfin, à demain.

Mercredi 11 juillet

66 jours de mer

Encore 19 jours.

Lat. Sud

Long. Est

Ce que je m'amuse, c'est épatant. Dix minutes avant d'écrire mon journal, j'étais sur le pont à regarder le bateau qui marche épatamment, quand un paquet de mer embarque par-dessus bord... Voyant qu'il n'y avait pas moyen de l'esquiver, je me suis accroché dans un poteau de fer qui soutenait la passerelle et

pendant près de cinq minutes, ayant de l'eau jusqu'au cou, j'ai réfléchi à la froideur de la mer. Enfin, le niveau a fini par baisser et j'ai pu quitter mon poste et aller me changer. Cette eau était si froide que j'avais du mal à mettre une jambe devant l'autre, j'étais changé en glaçon. Je me suis déshabillé et avec ma couverture, Thieulin qui était là, m'a frictionné solidement. Nous n'avons plus que les huniers et la misaine. Le baromètre est à 757 mm, c'est rudement bas, ce qui du reste n'étonne personne : nous sommes aux Kerguelen et nous aurions eu trop de chance de les passer sans avoir un coup de vent.

Je suis d'une gaité folle, mais elle ne paraît pas à côté de celle de Le Jaouen. En ce moment, il danse en chantant quelque chose qui veut ressembler au « Pilou pilou » canaque. Mais ce n'est pas fini, nous allons monter voir sur le pont si la mer embarque toujours, puis j'irai me coucher. Mais ce qui est épatant, c'est que nous marchons douze nœuds.

Jeudi 12 juillet

67 jours de mer
et encore 18 jours.

Lat. Sud
Long. Est

J'ai froid, je grelotte et depuis ce matin, il en est ainsi. Naturellement, je m'embête. De plus, je suis d'une tristesse désespérante. Alors, pour combattre cet ennui, je cherche trop de choses que je ne peux pas vous énoncer ici, mais j'ai trouvé une phrase que j'envoie à Versailles, c'est : « ja liouvie teï ». Devinez.

Quel temps ! Quel temps ! Je ne peux pas monter sur le pont qui est tout le temps plein d'eau. De plus, il grêle. Enfin, Crapule, tu as joué au tennis et je n'y étais pas et pendant que trempé d'eau de mer, les pieds littéralement changés en glaçons, toi, tu avais peut-être trop chaud. Si tu étais un chic frère, tu m'aurais envoyé un peu de ton calorique.

Je crois que les Kerguelen sont maintenant passées. Enfin, je vais aller me coucher et moins m'embêter, car si je ne me trompe, je vais m'endormir aussitôt.

Vendredi 13 juillet

68 jours de mer

Encore 17 jours.

Vendredi 13, il ne m'a toujours pas porté malheur, j'espère que vous, il en est de même. Dans tous les cas, vous avez rudement de la chance. Demain, vous serez en fête, pendant que moi, je me disputerai avec le premier Lieutenant. J'ai tort de dire que je me disputerai, c'est discuter que nous faisons. Lui développe ses théories révolutionnaires et moi, je défends les choses de maintenant. Et dire qu'il y aura des fêtes, revues, grandes eaux, feux d'artifice, fêtes de nuit, etc., que sais-je ? une quantité de choses — je ne parle même pas du tennis — et que je ne verrai rien.

Ah ! le mécanicien a rêvé que l'exposition était entièrement brûlée : c'est le neuf qu'il a rêvé ça. Tristement, je rêve à Versailles en me remémorant les belles journées que j'ai passées. Que je m'ennuie ! Mais heureusement, quand j'ai dessiné, j'avais fait

différents endroits du Parc, alors je regarde mes des-
sins en réfléchissant à la misérable destinée qui nous
pousse loin de tout ce que l'on aime, à avoir toute
la journée une espèce d'épée de Damoclès suspen-
due au-dessus de nous. Enfin, je suis heureusement
revenu dans mes idées de dessin, j'ai acheté une
boîte d'aquarelle au Premier Lieutenant. Alors je vais
peindre. Enfin !

Samedi 14 juillet

69 jours de mer, et encore 16 jours

Lat. Sud

Long. Est

Quelle journée ennuyeuse ! Et dire qu'à terre, tu
as joué au tennis ! On s'embête, il fait froid, il neige,
nous roulons, mais ne marchons pas. En plus, j'ai des
engelures qui me font rudement mal. Thieulin m'a
dit que je devrais me tremper les pieds dans l'eau gla-
cée. N'en ayant pas, j'ai été marcher dans la neige, ce
qui du reste m'a fait beaucoup de bien. Enfin, j'es-
père que ce sera bientôt fini. Vous êtes en train de
jouer au tennis et je voudrais bien en faire autant et
ne pas m'ennuyer autant. Quoique nous approchions
de Nouméa, le temps me paraît long tout de même.
Enfin, nous arriverons, c'est ma seule consolation.

Dimanche 15 juillet

70 jours de mer

Encore 15 jours

Lat. Sud

Long. Est

Si vous saviez ce que je m'ennuie ! Alors, devinez à quoi nous occupons notre temps. Eh bien ! voilà : Lampérière a un livre qu'il lit tout haut et qui a pour titre *Contes de Fées* par Mme d'Aulnoy. Ce vieux sale bouquin a été édité en 1772. Juge un peu ce que nous nous tordons, nous ne faisons que cela tout le long des contes contenus dans ce bouquin.

Ce que je m'embête, c'est étonnant. En plus, j'ai mes engelures que je croyais passées et qui sont revenues ce matin, de sorte que je ne sais plus comment les envoyer promener. Que je m'ennuie ! Que je m'ennuie ! Demain j'essaierai de dessiner un peu pour me désennuyer un peu. Mais quand je pense à Versailles, j'enrage de ne pas avoir de nouvelles, de vivre sans rien savoir de ce qui s'y passe, et dire qu'il faut attendre encore au moins quinze jours avant d'en avoir. Enfin ! Et avec ça, nous ne marchons pas. Ce matin, nous avons eu un coup de vent qui nous a obligés à tout serrer et ce soir, il fait calme. Que c'est bête ! Que c'est bête ! et que je voudrais être arrivé !

Lundi 16 juillet

71 jours de mer

Encore 15 jours

Lat. Sud

Long. Est

J'ai fait cette après-midi un dessin qui me semble très bien et dont je suis très content. Il représente toi et ma crapule de frère chez mademoiselle de Saint-Romain. C'est très noir et on ne reconnaît pas les personnages, mais on voit très bien à mon idée que c'est chez mademoiselle de Saint-Romain. Peut-être que vous n'y verrez rien du tout, ce qui est même probable, mais que voulez-vous ? je suis si content que je n'en vois même pas les défauts. Du reste, je l'ai fait en une demi-heure, il me semble que j'ai été très vite. Enfin, aujourd'hui, je ne me suis pas trop ennuyé. Ce dessin m'a peu occupé, mais nous avons eu le *Pêlemêle*. Mais ce soir nous rattrapons le temps perdu c'est-à-dire que nous nous embêtons mortellement, sans compter que j'ai mes engelures qui ce matin me faisaient horriblement mal. J'espère que, ce soir, elles vont me laisser un peu plus tranquilles. Pour comble de bonheur, nous ne marchons pas et nous ne sommes que par

92° de Longitude
et 44° de Latitude.

Enfin peut-être qu'un jour nous arriverons. Je serais rudement content.

Mardi 17 juillet

72 jours de mer

Encore 13 jours

Lat. 45° 43' Sud

Long. 95° 15' Est

Je suis content, même très content. Je n'ai entendu cette après-midi que des compliments, et tout ça à cause du malheureux dessin qui veut représenter l'allée qui conduit au char embourbé et qui ne la représente pas du tout. C'est l'allée que vous voudrez, mais pas celle-là. Puis j'ai fait à l'aquarelle un mousquetaire qui n'est pas trop mal non plus. Je vous donne l'appréciation de Thieulin qui est le seul qui sache dessiner. Aujourd'hui, je me suis moins ennuyé, ces dessins m'ont tellement occupé que je n'ai guère eu le temps de penser à autre chose. Mais ils ne m'ont pas empêché de voir qu'il a fait un temps épouvantable, qu'il a plu toute la journée et que nous n'avons pas marché. Il y a quelques jours, le capitaine m'a dit que nous avions deux jours d'avance sur le voyage précédent du « Félix Faure », mais depuis nous les avons certainement perdus. Du reste, nous ne marchons pas, il est forcé que nous perdions du temps. Enfin, nous sommes tout de même par

95° 10' de Longitude Est
et 45° 43' de Latitude Sud.

Il y a encore 50° au moins avant d'aller dans les pays chauds. Quelle scie ! Quelle scie !

Mercredi 18 juillet

73 jours de mer
Encore 12 jours !
Latitude Sud
Longitude Est

Enfin ! Enfin ! nous marchons bien, il y a bonne brise et chose qui me plaît infiniment, il fait beaucoup moins froid parce qu'hier, nous avons monté vers le nord. Enfin, je dessine toujours, mais en ce moment-ci ce sont des têtes de pilotins que je fais sur les murs du carré et pendant ce temps-là, tu te dis que demain tu joueras au tennis, tout en faisant des devoirs. Que tu as de la veine ! Enfin ! Mais il n'y a pas à dire, quand je dessine, je m'ennuie bien moins, ma pensée file ailleurs. Je vois toi, Leclerc, etc., en train de jouer au tennis ou aux cartes, ou à autre chose. Je vous vois chez mademoiselle Georgine, enfin je vois des tas de choses qui m'occupent tellement que j'arrive quelquefois à les reproduire. Enfin, je ne sais ce qui se passe, mais je dessine comme je n'ai jamais dessiné. J'en suis moi-même étonné, du reste vous le verrez bien.

Jeudi 19 juillet

74 jours de mer
Encore 11 jours
Latitude Sud
Longitude Ouest

Je m'ennuie quand je pense qu'en ce moment, tu

te prépares pour aller au tennis et que moi je suis à écrire des stupidités. Dédé est collé sûrement et tu ne joueras qu'avec Boissenault jusqu'à ce qu'il ait fini sa colle. À propos de colle, je suis curieux de savoir ce que devient ce cher petit Koll : c'est lui qui a collé Leclerc. Que j'ai hâte d'avoir des nouvelles et savoir ce qui se passe dans la belle ville de Versailles. Enfin, il faut que je vous parle tout de même du bord, sans ça comment sauriez-vous ce que j'y fais. Eh bien ! voilà, je m'y ennuie surtout, puis je dessine, j'essaie de nouveau d'attraper la ressemblance, mais je ne peux pas y arriver. Mes fresques ont été vues par le capitaine qui a dit qu'elles étaient très chics et que je pourrai en faire autant que je voudrais du moment que ça peut s'enlever.

Ceci me fait penser à une chose, c'est qu'il s'est mis le bras en compote hier soir. Il est tombé et maintenant il ne peut plus le remuer. Enfin ! Que c'est loin ! Que c'est loin ! et ce que l'on s'ennuie ! Enfin, enfin...

Vendredi 20 juillet

74 jours de mer

Encore 11 jours

Long. 107° 30' Est

Lat. 46° 10' Sud

Il y a une chose à peu près certaine, c'est que notre voyage durera au moins dix jours de plus que celui du « Félix-Faure ». C'est tout de même long quatre-vingt-quinze jours. Enfin, il faut espérer que dans une vingtaine de jours, j'aurai des nouvelles de France, je sau-

rai ce qui s'y passe, enfin je saurai quelque chose et ça ne sera ni trop tôt, ni sans mal. Enfin, nous sommes à peu près par le travers de la côte Ouest de l'Australie. Nous sommes par

107° 30' de Longitude Est
et 46° 10' de Latitude Sud.

Nous marchons très bien, toutes nos voiles dehors, ce qui nous donne au moins 10 nœuds. Pourvu que ça dure ! Car je m'ennuie tellement, mais tellement que de passer quelque temps à terre, ça me fera sûrement du bien. Que je m'ennuie ! Que je m'ennuie !

Samedi 21 juillet

75 jours de mer
Encore 9 jours
Lat. 46° 15' Sud
Long. 111° 30' Est

Encore un jour qui tire à sa fin et pour bien le terminer je vais me coucher en réfléchissant à ce que je ferai demain dimanche. Suivant l'habitude, on s'embêtera énormément et même peut-être un peu plus que les autres jours. Enfin ! Nous avons réussi à nous amener jusqu'ici, qui a pour coordonnées :

111° 30' de Longitude Est
46° 15' de Latitude Sud.

Nous ne marchons plus. Il fait de la brume et il pleut. Enfin, pendant que j'écris mon journal, toi, tu es au bahut avec « Brm », si je me souviens bien. C'est

vrai que Bézard est peut-être de nouveau ton professeur. Et peut-être qu'écoutant, tu penses que demain est un jour de tennis et que je n'y jouerai pas. C'est probable. Enfin, que je m'embête ! Que je m'embête !

Dimanche 22 juillet

77 jours de mer

Encore 8 jours

Long. 116° 15' Est

Lat. 45° 45' Sud

Que je m'ennuie ! Que je m'ennuie ! Que c'est long ce voyage ! Pourtant, nous marchons et nous sommes tout de même par

116° 15' de Longitude Est

46° 45' de Latitude Sud

Enfin aujourd'hui, nous avons marché un peu mieux que d'habitude. Mais étant donné sa qualité d'être dimanche, ce jour nous a semblé plus ennuyeux, plus triste et plus long que les autres.

Nouméa, Nouméa, ville qui peut dire qu'elle aura été désirée et pendant que tristement j'y pense, il y a des gens qui jouent au tennis et ne s'occupent pas même de moi. Enfin !

À bord toujours la tristesse et l'espérance règnent en maîtresses. Pour tuer le temps, je dessine et je crois même avoir attrapé une ressemblance. Quand donc aurais-je des nouvelles de France. Qu'il est loin ce pays et que notre voyage est long. Ah ! mon Dieu, mon Dieu, que je m'ennuie, que je m'ennuie et que je voudrais être à Versailles ! Enfin...

Mardi 23 juillet

78 jours de mer

Encore 7 jours

Lat. 46° 20' Sud

Long. 121° Est

Le voyage s'avance, ce qui n'est pas sans mal, mais qu'il est long tout de même, surtout quand on s'ennuie comme moi. Enfin, nous sommes par

121° de Longitude Est
et toujours par 46° 20' de Latitude Sud

ce qui fait que nous n'avons plus guère que 30° avant de remonter vers les pays chauds. Nous avons maintenant huit heures d'avance sur Paris. Donc il y est une heure de l'après-midi tandis qu'ici, il en est neuf, et que je vais aller me coucher pendant que tu te prépares à finir tes devoirs, maintenant que le déjeuner est terminé. Enfin, que je m'ennuie ! Pourtant, le capitaine fait tout son possible pour nous désennuyer. Il nous prête de petits livres à quatre sous et que nous lisons le soir, mais dans la journée on s'embête pour regagner le temps où nous ne nous embêtons pas.

Je ne sais pas, mais il a tout de même de drôles d'idées. Au lieu de manger à table avec tout le monde, il mange — je parle du capitaine — il mange à l'office avec le maître d'hôtel. Enfin, c'est tout de même bête, enfin...

Mardi 24 juillet

79 jours de mer

Encore 6 jours

Lat. 46° 52' Sud

Long. 128° 15' Est

Ce pauvre Thieulin est malade. Il a d'après lui une bronchite et le capitaine est de son avis. Moi, je crois qu'il y a surtout beaucoup de fatigue. Enfin...

J'avais autre chose à vous dire, mais il m'est absolument impossible de me souvenir quoi. Je me souviens bien par exemple, que nous avons très bien marché, malgré le mauvais temps et que nous sommes par

128° 15' de Longitude Est
et 46° 52' de Latitude Sud,

ce qui prouve que nous avons bien marché. Si nous continuons comme ça pendant deux ou trois jours, nous commencerons à faire du nord.

Est-ce bête de ne pas se souvenir de ce que l'on veut dire. J'ai beau chercher, je ne trouve pas. Si demain et après-demain, nous marchons comme aujourd'hui, nous serons en dehors de la Tasmanie, quelle veine et que je serai content ! Oh ! être dans les pays chauds et à Nouméa surtout...

Mardi 25 juillet

80 jours de mer

Encore 5 jours.

Lat. 46° 12' Sud

Long. 136° 12' Est

Encore un jour de tiré, mais peu de chemin de fait, nous ne marchons plus ou presque plus. Si je me souviens bien de ce que l'on m'a dit, nous allons 2 nœuds, mais nous avons bien marché hier, car nous étions à midi par 136° 12' de Longitude Est et toujours l'inévitable 46^e parallèle. Enfin, ça se tire, quel bonheur ! Enfin !

Ici il est minuit. Toi, sale crapule, tu sors du Lycée pendant que j'écris et demain tu joueras au tennis pendant que je recopierai mon journal. Oh ! mais au fait, je dormirai probablement, car nous avons neuf heures d'avance sur Paris.

Que je m'ennuie ! Que je m'ennuie ! J'attends avec impatience le jour de notre arrivée à Nouméa. Que je serai heureux ce jour-là, car j'aurai de vos nouvelles. Oh ! que j'ai hâte d'y être, à ce jour, et dire que le capitaine ne compte pas y être avant le dix ou le douze du mois d'août. Encore quinze jours, que c'est long !

Enfin, ce pauvre Thieulin va mieux, ce n'était pas une bronchite. Si vous saviez ce que je m'ennuie, non, c'est épouvantable. J'espère qu'il n'en est pas de même à Versailles et surtout je vous le souhaite.

Jeudi 26 juillet

81 jours de mer.
Lat. 46° 21' Sud
Long. 138° 53' Est

Thieulin va beaucoup mieux. Malgré cela, toute la journée il est resté couché. J'ai été avec lui l'après-midi tout entière et ce soir encore. Nous avons causé de tout, surtout de nos sujets favoris, Versailles, Besançon et celui où nous trouvons que le bateau ne marche pas assez vite. Ce matin, en venant le voir, le capitaine lui a dit qu'il comptait être arrivé à Nouméa samedi prochain, c'est-à-dire le 5 août. Je ne sais pas ce que j'ai, mais je m'ennuie, je crois, de plus en plus. Enfin nous étions à midi par 139° de Longitude et 46° de Latitude, mais le vent a l'air de fraîchir assez fortement, peut-être aurons-nous du mauvais temps. Tant pis ou plutôt tant mieux, si ça peut nous avancer de façon que demain ou après-demain nous commencions à faire du nord, c'est-à-dire remonter vers Nouméa. Enfin, que ce voyage me paraît long et que je m'ennuie !

Vendredi 27 juillet

82 jours de mer
Encore 3 jours
Lat. 46° 33'
Long. 144° 15'

Ce matin, nous avons été réveillés par un bruit épouvantable et comme nous avons du mauvais

temps, j'ai cru un moment que c'était la mâture qui venait de partir. Il est vrai que j'étais encore endormi, ce qui explique cette stupide supposition. Immédiatement levé, habillé et arrivé sur le pont, j'aperçois le foc d'artimon et la grand-voile d'étai ou plutôt ce qu'il en restait qui flottait au gré du vent qui soufflait en ce moment comme si tous les diables de l'enfer étaient déchaînés.

Ce qui en reste est absolument de la charpie et on ne peut s'en servir pour quoi que ce soit. Le capitaine est furieux. Il s'est levé lui aussi, en entendant ce bruit que l'on pouvait prendre pour deux coups de tonnerre successifs et qui l'a réveillé.

Enfin, ça m'est égal, mais ce qui ne m'est pas égal, c'est que nous ne marchons pas, malgré le vent qui est épouvantable. Il y a une mer à peu près égale au vent et naturellement nous roulons, ce n'est rien de le dire. Et malgré cela (voyez mon courage), j'ai écrit mon journal en compagnie du jeune Thieulin et on pensait qu'à Versailles vous n'êtes pas remués comme je le suis. Je m'ennuie toujours, les autres aussi du reste. Alors ce soir nous avons eu une idée, nous nous racontons des histoires. Que voulez-vous que nous fassions ? Nous avons tout de même marché un peu, car j'ai su par le premier Lieutenant que nous étions par 144° de Longitude Est et toujours 46° de Latitude. Que c'est long ! Que c'est long ! Quand arriverons-nous ?

Samedi 28 juillet

83 jours de mer

Encore 2 jours

Lat. 46° 2' Sud

Long. 150° 9' Est

J'ai recopié mon journal en même temps que Thieulin écrivait sa théorie du navire. Pendant deux heures, j'y ai été très occupé, mais le reste de la journée a été très monotone, je n'ai fait qu'examiner les lames qui déferlaient et celles qui quelquefois embarquaient. C'était beau, mais c'était triste.

Le capitaine m'a dit que nous étions par 150° de Longitude Est et 45° de Latitude. Donc, nous sommes entre l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Maintenant nous n'avons plus que du nord à faire. Nous avons dix heures de différence avec Paris. Ainsi en ce moment, il est midi en France, tu déjeunes. Si vous saviez ce que je m'ennuie !

Au moment où j'allais finir, un bruit épouvantable se produisit et avant que j'aie pu faire un mouvement, je vois notre porte qui se gondole en subissant une pression extérieure. Je me lève pour ouvrir la porte et impossible : la chose qui est à l'extérieur pèse trop ou je ne sais quoi, toujours est-il qu'à nous quatre, elle n'a pas bougé d'un millimètre. Nous sommes obligés de coucher à quatre dans cette chambre. C'est rudement bête tout de même. Je voudrais bien savoir ce qu'il y a derrière. On nous délivrera demain matin. À demain.

Dimanche 29 juillet

84 jours de mer

Encore un jour

Lat. 45° 33' Sud

Long. 152° 1' Est

Enfin ce matin nous avons été délivrés de l'obstacle qui obstruait notre porte. C'était tout simplement une « gluse » de fil d'acier, ou si vous aimez mieux trois cents mètres de fil d'acier enroulés sur un morceau de bois, ça pèse dans les deux cents kilos, ce qui explique comment il se fait que nous n'avons pas pu l'ouvrir.

Le mauvais temps est fini et nous faisons route vers le Nord. Nous étions par

152° de Longitude Est
et 45° 33' de Latitude Sud.

Je vois avec bonheur que notre voyage s'avance. Nous marchons au moins dix nœuds. Si nous continuons comme ça pendant six jours, nous serons à Nouméa au bout de ce temps.

On va bientôt avoir des nouvelles. Ah ! que je voudrais être au moment où je commencerai à les lire. Enfin, ça viendra.

Lundi 30 juillet

85 jours de mer

Encore 0 jour

Lat. 41° 52' Sud

Long. 156° Est

Le temps est fini, nous mettrons au moins huit à dix jours de plus que le « Félix-Faure » qui a mis quatre-vingt-cinq jours. Enfin, nous approchons, c'est le principal. Nous étions à midi par 156° de Longitude Est et 42° de Latitude Sud. Nous nous en apercevons rien qu'à la température : hier nous étions gelés, aujourd'hui nous avons presque chaud, presque seulement.

Grand nettoyage. Il est vrai que ça en avait rudement besoin. Réfléchissez que depuis un mois et demi au moins que nous sommes dans les pays froids, tous les soirs, tous les soirs nous sommes cinq réunis là-dedans et naturellement nous ne lavons pas, car ce n'est pas amusant de se geler les mains. Aussi nous avons choisi le moyen le plus simple pour nous, c'est de ne pas laver. Aussi vous devinez, quelle saleté...

Mardi 31 juillet

86 jours de mer

Encore 15 jours

Lat. $40^{\circ} 12'$ Sud

Long. 160° Est

Aujourd'hui, le grand nettoyage, mais bien plus sérieux que le premier, puis il a fallu fourbir les cuivres de la dunette, ce qui, à partir de maintenant est notre travail.

Nous marchons en ce moment à peu près aussi vite qu'une tortue qui resterait en place, et encore nous étions à midi par

160° de Longitude Est
et 40° de Latitude Sud.

Que c'est long! Que c'est long!

Vieille crapule, étant donné que tu es en vacances, tu es probablement en train de jouer au tennis, car en France il est dix heures du matin. Veinard!

Août 1900

Mercredi 1^{er} août

87 jours de mer

Je transcris ici une poésie de Thieulin. La voici :

*O vous, flots qui grondez, ô lames vagabondes,
Ne vous arrêtez pas, visitez tous les mondes,
Recherchez en tous lieux, sans relâche et sans trêve,
L'ineffable vision, au charme délicieux,
Qui dans les heures de quart m'apparaissait aux
cieux.*

*Mais hélas ! trop tôt s'interrompt mon rêve,
Sans un seul mot d'espoir, sans un adieu suprême,
Me laissant triste et las, aux lèvres l'anathème.
Elle disparut un jour au lever de l'aurore
Que mon cœur palpitait, lui criait : « Reste encore ».
Sombre et chargé d'orages m'apparut l'avenir.
Je me sentis pleurer quand tu quittas la terre,
Jeunesse qui t'es enfuie pour ne plus revenir.*

Je la trouve très chic et je suppose que vous serez de mon avis. Enfin.

Que c'est long et que l'on s'embête ! Je suis ce soir d'une tristesse mortelle. Je vois que nous ne marchons pas. Nous étions à midi par 162° de longitude Est et 39° de latitude Sud.

Que je m'embête ! Nous avons fourbi et fait un petit nettoyage, et nous nous embêtons toujours autant, en

attendant que l'on arrive. Enfin, il faut espérer que dans huit jours, nous serons à Nouméa.

Jeudi 2 août

88 jours de mer

Lat. 161° 21'

Long. 36° 33'

Therm. 15°

Quel temps épouvantable nous avons ! De la bise, mais elle est en grand debout et naturellement elle nous gêne, toutes nos voiles sont serrées et naturellement nous ne marchons pas. Sans compter qu'il a plu toute la journée et que nous n'avons pas pu mettre les pieds sur le pont, de sorte que nous nous sommes embêtés un peu plus que d'ordinaire. Arriverons-nous avant...

Vendredi 3 août

89 jours de mer

Lat. 35° 30'

Long. 159° 30'

Therm. 15°

Le capitaine est tout de même par trop extraordinaire. Nous ne marchons pas. Il y a un peu de vent, c'est à peine si nous avons des voiles dessus. Enfin...

Nous nous apercevons que nous montons, rien qu'à la température qui augmente visiblement — ça, ce n'est pas très français, mais bah ! tant pis ! —.

Nous avons mis les ancres à poste, pour parler mari...talement, elles sont ce que l'on appelle parées à mouiller. Les guindeaux, treuils, cabestans, etc., etc., eux aussi sont « parés ». Il en est de même des Pilotins, mais c'est tellement vieux que je ne devrais pas en parler.

Samedi 4 août

90 jours de mer

Lat. 35°

Long. 159° 50'

Therm. 18°

Ah ! enfin, depuis trois heures à peu près, nous marchons bien et même très bien,. Pourvu que cela continue ainsi, car vraiment nous en avons besoin, car ce n'est pas la route que nous avons faite ce matin qui peut nous avoir beaucoup approchés de Nouméa. Nous marchions si peu qu'il ne gouvernait même plus, il avait viré de bord tout seul. Quand j'ai été voir, il avait le cap au sud-ouest. Tant pis, que voulez-vous ! Nous avons lavé, fourbi, etc., etc., enfin travaillé comme des nègres. Enfin, nous approchons, heureusement il est vrai.

Dimanche 5 août

91 jours de mer

Lat. 32°

Long. 162°

Therm. 18°

C'est malheureux d'être capon comme il est, le capitaine. Parce que nous sommes à cent milles de Norfolk et que nous marchons 9 nœuds. Il a fait ser-
rer toutes nos voiles, nous n'avons plus que trois voiles dessus et nous ne marchons que 4 nœuds.

Que c'est bête ! Et dire que cela va faire comme sur le *Félix-Faure*, nous allons atterrir horriblement mal et nous ne pourrons pas entrer. Si encore nous étions près de la Nouvelle, mais nous en sommes au moins à 600 milles, donc vous voyez, il y a très peu de danger. Il n'y en a même pas du tout. Enfin, c'est à croire que les officiers ont raison. Ils disent qu'il est fou. Je commence à y venir.

Lundi 6 août

92 jours de mer

Lat. 31° 10'

Long. 163°

Therm. 18°

Zut, zut, zut ! Calme plat. Nous marchons un nœud, ce qui n'est pas une vitesse énorme et puis dans le nordet et le noroît, il y a des éclairs qui ne sont malheureusement ni au café, ni à la vanille, encore moins

au chocolat, mais ici, ils n'ont que peu ou point d'importance.

Quel temps rasant ! Il est vrai qu'il fait chaud, donc je n'ai plus à me plaindre, et le capitaine est redevenu ce qu'il était avant tout ce mauvais temps, c'est-à-dire charmant. Il nous a prêté un bouquin ce soir.

Les matelots se croient arrivés et toute l'après-midi ils ont examiné l'horizon et s'y sont crevé les yeux à chercher la terre qu'ils n'ont pas vue naturellement. Nous leur disions que nous n'étions pas même à Norfolk. Ils ne voulaient pas nous croire. À dire vrai, je m'en fiche, ça ne m'empêche pas d'avoir hâte d'être à Nouméa et d'avoir des nouvelles.

Mardi 7 août

93 jours de mer

Non ! Non ! Il n'est pas possible d'être plus capon. Toutes les voiles sont serrées. En plus, nous allons dans l'ouest. Enfin, c'est incompréhensible : nous avons viré de bord à six heures et on doit recommencer à quatre heures demain matin. Enfin, peut-être qu'à force de virer de bord, de lofer, de laisser porter, de chambarder, nous arriverons peut-être un jour.

Mercredi 8 août

94 jours de mer

Cela commence à devenir stupide. Il y a un vent épatant et nous sommes avec trois voiles dessus,

faisant de l'est comme route. Mais tout ça devient rasant. Les officiers la trouvent mauvaise, les pilotins c'est pis et les matelots grognent toute la journée. Depuis vingt-quatre heures, on a viré de bord six fois. Et tout ça pour une malheureuse île dont il n'a nullement besoin. Nous venons d'y perdre trois jours. Si cela continue, dans combien de temps serons-nous à Nouméa ?

Ce matin, pendant près de deux heures, il a répété : « Calme, coup de vent. Voilà quatre fois que je passe ici et jamais, jamais, je n'ai eu ce temps-là. Calme, coup de vent... Calme, coup de vent... Calme, coup de vent... Calme, coup de vent... » etc., etc., etc. Enfin, peut-être un jour arriverons-nous.

Mardi 9 août

95 jours de mer.

Midi. — « Alerte ! La terre devant à tribord ! » Tel est le cri qui vint, il y a un quart d'heure à peine, nous tirer de notre torpeur.

Aussitôt, en deux ou trois enjambées, nous étions sur le pont à zieuter l'horizon. Mais nous avons eu beau nous esquinter le tempérament, nous n'avons rien vu qui ait l'air de ressembler à la terre. Pourtant, le capitaine la voyait, les officiers aussi. Tant pis, je m'en passerai.

9 h. — Eh bien ! Ce n'était pas une fausse alerte du tout, car vers deux heures, on la voyait très très bien.

Aussitôt qu'il en a été sûr, il a fait mettre tout dessus et maintenant nous marchons 10 nœuds.

Enfin, si ça pouvait durer comme ça pendant 3 jours, nous n'en aurions pas pour longtemps.

Vendredi 10 août

96 jours de mer

Est-ce demain ? Est-ce demain ? Je l'espère. En ce moment, nous marchons quatre ou cinq nœuds, de sorte que demain matin, en mettant tout dessus, nous serons assez tôt peut-être dans la passe. Pourvu que cela se passe ainsi, car vraiment je commence à en avoir assez de la mer. De tous les côtés, on n'entend que les demandes de : « quand arrivons-nous ? », « est-ce bientôt ? ». Enfin, oui, tout le monde est dans un état de surexcitation indescriptible. Enfin, à demain.

Samedi 11 août

97 jours de mer

Je savais bien que ce jour me porterait bonheur. Nous avons vu la terre à quatre heures. À 8 h, on a vu le feu et à neuf heures, on a viré de bord, mais nous sommes restés en ralingue, c'est-à-dire ne marchant pas, mais dérivant. Ce sera pour demain. Demain à six heures, il faut espérer tout au moins, on remettra en route et nous rentrerons.

Oh ! les nouvelles ! que nous sommes longs à aller les chercher, mais quand nous les aurons que de joie !

Ce sera le cas ou jamais de chanter *La Favorite* : « O Transports ! » Enfin, dans vingt-quatre heures, une éternité, je saurai ce qui s'est passé en France pendant ces trois mois qui ont été eux aussi une autre éternité. Sur ce, je vais me coucher, espérant que tout en rêvant et dormant le temps passera plus vite.

Dimanche 12 août

98 jours de mer

Enfin, je commence à croire que c'est pour aujourd'hui que nous terminerons la cote des jours de mer.

Peut-être dans quatre ou cinq heures j'aurai des lettres, je saurai ce qui se passe en France. Je suis énervé au point qu'il m'est à peu près impossible de rester en place.

9 h du soir

Enfin, enfin, enfin !

Jour de joie compliqué de déceptions. J'arrive ici croyant trouver des lettres, j'en ai une d'Heauël et une carte postale de... d'un individu qui stupidement n'a pas signé. D'après la forme de l'écriture, j'ai cru un moment que c'était de Périer. Mais le 6 Mai (c'est la date de la carte), il ne pouvait pas savoir que j'étais parti. Donc, étant donné que c'est la seule écriture à qui elle ressemble, qui est-ce ? qui ? voilà ce qui m'embête énormément.

Le capitaine m'a permis de descendre à terre

demain. J'irai donc et j'achèterai les premières choses dont j'ai besoin.

Lundi 13 août

1^{er} jour de terre.

J'arrive de terre, très fatigué, mais très content de ma journée. Les Flize ont été charmants. Ils ont absolument voulu que je déjeune avec eux.

Malgré tout cela, je suis très inquiet, je n'ai pas de lettres, c'est incompréhensible. J'ai du mal à croire que la seule raison plausible, c'est qu'on les a envoyées trop tard pour prendre le paquebot et qu'elles l'ont manqué. Tant pis.

On a commencé le déchargement, et c'est les poudres.

Mardi 14 août

2^e jour de terre

Enfin, voilà les poudres finies et non sans mal. C'est étonnant. Cette après-midi, ne pouvant pas aller à terre et n'ayant pour tout travail que de faire les cent pas sur la dunette, je me promenais donc l'esprit bien loin du bateau et de Nouméa, quand tout à coup l'idée me vint de descendre dans la cale voir ce qui se passait. Idée stupide, mais qui, avec une merveilleuse promptitude fut mise à exécution. Je descendis donc. J'y étais depuis un moment, causant avec le 2^e Lieutenant, quand une voix venant du pont nous crie que la

caisse était cassée. Elle parlait de la caisse contenant deux obus de 36 cm et que l'on hissait à ce moment.

On avait stoppé et la chose en question restait suspendue dans le vide, se balançant doucement. Je voyais distinctement, le fond de la caisse étant parti, un gros cercle de cuivre jaune ayant au milieu un autre cercle qui paraissait avoir quatre à cinq centimètres, mais qui était en cuivre rouge.

On avait été chercher le premier Lieutenant qui, aussitôt arrivé, avec son imprudence ordinaire crie : « Ma foi, tant pis, vire ». Mais à la première secousse, l'obus sortit presque à moitié et à la seconde, il tomba. En tombant, il se heurta à trois choses différentes et qui étaient en fer.

Comment n'a-t-il pas éclaté, j'en suis encore à me le demander. Je suis resté sur place, ne pouvant faire un mouvement. Quand enfin il a eu fini sa chute périlleuse, j'ai attendu un instant pour être sûr qu'il n'éclaterait pas et je suis remonté sur le pont avec une vitesse digne d'envie.

À part cet émouvant accident rien de nouveau à bord. Je m'ennuie énormément et impossible d'aller à terre.

Et pas de lettres. Enfin, il faut que j'en prenne mon parti et que j'attende jusqu'au vingt de ce mois. Enfin, attendons.

Mercredi 15 août

3 jours de terre.

Saint Louis¹⁶

Je t'envoie par ce journal mes souhaits de bonne fête. Je ne te souhaite pas de t'amuser, car tu ne dois pas en avoir besoin, en tout cas, ne t'ennuie pas comme moi. En ce moment, tu ne te doutes guère, toi qui viens de te lever, qu'ici il est neuf heures et que j'écris tristement mon journal en pensant qu'à Versailles on s'amuse, on est gai, tandis que sur ce bateau de malheur sous un clair de lune magnifique, tout le monde se promène mélancoliquement et silencieusement.

Le capitaine n'a pas voulu que nous descendions à terre, mais les matelots y ont été, à part quelques-uns, sont rentrés ivres. L'un d'eux s'est même blessé avec son couteau. Ce n'est absolument rien. Tant pis pour lui, s'il n'avait pas bu, cela ne serait pas arrivé.

Enfin samedi prochain, il doit arriver un paquebot de Sydney qui, d'après le journal, apportera probablement des lettres. J'espère qu'il en aura pour moi. Enfin, j'attends et j'espère.

Jeudi 16 août

7 jours de terre

Je m'ennuie. Nous sommes toujours en rade et on

¹⁶ Manifestement, Maurice Le Scouëzec a confondu le 15 et le 25 Août, jour de la Saint-Louis, fête de son frère Loïc.

décharge encore, non pas la poudre, puisqu'il n'y en a plus, mais le vrai chargement.

Rien, rien, rien. On s'ennuie bientôt autant que quand nous sommes en mer. Impossible d'aller à terre, le capitaine ne veut pas, pour quelle raison je parierais qu'il n'en sait lui-même rien.

Je m'ennuie de plus en plus. Il est onze heures, tout est calme dans la nature, la mer sans une ride reflète le bateau et tristement, en fixant les eaux, je songe qu'à Versailles, tu joues probablement au tennis et ne penses guère à moi.

Je ne peux pas dormir, j'ai mal à l'estomac. Je suis tombé sur le poignet gauche cette après-midi, il me fait horriblement mal, je ne peux pas le remuer. Demain, je demanderai de l'alcool camphré au capitaine.

Vendredi 17 août

5 jours de terre.

Je ne peux plus remuer le poignet gauche. J'ai remis mes poignets de cuir, j'ai demandé de l'alcool camphré au capitaine et me suis frictionné avec.

Enfin, tant pis. Heureusement demain le paquebot arrive et peut-être aurai-je des nouvelles. S'il n'y en a pas, ça me remet au 28, c'est-à-dire dans huit jours.

Le « Saint-Louis » est parti pour Sydney aujourd'hui, emportant des lettres. Malheureusement, je ne le savais pas et il n'emporte pas les miennes. Il était dix heures moins dix quand il est passé devant nous.

Je m'ennuie. Je voudrais être à Versailles. Enfin !
Encore six ou sept mois.

Samedi 18 août

6 jours de terre

Le « Maroc » est arrivé de ce soir dix heures, malheureusement, car si ça avait été ce matin, j'aurais eu des lettres ce soir, tandis que ce ne sera que pour lundi.

Je demanderai demain au capitaine la permission d'aller à terre, car vraiment je commence à en avoir assez de ce bateau et de cette mer. Voilà trois mois que je ne vois que cela. À force, c'est tout de même monotone.

Dimanche 19 août

7 jours de terre

Aujourd'hui, pour la première fois depuis que je suis parti, je n'ai fait mon journal que le lundi. Hier, j'étais trop vanné.

Nous avons été à terre tous les quatre ensemble. Thieulin ne pouvait pas venir. Nous sommes d'abord descendus à neuf heures et en parcourant les rues de Nouméa, nous nous sommes embêtés jusqu'à midi, heure à laquelle nous avons été déjeuner d'une succulente façon à l'Hôtel de l'Europe, chose bien étonnante dans ce pays. De là jusqu'à sept, ayant rencontré Vivier, nous sommes allés à l'*Eden Concert* faire du

chahut. Puis jusqu'à l'heure de la rentrée à bord, j'ai été dîner avec M. Louit et Vivier, les autres pilotins étant rentrés.

Enfin, demain j'aurai peut-être des lettres.

Lundi 20 août

8 jours de terre

Rien, rien, pas encore de nouvelles... Enfin que font-elles donc ces sacrées lettres ?

Enfin, nous sommes à quai depuis cette après-midi quatre heures. Je pourrai donc aller à terre comme je voudrai. J'ai déjà commencé ce soir.

Mardi 21 août

9 jours de terre

Ce soir, comme il y avait musique de 8 h et demie à neuf heures et demie, je n'ai rien eu de plus pressé naturellement que d'y aller. Ce n'est plus les forçats qui jouent, ils ont été changés pour la musique du 12^e d'Infanterie de Marine qui est tout simplement infecte.

Mes pauvres lettres ! heureusement, je pense me consoler en pensant que le paquebot des Messageries arrive demain et presque certainement il m'apportera des lettres. Enfin, pourquoi ne sommes-nous pas à samedi ?

Mercredi 22 août

22 jours de terre

J'arrive à l'instant du Pont des Français. Il est un peu tard, cinq heures du matin, mais, que voulez-vous ?, il est à dix kilomètres de Nouméa, ce sacré Pont, et j'ai été emmené par les deux Deschamps et vraiment je me serais bien amusé, si je n'avais pas eu ces sacrées lettres qui m'occupent énormément.

Nous y avons été souper en sortant de l'*Eden*. Nous avons très bien mangé. Il y avait de la soupe à l'oignon et du fromage, puis une omelette d'une vingtaine d'œufs au moins (pour quatre personnes) et enfin, il y avait des fruits, mais en piles, de toutes sortes et de toutes couleurs, des *barbadines*, des oranges, des citrons, des goyaves, des ananas, des mangues, des pommes *cannelle*, des *lai-shi*, etc., etc.

Jeudi 23 août

11 jours de terre

J'ai fait la connaissance aujourd'hui d'un très chic type nommé Tolmé, qui est employé aux Mines et qui m'a promis des minerais. Je sors tous les soirs jusqu'au moins onze heure, quoique je commence à être singulièrement fatigué, mais bah ! tant pis. Ce soir encore, il est minuit et demi. Heureusement, ces journées-là sont peu nombreuses et se comptent facilement.

Quand donc aurai-je des lettres ? Enfin, à propos, j'avais oublié de vous dire hier que nous avons mangé

aussi une salade de tomates, de viandes froides et de haricots frais naturellement, le tout assaisonné de vinaigre et de piments, mais des piments en piles, si bien qu'il faut avoir le gosier en acier pour pouvoir l'avalier. Ils appellent ça du *rougail*.

Vendredi 24 août

12 jours de terre

Je m'ennuie toujours autant quoique n'en ayant pas l'air. Il est encore minuit et je suis encore debout. Je commence à croire que c'est par un miracle d'équilibre que je me tiens debout. Depuis trois jours je n'ai dormi que quatorze heures, ce n'est vraiment pas de trop. Bah ! je ne sens rien.

Pas encore de lettres. C'est incompréhensible. Aussi je m'embête énormément.

Samedi 25 août

13 jours de terre.

Il devait arriver aujourd'hui, mais ayant du retard, c'est remis à demain. Attendons... J'ai attendu très longtemps, je puis attendre encore. Mon Dieu, mon Dieu, que je m'embête, enfin...

Dimanche 26 août

14 jours de terre

Enfin, il est là, mais de lettres point. Elles sont chez Berthelin qui, lui, est à la campagne, donc si j'en ai, c'est encore remis à demain. Que c'est long et que je m'ennuie !

J'ai été dîner chez les Flize qui ont été charmants et je me suis très bien amusé.

Lundi 27 août

15 jours de terre

Je n'en ai pas encore, mais quand donc en aurai-je ? Si ça continue, je partirai d'ici sans en avoir.

Vous devez avoir écrit : eh bien ! expliquez ce retard. Moi, je ne puis, où alors est-ce qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire en France. Qu'avez-vous ? Êtes-vous fâchés ? Vous ai-je froissé ? J'ai fait des bêtises avant de partir, est-ce ça ? Écrivez-moi des sottises, mais écrivez.

Partirai-je d'ici sans nouvelles, ce n'est pas possible. Un an presque sans savoir ce que vous devenez. J'ai une hâte de quitter cette Nouvelle-Calédonie qui est au moins plus grande que celle que j'avais d'y arriver.

Mardi 28 août

16 jours de terre

Le Major doit débarquer tous les jours parce qu'il a reçu une lettre (et moi, je n'ai rien) qui lui disait que sa mère était malade. Que je m'ennuie et que je voudrais des nouvelles !

Mercredi 29 août

17 jours de terre

Quand donc arriveront-elles ? Je commence à me figurer que ce sont mes bêtises qui m'amènent cela.

Je m'ennuie beaucoup. Cependant, ce soir, Deschamps et Tolmé étant venus à bord, quoique nous soyons en rade depuis ce matin midi, j'ai joué avec eux et Vivier aux cartes. J'ai eu une veine de perdu depuis le commencement jusqu'à la fin, ce qui m'a rendu très triste, je ne sais du reste pas pourquoi.

Le Major, ou plutôt Lampérière, qui devait débarquer, est encore à bord et le paquebot le « France », qui devait l'emmener, est parti emportant notre second qui a été salué au passage par une magnifique ovation due aux gosiers fameux des matelots.

Pauvre Louit ! Il est heureux, lui, il retourne en France et dans relativement peu de temps, il sera à Bordeaux, autant dire auprès de sa mère, de ses parents.

Et sans compter cela, il sait que l'on pense à lui, tandis que moi, voilà le hic...

Lundi 30 août

18 jours de terre

Je viens de laver le carré et notre chambre, tous les deux à la potasse et avec l'aide du gros Girardet. Et demain, nous peindrons notre chambre seulement.

Je m'ennuie toujours autant, si ce n'est plus. Mes lettres ne sont pas là. Rien, toujours rien, c'est incompréhensible.

Vendredi 31 août

9 jours de terre

Notre chambre a été peinte cette après-midi par Girardet et moi. Elle est toute blanche (probablement pour indiquer la couleur de notre âme) (et notre pureté: ajouté 17 septembre).

Je m'ennuie toujours, toujours, ces lettres n'arrivent pas. Je me demande où elles sont. Sont-elles perdues? Cependant, tous les soirs, Deschamps et Tolmé viennent jouer aux cartes avec nous et faire passer le temps. Enfin, le temps passe, triste et monotone, mais il passe.

Septembre 1900

Samedi 1er septembre

20 jours de terre

Le chargement est commencé de ce matin. Il y a déjà cent cinquante tonnes de nickel dans la cale.

Mon Dieu, que je m'ennuie ! Où diable peuvent être mes lettres ? Sont-elles perdues ? Ce serait joliment bête ! Mon Dieu, que faire ? que faire ?

Je m'ennuie. Rien, toujours rien. Mais enfin qu'avez-vous ? Si vous êtes fâchés, écrivez-moi des sottises, mais écrivez. Enfin, avec de l'espoir, peut-être arriverai-je à quelque chose.

Dimanche 2 septembre

21 jours de terre

Nous avons été en canot avec les deux Lieutenants et je me suis moins embêté que d'habitude.

Je suis très fatigué ce soir des bains forcés que j'ai pris soit pour embarquer, soit pour pousser le canot au large. J'en suis encore tout mouillé, mais j'ai la flemme de me changer. Tant pis si j'attrape quelque chose, eh bien ! je le verrai.

Lundi 3 septembre

22 jours de terre

Pas encore de nouvelles et naturellement je m'ennuie d'une façon terrible, aussi pour me sortir un peu de tout ce qui m'embête, étant allé à terre faire une commission pour le bord, j'ai en même temps acheté du fil à voile et cette après-midi nous avons fait du filet. Il y en a maintenant près de sept mètres de fait.

Je suis passé canotier, chose très embêtante, car j'ai les mains pleines d'ampoules.

Mardi 4 septembre

23 jours de terre

200 tonnes dans la cale.

Je suis passé ce matin canotier-major et je turbine comme un nègre. Tous les matins à six heures, il faut aller conduire le capitaine, et à onze heures et demie ou minuit aller le chercher. De plus dans la journée, je vais au quai au moins une dizaine de fois pour une raison ou pour une autre. Toujours est-il que le jour je travaille tant que le soir je suis vanné.

J'attends toujours des lettres avec impatience.

Mercredi 5 septembre

24 jours de terre

On s'embête effroyablement et j'ai hâte de reprendre la mer, espérant m'ennuyer un peu moins.

Car enfin, après tout, en mer, on s'aperçoit que l'on marche, on s'occupe du pont, on le marque, on calcule combien de temps on doit mettre pour aller jusqu'à tel endroit, enfin il y a bien des choses que l'on n'a pas ici. Enfin, je crois qu'il n'y en a plus pour bien longtemps.

Jeudi 6 septembre

25 jours de terre

200 tonnes, total : 950 tonnes.

Le « Saint-Louis » est arrivé ce matin apportant des lettres, mais pas pour moi. C'est très embêtant, mais enfin, au fond, je commence à en prendre mon parti.

Je suis vanné, aujourd'hui j'ai été douze fois à terre et toujours à l'aviron. J'en ai les mains en marmelade. Je peux à peine les remuer.

Il paraît que nous quittons Nouméa à la voile. Les vapeurs demandent trop cher pour nous remorquer.

Vendredi 7 septembre

26 jours de terre

26 tonnes dans la cale.

Il paraît que c'est jeudi que nous partons et à la voile, aussi dans une quinzaine de jours, nous serons peut-être bien près d'ici. Enfin, tant pis.

Le chargement va très bien et très vite. Le premier Lieutenant s'en occupe très sérieusement et si nous n'allons pas plus vite, c'est qu'il n'y a absolument pas moyen.

Samedi 8 septembre

27 jours de terre

Encore un jour de passé et tristement. Cependant ce soir Deschamps et Tolmé sont venus amenant trois types possesseurs de mandolines et guitare qui jusqu'à deux heures du matin nous ont amusés en jouant de la *miousique* (*sic*).

Je m'amuse et cependant je suis très triste. Pas de lettres, rien, c'est tout de même bête de n'avoir pas écrit. Heureusement, j'ai de l'espoir.

Dimanche 9 septembre

28 jours de terre

J'arrive de terre où je suis allé voir les Flize, toujours charmants, qui m'ont invité à aller dîner mercredi prochain. Malheureusement je n'ai pu promettre, attendu que nous partirons jeudi. Aussi le bord sera probablement consigné.

En somme, à part le moment où j'ai été chez les Flize, je me suis on ne peut plus embêté. À quatre heures, j'ai été entendre la musique infecte du régiment d'Infanterie de marine et à six heures je suis rentré à bord où le capitaine m'a fait faire la ration.

Lundi 10 septembre

29 jours de terre

100 tonnes.

Je m'embête toujours et je trouve le bord de plus en plus rasant, aussi je compte les jours avec anxiété. Je me suis amusé à compter cette après-midi que pour arriver le 10 février, il nous reste encore à partir d'aujourd'hui cent cinquante-deux jours. C'est long, mais j'espère que cela passera plus vite qu'à l'aller. Enfin, ce que je m'embête, c'est épouvantable.

Mardi 11 septembre

30 jours de terre

Enfin, il ne fait tout de même pas froid. À quatre heures, le thermomètre marquait 35° à l'ombre et nous sommes en hiver. Vous voyez à peu près ce que cela doit être en été.

Enfin, enfin, j'en ai.

Que c'est long! mais c'est même trois lettres et quelles lettres! Deux de Mère et une de mademoiselle de Saint-Romain. Je ne peux pas vous en dire plus long, je suis trop énervé depuis que je les ai, je les relis tout le temps.

À propos, ça commence comme sur le « Félix Faure ». Le mousse est tombé dans la cale.

Mercredi 12 septembre

31 jours de terre

Ces lettres m'ont rendu fou de joie, car certainement je n'ai jamais été comme je le suis aujourd'hui. L'ennui de ces jours derniers est parti, envolé, disparu et tout ça pour trois lettres. Enfin, j'ai tant de choses à vous dire que je ne trouve rien à écrire.

J'ai des minerais en pile que m'a (*sic*) apporté Tolmé et Vauthier. J'ai un peu de tout, de l'or, de l'argent, du cuivre, du nickel, du fer, du cobalt, du chrome, du plomb, de l'étain, de l'antimoine. Enfin, ma malle en pèse un poids formidable. Ainsi, tu vois, Dick, avec tout ça, j'ai de quoi contenter des tas de gens, à commencer par moi.

Il est deux heures et je viens à peine de finir d'étiqueter, de ranger et d'accorer contre le roulis les bienheureuses pierres.

Demain, adieu à Nouméa.

Jeudi 13 septembre

32 jours de terre

Le départ est remis pour cause de manque de vent. Il n'y en a pas du tout. Mais bah ! au fond, je m'en fiche. J'ai des lettres, le reste... zut !

Impossible de m'ennuyer avec mes lettres, combien de fois est-ce que je les lis ? En une journée je ne peux plus les compter.

Vendredi 14 septembre

33 jours de terre

Nous sommes sortis de ce matin, mais tout en étant bien près de Nouméa. Nous sommes à la Dom-béa, c'est-à-dire à six milles à peu près de la capitale néo-calédonienne.

Que tu serais bien ici, Mère, une chaleur merveilleuse, trente-sept à l'ombre, un soleil magnifique et un calme plat.

Je dessine un peu, mais je ne réussis guère qu'à faire des saletés infectes, aussi je me suis arrêté.

Samedi 15 septembre

14 jours de terre

Toujours un temps épatant. Comme toi, Mère, j'entends de tous côtés des plaintes poussées à grand-peine contre la chaleur. Moi seul je suis bien et souhaite de tout mon cœur que cela dure encore longtemps.

Toujours ce calme, cette chaleur qui les exaspère tant, les abrutit et qui moi, me rend si heureux.

Je le suis tellement que je chante du matin jusqu'au soir, quoi que je fasse. J'ai écrasé et réduit en miettes ma terre glaise qui était très sèche. Je l'ai mouillée et je crois que dans deux ou trois jours je pourrai m'en servir.

Dimanche 16 septembre

35 jours de terre

J'ai un peu dessiné aujourd'hui, mais je n'ai réussi à faire que des routes informes et sans nom. Aussi j'ai tout laissé tranquille. J'ai été essayer de pêcher un peu, mais comme il me manque la vertu principale, c'est-à-dire la patience, je n'ai naturellement rien pris, mais cela ne m'a pas empêché de ne faire autre chose de toute l'après-midi, car j'étais si bien pour rêver.

En somme la journée a passé aussi monotone que d'habitude. Mais je ne me suis pas embêté.

Lundi 17 septembre

1^{er} jour de mer, 133 jours de campagne

Partis, malheureusement ce n'est pas définitivement. Oui, partis et en route pour la belle ville de Thio. Maintenant, dans combien de temps y arriverons-nous, voilà la difficulté.

Je suis très content de ma journée, en mettant le départ de côté, ce qui m'a d'abord rendu très joyeux. Mais ce n'est pas seulement cela. J'ai dessiné et (*sic*) une tête que j'ai prise au hasard dans la *collection*.

J'ai peint à l'aquarelle. Naturellement, je la trouve épatante.

Je ne sais ce que j'ai, j'ai froid. D'où cela peut-il venir ? Il est vrai que nous sommes en mer et que là, la température est toujours plus fraîche.

Mardi 18 septembre

2^e jour de mer, 135 jours de campagne

Un jour qui s'est passé assez tristement, mais dans lequel je ne me suis cependant pas ennuyé, mes lettres m'occupant toujours beaucoup.

Je dessine toujours, aujourd'hui c'est mieux. À mon point de vue. Mais je n'en suis pas content quand même. Il me manque quelque chose. J'espère arriver à ce quelque chose avec ma terre glaise qui malheureusement n'est pas encore maniable.

Peut-être que le jour où j'y penserai le moins, je le trouverai.

Mercredi 19 septembre

3^e jour de mer, 136 jours de campagne

Je crois que c'est demain que nous entrerons à Thio, car en ce moment, nous avons une brise magnifique qui nous pousse si bien que nous marchons au moins onze nœuds.

Cette après-midi, vers trois heures, on a vaguement distingué l'île des Pins et maintenant elle est loin derrière nous, perdue dans l'horizon noir.

Je m'ennuyais, le dessin me rasait, aussi je me suis amusé à écrire quelques lettres. Celles de Marc et de Loïc sont faites. Il ne me reste plus que celle de M^{elle} Lotte pour parler comme Voisin.

Enfin, dans cinq mois au plus je reverrai tout ce

monde-là, mais avec quelle impatience il est attendu le jour où je débarquerai du train de Paris.

Jeudi 20 septembre

4^e et dernier jour de mer, 137 jours de campagne

Thio... Thio... Les voyageurs pour France, Paris, Buzançais, Versailles, ligne directe, trente jours d'arrêt, buffet.

Enfin, nous y sommes, quoique j'aie bien cru par moments que nous n'arriverons jamais. À six heures, avec une vitesse de quatre nœuds, nous avons mouillé. C'était magnifique. Toutes les voiles ont été carguées en l'espace d'un quart d'heure, presque toutes ensemble. Je suis très content d'être arrivé, car il n'y a plus qu'un mois à passer à terre et en route pour France, Paris. Mardi nous aurons des lettres, aussi vous devez comprendre ma gaîté.

Vendredi 21 septembre

1 jour de terre, 138 jours de campagne

J'apprends à l'instant que le trois-mâts barque Geneviève-Molinos est parti de France depuis cent soixante jours. On est sans nouvelles de lui. On le croit perdu¹⁷.

¹⁷ Le *Geneviève-Molinos* arriva à bon port, puisque d'après les renseignements fournis par Jean Randier (*op. cit.*), ce trois-mâts-barque de 1972 tonneaux, de la Société des voiliers français, construit à Nantes en 1899, fut démoli en 1927.

Nous sommes mouillés à 5 ou 600 m de l'*Émilie-Siegfried* et Léon Corblet qui est Premier Lieutenant à bord est venu ce matin. Il paraît un assez drôle d'individu, bien moins chic type que Maurice.

Samedi 22 septembre

2 jours de terre, 139 jours de campagne

Décidément, à force de vivre avec des cons, on le devient soi-même. Je ne m'étais même pas aperçu que c'était aujourd'hui ma fête. Il est vrai que pour ce que cela m'avance, je n'en aurais pas été plus malheureux. Mais ce que j'en dis, c'est pour vous faire voir comment nous vivons.

Dimanche 23 septembre

3 jours de terre, 140 jours de campagne

Je me suis horriblement ennuyé aujourd'hui, nous n'avons rien fait. Il était cependant décidé ce matin que nous irions à terre dans l'après-midi chercher des coquillages, du corail, des noix de coco, des bananes, etc., enfin nous occuper un peu, mais au dernier moment, le capitaine a refusé disant qu'il avait besoin de la « pirogue » (tel). J'en suis resté triste tout le reste de la journée. Enfin, ce sera pour dimanche prochain, et à demain des lettres et des nouvelles.

Lundi 24 septembre

4 jours de terre, 141 jours de campagne

Le Saint-Antoine est arrivé, malheureusement sans m'apporter de nouvelles. De plus, il nous a forcés à conduire M. Fossard à son bord, ce qui m'a énormément fatigué. Il y a au moins six milles à faire et à l'aviron, c'est dur.

Quelle idée nous a pris, Thieulin et moi, nous avons pris chacun une canne et nous avons fait de l'escrime. J'ai été touché deux fois et Thieulin trois. Et Thieulin a appris pendant six mois ! Il est vrai que c'est justement cela qui fait sa faiblesse et ma force.

Mardi 25 septembre

5 jours de terre, 142 jours de campagne

J'ai des coliques, cela vous est égal, je le sais, mais pas à moi et comme je crois que c'est de m'être couché sur le pont hier soir, je me suis bien promis de ne plus recommencer.

À part cela, rien de nouveau à bord. On s'embête toujours, on regarde la terre et la montagne de Thio, mais c'est tout, et comme il n'est pas possible de ne faire que cela toute la journée, le reste du temps on s'embête.

Je suppose qu'à Versailles, vous n'en faites pas autant. Il est vrai que cela vous serait assez difficile, étant donné le nombre de distractions que vous devez avoir.

Mercredi 26 septembre

6 jours de terre, 143 jours de campagne

Je m'ennuie toujours comme vous devez le penser, je ne sais quoi faire. Il y a bien les autres pilotins, mais sur trois, il y en a un qui fait le fou, il s'amuse à boire de la belladone, il fume de l'opium, enfin il est fou. Girardet est tout de même par trop bête, il ne comprend rien à part l'histoire de France et la politique, et encore ! Quant à Le Jaouen, lui, ce n'est plus de la bêtise, c'est de la stupidité. Il a des raisonnements qui sont incompréhensibles. Tenez par exemple : « Si mon père ne s'était pas marié avec ma mère, ce serait mon oncle. » Voilà une de ses questions et encore c'est une de ses moins bêtes. Aussi que voulez-vous faire avec des brutes pareilles, car ce sont des brutes.

Lundi 27 septembre

7 jours de terre, 144 jours de campagne

Le jeune M. Bouithez, second lieutenant nous a raconté que le navire autrement dit « Neness I^{er} » n'a fait de l'eau le voyage dernier que parce que l'arrière n'est pas solide, les ceintures ne vont pas jusqu'à l'étambot, donc forcément il n'y a pas de tenue. C'est inquiétant. Heureusement qu'avant de partir pour ce voyage, on l'a étayé derrière par deux morceaux d'acier d'une solidité mise à l'épreuve. Maintenant serait-il assez solide, voilà le hic.

Vendredi 28 septembre

8 jours de terre, 146 jours de campagne

Le *Né-Ollie*, un petit vapeur « postal » de Nouméa, était attendu aujourd'hui, mais il brille par son absence. J'espère que quand il viendra, il m'apportera des lettres, car je ne sais pas d'où peut venir cette idée, mais je me figure que j'aurai encore des nouvelles avant de partir.

J'aurais voulu aller dans la cale aujourd'hui, mais il n'y a pas eu moyen. Les panneaux étaient tous fermés. Je voudrais voir la pièce d'acier qui a été mise pour consolider. Il est vrai qu'il est absolument inutile de se presser, j'ai encore le temps, car il y a encore au moins trois semaines avant de repartir, aussi je ne désespère pas de la voir.

Samedi 29 septembre

9 jours de terre, 146 jours de campagne

Curieux. La Bible dit que « quand on cherche, on trouve ». Je viens de m'apercevoir qu'il est des cas où sans chercher on trouve quand même. Léon est venu à bord aujourd'hui (Léon Corblet, tu ne le connais pas, mais cela ne fait rien). Donc, Léon est venu et m'a fait appeler pour me dire qu'il avait fait connaissance, étant à Thio l'autre jour, d'un jeune homme nommé Blanier qui lui a demandé s'il n'y avait personne à son bord de mon nom. Vous devinez la réponse. Alors, Blanier a donné son adresse à Léon qui me l'a apportée aujourd'hui et la voici :

Monsieur D. Blavier
chez M^e Ross
Saint-Paul
(par Thio)

Hier je lui ai écrit et il y a une heure, la lettre est partie.

Je compte qu'il viendra demain, toute réserve faite, car la poste ne doit pas être installée comme en France ici. J'espère qu'il sera moins triste et plus causeur qu'il ne l'a été le jour de la fameuse répétition du Conservatoire.

Enfin, je le saurai bientôt

Dimanche 30 septembre

10 jours de terre, 147 jours de campagne

Il ne viendra probablement pas aujourd'hui. Il est quatre heures et il n'est pas encore là. Je ne compte plus sur lui. Mais enfin, il n'y a pas de temps de perdu.

Il ne devait pas venir aujourd'hui, car le capitaine ayant été à terre l'a vu et m'a dit qu'il me demandait de lui donner un rendez-vous pour dimanche. Donc, il n'a pas reçu ma lettre. Mais cela ne fait rien, je vais lui écrire et ce sera pour dimanche l'entrevue. Enfin encore huit jours.

Octobre 1900

Lundi 1^{er} octobre

19 ans¹⁸

11 jours de terre, 148 jours de campagne

Je ne m'en suis aperçu que ce matin, cela ne fait rien, cela ne m'empêche pas de les avoir.

En attendant, j'ai été à Thio conduire le capitaine avec Léon Corblet. Tu parles d'une trotte, cinq milles rien que pour aller et autant pour revenir. Mais cela ne fait rien, je suis vanné, mais content quand même d'avoir vu Thio que je croyais un trou et qui en somme est tout de même plus grand que cela. C'est bien plus joli, bien mieux placé que Nouméa et cela paraît moins bête.

Lorsque l'on a remonté une rivière très large et peu profonde — puisque nous nous sommes échoués au milieu avec le youyou, — au tournant du coude assez brusque, sillonné en tous sens par des pirogues à balancier, la rive apparaît. Sur la rive, quelques maisons de très chétive apparence, ombragées par d'immenses cocotiers et quelques eucalyptus, paraissent perdues. Elles le sont en effet. Ce sont en général des repaires de libérés qui, lorsqu'ils ont fini le travail

¹⁸ Le 1^{er} octobre 1900 était le 19^e anniversaire de Maurice Le Scouëzec.

de la semaine, viennent là se flanquer une cuite et restent là jusqu'au lendemain.

L'intérieur de la ville comprend l'habitation des cinq gendarmes, du Maire, du douanier et quatre cabarets borgnes dont un qui est décoré du titre pompeux de Café Concert.

Comme magasins, il y en a deux, l'un qui n'est que la succursale de celui de Nouméa, l'autre qui porte le nom de la Mission. Ce dernier est tenu par des prêtres.

En partant, j'avais l'espoir de trouver là-bas Blavier, mais personne. En somme, c'est infect comme ville, mais il y a du mouvement. Il y en a tout au moins autant qu'à Nouméa et presque autant qu'à Versailles.

Mardi 2 octobre

12 jours de terre, 149 jours de campagne

Léon est parti avec M. Frugier à bord du *Saint-Antoine* pour aller voir la belle capitale. En somme je m'en fiche et si je dis cela, ce n'est absolument que pour dire quelque chose.

Et puis nous avons été chercher deux passagers, deux lépreux, mais atteints de façon chronique. Ils sont horribles, ces malheureux. Je les plains énormément, mais c'est tout.

Mardi 3 octobre

13 jours de terre, 150 jours

Enfin, je crois que c'est tout de même la moitié, quoiqu'espérant que nous ne mettrons pas cent cinquante autres jours à partir de celui-ci, ce serait trop bête.

J'ai fini mon temps derrière. C'est au tour du Major. En somme, parce que j'y serais bien resté, si c'eût été possible, car les officiers ont toujours été très chics, mais je ne suis pas désespéré pour cela et je ne me tueraï certainement pas.

Le grand Vivier, premier Lieutenant anarchiste, compte permuter avec Léon Corblet. Mais je ne crois pas que Léon accepte.

Cet animal de Blanier n'est pas encore venu. Mais heureusement que je compte aller à terre dimanche et alors, ma foi, il y a bien des chances pour que je le voie quand même ; je devrais aller à Saint-Paul.

Jeudi 4 octobre

14 jours de terre, 151 jours de campagne

C'est Lampérière qui a pris ma place derrière. Il commençait à être temps de l'y mettre. Nous devons rester chacun deux mois derrière et cela fait trois mois que j'y suis.

J'entends de tous les côtés des cris de joie, parce qu'aujourd'hui nous avons embarqué 150 tonnes,

ce qui n'est pas notre habitude. Aussi tout le monde espère avoir bientôt fini et être bientôt parti.

Et naturellement je suis comme tout le monde, j'ai hâte de revoir les quinconces, le tennis, ma raquette et de jouer. J'attends impatiemment la fin de ce sale voyage qui m'embête énormément. Enfin, Vivier compte avoir fini le chargement pour le 15 ou le 16.

Vendredi 5 octobre

15 jours de terre, 152 jours de campagne

Je viens de recevoir une lettre de Blanier. Une lettre charmante et où il a l'air de s'ennuyer mortellement et d'être rudement changé. Sa lettre ne paraît pas si triste que cela, ce qui m'a étonné.

Dans cette lettre, il me demande un rendez-vous pour le jour que je voudrai, attendu qu'il est libre tout le temps, ou à peu près.

J'ai écrit lui donnant rendez-vous pour dimanche à Thio et demain en allant chercher les vivres, je la mettrai à la poste. La recevra-t-il à temps ?

Ce soir, vers six heures moins vingt, un écrou du coussinet d'excentrique a sauté et en ce moment on est en train de le réparer. Je crois que cela n'arrêtera pas le travail et qu'il sera raccommodé pour demain.

Samedi 6 octobre

16 jours de terre, 153 jours de campagne

Je suis d'une maladresse inconcevable. En débar-

quant ce matin j'avais ma lettre à la main quand j'ai manqué du pied, et en me rattrapant ma lettre m'a échappé et est tombée à l'eau. Heureusement que les gens de terre sont complaisants. Un commis du nickel, témoin de l'accident, m'a donné du papier, de l'encre, enfin de quoi écrire et m'a même proposé de faire parvenir la lettre par une voie plus rapide que la poste, ce que j'ai accepté.

Aussi je compte voir Blanier demain. Il est vrai que s'il fait le même temps qu'aujourd'hui, ce n'est pas la peine de se déranger. Il a plu toute la journée et à bord on a travaillé quand même, aussi le nickel était devenu un vrai mortier.

Dimanche 7 octobre

17 jours de terre, 154 jours de campagne

Ouf ! Il s'est fait désirer, mais enfin je l'ai vu. Comme c'est tout ce que je voulais, cela m'est égal qu'il se soit fait attendre.

Eh bien ! je ne m'étais pas trompé, c'est un jeune homme charmant. Nous avons causé tout le temps et de choses très intéressantes. Il m'a appris des nouvelles qui m'étaient complètement inconnues et qui sont très intéressantes. Il m'a appris par exemple que M^{elle} Marc était reçue à son examen, que René Eccapé était recalé à Pipo (son expression), que Blanier son ami était reçu à Saint-Cyr et enfin que son autre frère était reçu au long cours.

Et que M^{elle} Zette se porte très bien. Comment va-t-

elle faire cet hiver pour patiner, elle qui trouvait que je patinais si bien ?

Lundi 8 octobre

18 jours de Thio, 155 jours de campagne

Il y a aujourd'hui cinq mois, nous quitions Le Havre et j'avoue que j'aime mieux en être aux jours où nous sommes que ce 8 mai, jour où j'ai commis la plus grande stupidité que je commettrai jamais.

Ici, rien de nouveau, si ce n'est l'arrivée du *Saint-Antoine*, ce qui est une chose on ne peut plus banale. Naturellement, on s'embête horriblement. Tiens, mais au fait, mes lettres doivent être arrivées, ainsi que mon *Journal*, mes dessins, etc., etc. Aussi maintenant peut-être, toi, mademoiselle de Saint-Romain et Loïc êtes-vous en train d'admirer mes stupidités en vous demandant si je ne suis pas fou. Admirez, c'est tout ce que vous avez à faire et fichez-vous de moi. Mais j'espère bien qu'un jour ce sera mon tour.

Mon poignet droit est enflé et me fait mal, ce n'est rien de grave, mais enfin c'est bien gênant.

En ce moment Vivier et le mécanicien sont en train de nettoyer la chaudière et on nous appelle pour pomper de l'eau de mer.

Mardi 9 octobre

19 jours de terre

156 jours de campagne

La chaudière est nettoyée, mais n'empêche qu'il nous a fallu pomper jusqu'à minuit et ce matin à quatre heures, il a fallu recommencer, jusqu'à six heures aussi. Je suis vanné, je dors debout. Mais cela ne fait rien du moment que la chaudière est en bon état et nous irons plus vite à charger, et quand ce sera fini, je pourrai me reposer.

Tu ne dois pas t'ennuyer autant que moi probablement, car l'exposition a dû être prolongée et avec cela, il me semble difficile de s'embêter.

Mercredi 10 octobre

20 jours de terre, 150 jours de campagne

Rien. Je m'ennuie toujours, ne sachant à quoi m'occuper. C'est vraiment bien embêtant, cette vie. Nous n'avons rien d'intelligent à faire et naturellement, je m'embête mortellement.

Je cherche qu'est-ce que je pourrais bien vous dire, mais je ne trouve rien du tout. Aussi je vais me coucher.

Jeudi 11 octobre

21 jours de terre, 158 jours de campagne

J'ai de plus en plus mal au poignet, l'enflure aug-

mente. C'est à peine si je puis écrire. Enfin, cela passera.

Depuis quelques jours, je ne sais quoi vous dire. La vie du bord est si monotone que, ma foi, il n'y a rien de saillant, si ce n'est que les pilotins deviennent de plus en plus bêtes. Non, vraiment, il y a des moments où le gros Girardet, c'est vraiment par trop. Enfin, ce n'est pas de sa faute. Pauvre idiot.

Vendredi 12 octobre

22 jours de terre, 152 jours de campagne

Ce matin, je me suis réveillé avec une douleur dans le genou gauche. J'ai été en parler avec le capitaine qui m'a presque dit que c'était des rhumatismes. C'est malheureux à mon âge, j'ai du mal à croire que ce soit cela, mais enfin, je suis exempt de service, c'est déjà bien.

Décidément, cela n'a pas servi à grand-chose de nettoyer la chaudière. Cette après-midi, il y avait trop de pression et une des soupapes a sauté en l'air avec un bruit d'enfer. En entendant ce chahut, tous les matelots se sont trottés et rapidement je t'assure. J'ai fait comme tout le monde, mais au bout d'un moment, quand j'ai eu vu de quoi il s'agissait, j'ai été aider le mécanicien et Vivier.

Mais quelle chaleur dans cette chaufferie. Quand j'en suis sorti, j'étais trempé de vapeur d'eau de mer, de sueur, enfin d'un peu de tout. En plus pas moyen de se dire un mot, avec le chahut que faisait la vapeur en sortant par la soupape, on ne pouvait pas

s'entendre. Songez donc, pendant que le mécanicien essayait de savoir l'étendue de l'avarie, Vivier sortait les charbons du foyer et moi, j'éteignais pendant que les trois autres pilotins pompaient.

D'un côté rôti par un feu d'enfer, de l'autre arrosé par de l'eau de mer et dans tous les sens bouillis par la vapeur. Un quart d'heure comme cela et on en sort comme j'en suis sorti. Aussi cela m'a valu des remerciements de Vivier. Maintenant, tout est fini, réparé. L'accident est arrivé à deux heures ; à 5 h on recommençait à charger.

Pendant ce temps-là, le *Né-Ollie* est arrivé ramenant M^{me} Frugier et M. Léon Corblet, plus « Max » Barthelin, le consignataire des bateaux de la Compagnie Brown et Corblet.

Je viens d'apprendre que nous n'avons plus que huit ou neuf cents tonnes à prendre. Tant mieux !

Samedi 13 Octobre

23 jours de mer, 160 jours de campagne

Je crois bien que demain je ne pourrai pas aller à terre, parce qu'il paraît que le Saint-Antoine nous apporte du minerai et que naturellement, il faudra l'embarquer.

C'est rudement embêtant, moi qui me suis consciencieusement embêté toute la semaine avec l'espérance d'aller voir Blanier demain et puis, tout à coup, rien. Heureusement que j'en ai pris mon parti.

Dimanche 14 octobre

24 jours de terre, 161 jours de campagne

Malheureusement, je n'avais pas de permission, car Blancier m'attendait sur le wharf quand j'ai été chercher les vivres. Alors, nous avons causé un moment et forcément nous nous sommes quittés en nous promettant de nous revoir dimanche prochain qui est le dernier que nous passerons probablement à Thio. Pauvre Blancier ! Il m'a dit qu'il avait encore au moins cinq ou six ans avant que de rentrer en France. Le malheureux, je le plains, comment fera-t-il ? Il en deviendra fou, ce n'est pas possible.

Heureusement, je ne suis pas comme lui, dans quatre mois j'ai bien l'espoir d'être arrivé en France.

Lundi 15 octobre

25 jours de terre, 162 jours de campagne

C'est aujourd'hui la Sainte-Thérèse. Qui donc la lui souhaitera, maintenant qu'elle est partie de chez M. Marc. Pauvre Thérèse, au fond je m'en fiche.

Le capitaine compte partir de demain en huit. Aussi vous voyez d'ici ma joie. Encore huit jours et en route ! J'ai hâte d'être au 23. De plus, il compte se faire remorquer par le *Saint-Antoine*, de sorte que nous serons tout de suite en dehors des récifs, ce qui nous avance beaucoup.

Mardi 16 octobre

26 jours de terre, 163 jours de campagne

9 h — L'*Émilie-Siegfried* a fini de charger et il y a une demi-heure, elle a hissé sa dernière benne. Ils ont même fait assez de chahut.

Enfin dans quelques jours ce sera notre tour de hisser notre dernière benne.

8 h soir — Ce soir l'*Émilie* a dit adieu à la rade et souhaité bon voyage à tous les bateaux présents. Ils ont hissé une immense croix faite avec des panneaux de différentes couleurs et ont sonné la cloche pendant qu'ils criaient des hip hip hip hourra ! pour l'*Ernest-Siegfried* et aussi pour le Paris et pour leur capitaine. Enfin, c'était assourdissant, on n'entendait plus rien du tout. Mais cela ne fait rien, c'était d'un très chic effet. Ils appellent ça « la Croix du Sud ».

Mercredi 17 octobre

27 jours de terre, 164 jours de campagne

Cela devient très drôle. Il y a deux pilotins à bord du Paris, dont un qui a été au Lycée Hoche : c'est un nommé Galoppé, il était en préparation pour Pipo. À part cela, rien d'extraordinaire, si ce n'est que nous n'avons plus que 150 tonnes à embarquer, d'après le commis du nickel. Enfin encore deux jours à peu près et nous partirons.

Jeudi 18 octobre

28 jours de terre, 165 jours de campagne

Je crois que c'est demain le dernier jour du chargement, demain que nous hisserons la dernière benne. Mais cela ne fait rien, nous sommes en retard. L'Émilie-Siegfried n'avait pas un tonneau de nickel quand nous en avons mille cinq cents. Et tout cela de la faute à Fossard qui a l'air d'avoir peur que nous allions trop vite.

L'Émilie est partie ce matin. Nous, c'est probablement pour mardi prochain. Enfin, je commence à voir que nous arrivons à la fin et dans trois mois, ou quatre peut-être serons-nous au Havre.

On s'embête toujours autant et aussi bêtement. J'ai cependant des crayons, du papier, de la terre glaise, mais tout cela me rase. Je voudrais autre chose. Il est vrai que je ne sais quoi.

FINI...!!!

Vendredi 19 octobre

29 jours de terre, 166 jours de campagne

Nous avons hissé la dernière benne ce matin à neuf heures et demie. Enfin, encore quatre ou cinq jours et nous partirons, et alors une fois en mer, il me semble que le temps passe plus vite, car tous les jours on voit que l'on a avancé, on voit la carte.

Nous sommes beaucoup plus chargés que l'Émilie, nous avons au moins 500 tonnes de plus qu'elle. Mais

il est vrai que quand elle est partie, elle faisait déjà de l'eau. Ils ont été obligés de pomper la veille du départ. Ainsi qu'est-ce que cela va être, quand ils vont être en pleine mer où il y a du tangage et du roulis et où naturellement le navire fatigue beaucoup.

Il paraît que les matelots ont l'intention de faire la « Croix du Sud », comme l'a fait l'*Émilie*. Et moi celle de demander demain la permission d'aller à terre voir Blancier.

Samedi 20 octobre

30 jours de terre, 167 jours de campagne

Ils ont fait la fameuse « Croix » ce soir. Tu parles d'un chahut. Mais c'était bien moins joli, bien moins pittoresque que celle de l'*Émilie* qui, du reste, avait du calme, ce qui fait qu'on entendait mieux les cris et les hourras. De plus, les « Vive le capitaine de l'*Ernest* » étaient presque couverts par de très nombreux coups de sifflets.

Ces coups de sifflet étaient provoqués par plusieurs raisons :

1° qu'ils étaient tous ivres,

2° par l'avarice de notre capitaine. Pendant deux mois que nous venons de passer à terre, il n'y a jamais eu plus de vingt pains et de vingt kilos de viande pour tout le bord, c'est-à-dire trente-six hommes en nous comptant.

Cet idiot de capitaine a consigné tout le bord, de sorte qu'impossible d'aller à terre. Il a peur que l'on

discute et je crois qu'il fait bien de prendre cette mesure de précaution, sans cela il pourrait arriver en effet qu'il n'y ait plus à bord que les pilotins et lui. Mais cela n'empêche pas qu'il aurait dû me permettre d'aller dire adieu à Blanier. Enfin tant pis !, je lui ai écrit et en France aussi, à Mère, à Loïc et à M^{me} Georgine.

Dimanche 21 octobre

31 jours de terre, 168 jours de campagne

Je m'ennuie énormément. En plus de cela, on ne peut être tranquille. Quoique n'ayant pas été à terre, les matelots sont ivres et s'amuse à faire des idioties. Il y a un moment, ils voulaient absolument couper une oreille à un cochon. Aussi vous comprenez quel chahut cela faisait, tout ce monde criant très fort et le cochon, tout en mordant, les imitait, mais en plus fort. Ils sont absolument fous et naturellement on ne peut rien dire. Le grand Vivier, le risque-tout, l'imprudence même, ne dit rien, sachant que s'il avait l'air de s'occuper d'eux, il se ferait casser la figure.

Enfin, j'espère bien que dans trois à quatre mois, je serai débarrassée de tout cela.

Quel sale pays et que l'on s'y embête. Heureusement, nous partons mardi.

Lundi 22 octobre

32 jours de terre, 169 jours de campagne

Ce matin, en allant chercher les vivres, j'ai trouvé Blanier qui m'attendait sur le quai, pour me souhaiter bon voyage, ayant appris je ne sais trop comment que nous partions demain.

Nous avons causé un moment et nous nous sommes quittés très tristement, moi tout au moins, regrettant de n'avoir pu le connaître mieux.

Enfin, demain je crois que nous partons et j'en suis très content, attendu que je ne perds pas au change. À choisir entre Thio et Versailles, eh bien ! Versailles malgré sa monotonie, sa tristesse et enfin tous ses inconvénients, est mille, cent mille fois préférable à la sale ville de Thio (qui n'est qu'un village).

Mardi 23 octobre

83 jours de terre, 170 jours de campagne

Nous ne sommes pas encore partis, mais d'autres l'ont fait à notre place. D'abord le Saint-Antoine qui ne nous a pas attendus. Puis les officiers de notre bord et le maître d'hôtel, c'est-à-dire Vivier, Bouillet et Prosper ont dérapé cette nuit vers dix heures et sont partis pour... ? Où ?

Ils ont déserté, quoi, dans le youyou, emportant deux dames-jeannes d'eau douce, deux outres de vin, trente boîtes de conserves et des meilleures, 10 fromages, 20 pains, du tabac, au moins 5 kg, des allu-

mettes. Puis, pour faire le point et différents calculs relatifs à leur marche, le sextant du gros Girardet, un chronomètre, les deux compas d'embarcations et différents autres instruments. Ils ont encore emporté différentes autres choses, mais qui n'appartenaient pas au bord. Enfin ils étaient à leur limite de charge quand ils sont partis. On a trouvé au moins huit ou dix bouteilles de bière sur la table du grand Vivier et naturellement qui étaient vides.

Mais ce n'est pas le plus chic de l'affaire. Le plus joli, c'est que le capitaine a donné la cambuse au cuisinier qui, lui, n'a eu rien de plus pressé que de cuire tout l'équipage.

Enfin, je crois que nous partons demain, remorqués par le vapeur *La France*.

ENFIN PARTIS

Mercredi 24 octobre

Premier jour de mer

8 h — Nous partons remorqués par le vapeur *La France* (cruelle dérision). Quand donc y serons-nous ? Mais le principal, c'est que nous partions et comme c'est ce que nous sommes en train de faire, je suis à peu près content.

9 h — Dans quelques heures, nous quitterons le remorqueur. En attendant, j'ai profité du moment où nous quitions le mouillage pour prendre un croquis de Thio. Il est comme les autres dessins que j'ai faits, c'est-à-dire infect, mais cela ne fait rien à la chose.

Midi 40 — Le remorqueur nous quitte en saluant gracieusement. Je lui réponds tout en me promettant mentalement de ne jamais le revoir ainsi que son port d'attache.

4 h — À son tour le pilote nous quitte en disant à Thieulin « Au revoir, Lieutenant ». Aussi vous voyez d'ici la joie de ce dernier. Il en est d'abord resté interdit, puis j'ai cru qu'il allait sauter au cou du Pilote pour le remercier de sa bonne nouvelle.

4 h 1/2 — Assis sur le panneau de l'arrière, je m'ennuyais mortellement, regardant lassé, les voiles, le pont, la dunette, le bateau, quand je vois monter sur la susdite dunette un individu noir comme du charbon des pieds jusqu'à la tête, dont la figure autant que je pouvais voir, m'était inconnue. C'était un libéré qui s'était caché dans la soute. Il a été trouver le capitaine, qui, du reste, l'a très bien reçu. Songez donc, cela fait un homme de plus et qu'il ne paiera pas. Quel avantage !

Jeudi 25 octobre

2 jours de mer, 172 jours de campagne

Je m'ennuie énormément, surtout quand je pense à la longueur des trois mois et demi qu'il nous reste encore à faire.

Nous ne bougeons plus, il fait un calme terrible et malgré cela, la peur de la terre le tient toujours (je parle de lui, le capitaine). On vire de bord toutes les quatre heures.

Vendredi 26 octobre

3 jours de mer, 173 jours de campagne

Nous avons de la brise, nous marchons au moins six nœuds, ce n'est cependant pas beaucoup. Mais depuis que nous sommes chargés, il est plus lourd et naturellement il remue beaucoup plus difficilement. Depuis qu'il est chargé, il marche au moins deux nœuds de moins qu'avant. C'est-à-dire qu'il y a deux mois, nous aurions marché huit nœuds. Mais cela ne fait rien, nous marchons, nous irons un peu moins vite, mais du moment que nous arriverons, le reste *All right*.

Aujourd'hui, nous avons vu apparaître à notre déjeuner de l'endaubage et les inévitables fayots.

En attendant, nous sommes toujours dans cette espèce de canal formé par les Loyaltys et la Nouvelle-Calédonie.

Samedi 27 octobre

4 jours de mer, 174 jours de campagne

Je m'embête toujours et de plus en plus, si c'est possible. Il est vrai qu'il y a de l'entraînement. Toujours dans ce sacré canal dont nous ne sortirons pas, toujours à virer de bord.

Dimanche 28 octobre

5 jours de mer, 175 jours de campagne

Enfin, il ne faut jamais désespérer, nous voilà sor-

tis non sans mal et en plus, nous marchons et bien, même. J'espère que cela va continuer ainsi longtemps.

À propos, il paraît que Thieulin va derrière demain pour être sous la main de notre « *dearling* » capitaine. Il a d'ailleurs commencé aujourd'hui le service de Lieutenant. Il a fait le point et c'est du reste par lui que j'ai su que nous étions par 165° 46' de Longitude Est et 21° 37' de Latitude Sud.

Quelle scie ! Le capitaine est pris de la folie de nous faire faire le quart et comme il ne dort pas de la nuit, il n'y a pas moyen de ne pas le faire.

Lundi 29 octobre

6 jours de mer, 176 jours de campagne

Encore un jour de passé, un peu moins bêtement que d'habitude, car toute l'après-midi j'ai dessiné. Naturellement je n'ai pas encore trouvé ce que je cherche depuis six mois.

Mais cela ne m'empêche pas d'être très content de moi. J'ai fait un jeune homme (quelconque) appuyé sur un cabestan et rêvant. Je le trouve bien comme jour. Enfin, d'après Thieulin (puisque'il n'y a plus d'officier, je suis obligé de me contenter d'un seul critique), donc d'après lui, il est très bon. Je suis content, je vois que le dessin reprend un peu et m'occupe, tant mieux.

À part cela, il n'y a rien de nouveau, nous marchons comme toujours, c'est-à-dire une bonne moyenne et le capitaine est suivant son habitude de très mauvaise humeur. Il dit des sottises à tout le monde.

Mardi 30 octobre

7 jours de mer, 177 jours de campagne

Ce que je me suis embêté aujourd'hui, c'est épouvantant. La journée m'a semblé d'une longueur épouvantable, quoique cependant j'aie recommencé pour la cinquième fois l'allée d'arbres que j'ai envoyée à Versailles. Mais cette fois elle est un peu plus grande et je la trouve mieux réussie que la première. Mais ça n'est pas tout, j'en ai commencé une autre avec l'intention de la faire à l'aquarelle. Réussirais-je ? *Réussirais-je ti pas (sic) ?* Je n'en sais rien, heureusement j'espère réussir.

Thieulin n'ayant pas fait le point, je ne sais pas où nous sommes. Il est vrai que je le saurai demain. À propos de Thieulin, il paraît que c'est jeudi prochain, jour de la Toussaint, qu'il va derrière.

Mercredi 31 octobre

8 jours de mer, 178 jours de campagne

Je dessine toujours, tout en m'ennuyant énormément. Je n'ai pas encore eu le temps de commencer mon aquarelle, mais ce sera pour demain.

En attendant, le bateau marche toujours, en faisant un tout petit peu du nord, ce qui ne fait pas grand-chose du moment que nous marchons.

Il paraît que c'est sérieusement demain que Thieulin va derrière. Le capitaine a dit au Novice remplaçant le maître d'hôtel de l'aider à transporter sa

malle dans la chambre du grand Vivier, ex-premier Lieutenant.

Ce qui ne nous empêche pas de causer le soir, ni de nous disputer sur toutes sortes de sujets.

Novembre 1900

Jeudi 1^{er} novembre

9 jours de mer, 179 jours de campagne

Nous étions à midi par

25° 31' 15'' Latitude Sud
et 169° 46' 10'' Longitude Est.

Je suis content de moi parce que j'ai réussi à mon idée la fameuse *Allée* que j'ai commencé à faire à l'aquarelle et que je ne trouve pas mal.

À part cela, rien de nouveau sous le chaud soleil du tropique. On s'embête toujours autant et toujours aussi bêtement.

Avec tout cela, Thieulin doit toujours aller derrière et le capitaine n'a pas l'air pressé de l'y mettre, aussi vous comprenez s'il est embêté.

Nous marchons très bien, mais tanguons beaucoup.

Vendredi 2 novembre

Jour des Morts

10 jours de mer, 180 jours de campagne

Est-ce de la faute à ce jour funèbre à tous points de vue ? Non seulement qui l'est déjà par lui-même, aussi bien en France qu'à l'étranger... Mais ici le

ciel est noir, l'horizon brumeux, de gros nuages gris courent dans les nues et à tous ces signes menaçants viennent s'ajouter un vent d'enfer, une mer noirâtre et blanchissante par endroits. Et tout cela réuni à la tristesse qu'engendre ce Jour est peut-être la cause de ma mélancolie.

La houle est, je crois, plus forte qu'hier et nous tanguons énormément, quoique marchant bien. Il est vrai que nous l'avons juste sur le nez et c'est ce qui nous remue de cette façon dégoûtante.

Rien de nouveau toujours. Thieulin n'est pas encore derrière et c'est à se demander quand il y sera.

Samedi 3 novembre

11 jours de mer, 181 jours de campagne

Encore un jour de passé, moins stupidement que les autres. J'ai continué mon aquarelle, je l'ai presque finie et jusqu'à présent, je trouve que c'est la mieux que j'ai réussie à faire jusqu'ici.

Mais maintenant je m'ennuie, je ne fais rien, aussi les idées bêtes m'arrivent en foule. Je voudrais être arrivé à Versailles. Enfin, un jour viendra peut-être où j'y serai arrivé.

Le bateau marche toujours très doucement, c'est à croire qu'il est fatigué et qu'il a peur de se casser les pattes. Enfin, j'espère qu'il ne les cassera pas et qu'il nous mènera jusqu'au Havre sans avaries et en moins de trois mois.

Dimanche 4 novembre

12 jours de mer, 182 jours de campagne.

Je suis maintenant constructeur de navire. j'ai fait cette après-midi le plan d'un sloop de course que j'ai l'intention de faire. Réussirai-je, je n'en sais rien, je l'espère. J'ai tout préparé, calculé, mesuré. J'ai même fait le plan des voiles.

Voilà le deuxième dimanche de passé. Si cela pouvait être le dernier, car on s'ennuie tellement à bord. Les hommes mêmes ne savent quoi faire et naturellement ils s'embêtent. Or quand ils s'embêtent, pour se distraire, ils se disent des sottises, en riant d'abord, sérieusement ensuite et ils finissent par se battre. Et naturellement c'est ce qui est arrivé ce soir. Deux hommes se sont dit des sottises pour un bateau en bouteille, l'un prétendant qu'il les faisait mieux que cela, l'autre disant le contraire naturellement et cela a fini par des coups, surtout qu'ils étaient légèrement pafs. Heureusement, le capitaine n'était pas loin et est venu les séparer. Et cela s'est terminé sans effusion de sang. Seul le plus ivre des deux a eu l'œil légèrement poché.

C'était aujourd'hui la Saint-Charles, fête de Père. Enfin chacun son tour. À dieu vat !

Lundi 5 novembre

13 jours de mer, 183 jours de campagne

On s'embête toujours et ce soir pourquoi me suis-je mis à écrire mon journal dans ma chambre, je n'en

sais rien. Peut-être est-ce parce qu'il commence à faire froid et en somme, c'est la raison, la seule, qui soit à peu près plausible. C'est que maintenant le carré commence à devenir rudement froid et ce n'est pas commode d'écrire dans ces conditions.

Nous avons un très bon vent, mais un peu fort et qui nous a obligés à serrer les cacatois pour la nuit.

En attendant, Thieulin espère toujours aller derrière, mais attend un ordre qui se fait rudement désirer. Il se demande, et moi aussi du reste, si le capitaine va le laisser espérer y aller comme cela jusqu'en France. Aussi il s'embête et tous les soirs, la conversation ne roule guère que sur ce sujet.

Mardi 6 novembre

14 jours de mer, 184 jours de campagne

Je m'ennuie toujours autant et toujours aussi bêtement. Que faire ? Rien. Nous n'avons rien à faire et en plus le bateau ne marche pas.

Thieulin n'est pas encore derrière et se demande quand il ira. Mais avec cette vieille bête-là, on ne peut jamais savoir. Un jour, c'est oui, le lendemain, c'est non. Alors comment voulez-vous ? Aussi Thieulin s'embête et désespère. Cependant tous les jours il fait le point avec lui et il est toujours très gentil. À propos de point, justement, Il a dit à Thieulin de prendre des hauteurs pendant que je compterai au chronomètre. Quelle est cette nouvelle idée ? Je suis sûr qu'il n'en sait rien lui-même.

Enfin dans trois mois, je me fichera pas mal de tout

cela, je l'espère tout au moins, car dans cet espace de temps, il se passe tant de choses.

Mercredi 7 novembre

15 jours de mer, 185 jours de campagne

Calme plat, on s'ennuie et on ne marche pas. Quand donc enfin marcherons-nous un peu ? Car voilà quinze jours que nous sommes partis et nous sommes juste par le travers de la Nouvelle-Zélande.

C'est rudement embêtant de ne pas marcher mieux que cela, aussi la journée a-t-elle été d'une tristesse déplorable, quoique toute la matinée, je n'aie fait que tailler dans du bois pour faire mon fameux bateau. La coque est à peu près terminée et j'espère que demain elle le sera tout à fait.

Je m'ennuie toujours énormément, naturellement, ne sachant quoi faire. Il y a bien le dessin. Mais il fait trop froid pour cela, mes idées sont gelées.

Jeudi 8 novembre

18 jours de mer, 186 jours de campagne

Triste jour. Condamnés, oui, condamnés à mourir de faim. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Les autres non plus. Le capitaine de même, je crois.

Il est arrivé ce matin et nous étions dans nos chambres. Il a regardé, est parti et n'a rien dit de plus. Mais à neuf heures, on nous a apporté un morceau de lard gros comme le poing et... et c'est tout. Nous

n'avons rien eu d'autre. Et il paraît que nous en avons comme cela pour huit jours. Or Girardet, Lampérière et moi, du lard, nous n'en mangeons pas. Il n'y a que Le Jaouen, et encore. Que dire ? Que faire ?

4h — Le capitaine sort de la chambre où, sans motif plausible, il est entré pour dire des sottises à Lampérière. Ce dernier assis sur son lit, lisant tranquillement quand cet autre arrive et que...

— Qu'est-ce que vous faites là, vous ?

et en même temps il attrape notre théière et fait le geste de lui jeter sur la tête. Lampérière, avec un sang-froid étonnant, s'arrête de lire, lève la tête et le regardant dans les yeux, lui dit :

— Touche pas.

Cela lui a produit l'effet d'un calmant. Il est parti aussitôt en grommelant comme un ours (qu'il est) et en disant :

— Regardez-moi ça... Tuez-le... Tuez...

Tuez, tuez, mot qui du temps du pauvre Bouhier lui avait valu ce surnom (un moment, on ne l'appelait plus que comme cela : Tuez, tuez). Enfin, dans une heure, je vais aller manger mon morceau de lard et un morceau de « biscuit ».

Manger, manger, c'est une façon de parler, car c'est Le Jaouen ou plutôt la mer qui le mangera. Le biscuit, peut-être encore, mais le lard, non alors, plutôt crever de faim. Enfin, il est probable que tout cela aura une fin, mais laquelle ?

Vendredi 9 novembre

17 jours de mer, 187 jours de campagne

Le régime continue : toujours lard, fayots aussi. Vous devinez de quelle faim nous sommes torturés, attendu que nous n'avons guère mangé dans la journée autre chose qu'un biscuit. C'est peu, très peu et je voudrais manger quelque chose de plus solide.

Mais le plus drôle de la chose, c'est que cet idiot de capitaine nous punit, mais il pourrait au moins nous dire pourquoi. Non, nous ne savons rien. Il n'a pas crié, il n'a rien dit, mais il a agi. Enfin, dans trois mois, je me ficheraï pas mal de la façon dont il agit.

Ce soir, vers cinq heures, nous avons vu un trois-mâts goélette qui s'en allait vers la Calédonie.

Samedi 10 novembre

18 jours de mer, 188 jours de campagne

Ce soir, je m'ennuyais mortellement et je cherchais à faire passer le temps un peu plus agréablement que de coutume, en lisant dans les nombreux cahiers laissés par Vivier, quand tout à coup mes yeux tombent sur une pièce de vers intitulée *Les Marins* et signée Deloncle. Je la transcris :

*La Mer, le ciel toujours, toujours l'immensité
Solennellement triste, et le devoir austère
De veiller et bientôt las d'avoir tant conté
Cette habitude entre eux de veiller et se taire*

*Pour cloître ayant le pont, pour réduit solitaire
La cabine profonde où tremble une clarté,
Hors du monde réel et de l'humanité
Se peut-il un plus grave et plus sombre monastère ?*

*Quand un soir surgit la terre à l'horizon,
Sous le soleil couchant, monts, arbres et gazons,
D'améthystes semées de rubis et de topazes,*

*Les yeux béants de voir leurs espoirs reverdis,
Sont-ils pas les « Marins » debout en leurs extases
Tels des moines devant le seuil du Paradis.*

Commandant Deloncle
mort le 4 juillet 1898

Elle est très chic sa pièce de vers, à mon avis toujours.

Cette après-midi, je m'embêtais, chose qui n'a rien d'extraordinaire en soi, attendu que depuis le 7 mai, il en est ainsi. Mais il est probable que c'était plus fort que d'habitude, car je me suis mis à dessiner et j'ai réussi à faire de mémoire la pagode hindoue que j'ai vue il y a un an à Calcutta. Est-elle bien ? Est-elle mal ? Je ne sais, je ne pourrais même pas le dire.

Mais tout cela ne me donne pas à manger et comme c'est à peu près la seule chose que je désire en ce moment, je suis bien malheureux, car j'ai le ventre creux, excessivement creux. Enfin, Bismarck l'a dit : « La force prime le droit. »

Dimanche 11 novembre

19 jours de mer, 189 jours de campagne

Il y a eu du mieux aujourd'hui, qui malheureusement ne durera pas. Ce matin, nous avons eu du vin et ce soir du poulet. Il est vrai que cela a été fait sans ordre du capitaine, de sorte que ce dernier a été dire des sottises au chef pour nous avoir donné à manger.

Heureusement, je suis lesté jusqu'à demain matin, ce qui est déjà quelque chose, mais enfin, il vaudrait mieux que je n'ai pas à m'occuper de cela.

Enfin, le temps passe tout de même, voilà 6 mois que nous sommes — heureusement il ne nous reste que 4 mois au plus à faire — à bord de cette sale baille.

Enfin, nous marchons bien, ou à peu près bien, plein vent arrière et six nœuds, comment demander mieux ? Nous avons un soleil et une mer magnifiques, l'un qui est très chaud, l'autre calme malgré le vent. Pourvu qu'il en soit ainsi pendant quelque temps.

Lundi 12 novembre

20 jours de mer, 190 jours de campagne

Dire qu'il y a trois mois nous entrions en rade de Nouméa. Heureusement, ces jours-là sont passés et ne reviendront plus, car je me suis trop ennuyé.

Il paraît que nous aurons du vin tous les jours à midi. Pourquoi ? Quelle nouvelle idée lui est passée

par la tête, je ne sais, mais je trouve qu'il ferait mieux de garder notre vin et de nous donner à manger.

Enfin, nous avons du vin. Ce n'est qu'une amélioration relative, mais enfin c'en est une.

Nous marchons très bien, si bien même que nous devons avoir dépassé le 180^e degré de longitude et être maintenant dans l'Ouest de Paris. Je crois que nous aurons deux lundis, ce qui est bien embêtant. Il aurait mieux valu que ce soit deux dimanches. Enfin, tant pis.

Lundi 12 novembre (bis)

180^e¹⁹

21 jours de mer, 191 jours de campagne

C'est hier, vers huit heures, que nous l'avons passé. C'est un grand point et un grand pas de fait, car cela nous met à peu près en dehors de toutes ces affreuses îles qui se trouvent aux alentours de ces grandes terres, comme l'Australie, la Nouvelle-Zélande.

Rien de nouveau, nous mourons toujours de faim, quoiqu'ayant eu une boîte de conserve par le Chef. En somme nous commençons à en prendre notre parti, surtout que nous nous apercevons qu'il n'y a pas moyen de faire autrement. Tout va bien, mais surtout le grand Né-Ness : il marche merveilleusement, quelque chose comme dix nœuds.

Si cette vitesse pouvait se maintenir, ce serait une rude chance, car comme cela, nous n'en avons pas

¹⁹ 180^e parallèle.

pour quinze jours à être au Cap. Enfin, quand nous l'aurons passé, ce sera presque la moitié du voyage de fait. Nous y arriverons.

Mardi 13 novembre

22 jours de mer, 192 jours de campagne

Quelle scie ! Depuis ce matin, un roulis d'enfer, au point que je ne peux me tenir debout et que je suis obligé d'écrire mon journal, couché sur mon lit. De plus, dans notre chambre, c'est un vrai déluge de tous côtés. Il tombe de l'eau, c'est une pluie continuelle. Nous sommes littéralement trempés.

Le capitaine a peur que le bateau ne fasse de l'eau avec ce roulis qui le fatigue énormément. Aussi il a envoyé le mécanicien voir. Celui-ci est remonté quelque temps après, disant que jamais la cale n'avait été plus sèche. C'est heureux.

Naturellement, c'est toujours la famine. Il ne veut pas nous donner à manger, pourquoi ? Je suis curieux de connaître la raison. Mais il est probable que nous ne le saurons jamais²⁰.

Quelle mer ! Non, c'est épouvantable, de l'eau plein le pont, si bien même que le brise-lame que l'on avait installé sur le grand panneau arrière vient d'être emporté en brisant la passerelle et une partie de

²⁰ Une note postérieure, de la main de l'auteur, dans la marge du cahier ajoute ceci : *Que j'étais bête à cette époque, je le sais pourquoi maintenant !*

l'échelle de tribord. Voilà les avaries qui commencent. Pourvu que nous n'en ayons pas de plus grave.

Mercredi 14 novembre

23 jours de mer, 193 jours de campagne

Ce matin, la première chose que j'ai pu remarquer, c'était les corps de deux poules se promenant au roulis, sous presque 50 cm. La porte fermant la chambre de ces intéressants animaux ayant été défoncée, la plupart d'entre eux ont été noyés. À part cela, rien de bien extraordinaire. Il pleut toujours dans notre chambre : c'est au point que j'ai peur qu'il ne nous arrive ce qui est arrivé aux poules.

Enfin ce soir vers trois heures, le soleil a réussi à se montrer. J'en ai profité pour mettre toutes mes affaires à sécher, ce qui a été fait en très peu de temps.

Jeudi 15 novembre

24 jours de mer, 194 jours de campagne

Depuis ce matin, j'ai horriblement mal aux dents. Je crois que cela provient de l'humidité de cette sale chambre. Le mauvais temps est passé aussi, j'espère que maintenant nous allons nous remettre à marcher.

Presque toutes nos voiles sont serrées, or, comme il y a une houle épouvantable, nous roulons bord sur bord, c'est horrible, on ne peut se tenir debout.

Je m'ennuie et je ne sais que faire. J'ai faim, je ne sais quoi manger. Enfin, je suis bien embêté.

Vendredi 16 novembre

25 jours de mer, 195 jours de campagne

Que devenir ? Que faire ? Grande question qui est encore à résoudre. Je m'ennuie. Il fait froid et pour me consoler, mon mal de dents continue, un peu plus doux cependant, mais il me fait encore mal.

Le capitaine compte être au Cap Horn, paraît-il, dans une quinzaine de jours. Tant mieux, mais il compte bien peu quand même.

Le mauvais temps est enfin fini, mais nous ne marchons presque plus. Thieulin m'a dit que nous étions par $167^{\circ} 09'$ de Longitude Ouest et $44^{\circ} 25'$ de Latitude Sud. Nous avançons un peu, du reste on commence à le voir sur la carte. Enfin, encore trois mois. Trois mois, que cela me paraît long. Il me semble que jamais nous ne les ferons.

Samedi 17 novembre

26 jours de mer, 196 jours de campagne

Il fait froid, la chambre est très humide et je crois que c'est cela qui m'a donné mal aux dents. J'ai en même temps la migraine, enfin je suis très mal foutu.

Le capitaine compte être au Cap Horn dans une quinzaine de jours. Je n'y crois guère, si ce n'est qu'avec la vitesse que nous avons, dans trois mois nous y serons peut-être, mais pas avant.

Nous étions à midi par

167° 09' de Longitude
et 44° 25' de Latitude Sud.

On commence à voir en regardant sur la carte que nous avançons. Nous avons déjà fait (*déjà* n'est pas le mot), nous avons fait à peu près le quart de la route que nous avons à faire pour aller au Cap. Ce n'est que bien peu de choses et même pas assez. Car si le bateau marchait, suivant moi, nous serions entre les jetées. Enfin...

Dimanche 18 novembre

27 jours de mer, 197 jours de campagne

Enfin, nous avons eu à manger, non sans avoir attendu, mais enfin nous en avons. Seulement, il a trouvé très intelligent de nous enlever la lumière sous prétexte que le soleil se couchant à sept heures et demie, nous n'avons pas besoin de voir clair.

Je ne le croyais pas si crapule. Quel animal ! Il paraît qu'il se venge, mais de quoi ? Il a une façon de punir les gens qui n'est vraiment pas banale. Il nous met au biscuit, mais il ne nous dit pas pourquoi, ni même à d'autres. Enfin, il est fou, il n'y a point de remède.

À part cela, rien de nouveau. On s'embête toujours. Mais le bateau marche, ce qui est un avantage et peut-être enfin qu'un jour, à force d'avoir marché, il nous amènera au Havre. J'ai toujours mal aux dents et même cela augmente.

Lundi 19 novembre

28 jours de mer, 198 jours de campagne

Il est étonnant, ce vieux cochon de capitaine. Il nous a remis au régime de l'arrière, mais comme il ne reste rien, qu'il mange tout. Nous, nous n'avons qu'à nous serrer la ceinture. Il n'y a pas de danger qu'il ferait mettre deux boîtes de conserve au lieu d'une. Non, cela coûte trop cher. Mais il a tort de faire ce qu'il fait, car ça pourrait lui revenir à plus cher encore quand nous serons arrivés. Sur quatre que nous sommes, il y en a deux qui porteront plainte au Commissaire de la Marine. Moi, je ne ferai rien, mais je dirai à Maurice Corblet que son Fossard bien aimé, l'homme Juste, l'homme Honnête, n'est au fond qu'une crapule finie.

J'ai un horrible mal de dents et je ne sais quoi faire pour le faire passer. Il paraît que la « Grosse Andouille » compte être en France dans deux mois et demi. Je crois qu'il devient de plus en plus furieux, je me demande à quoi cela tient. Enfin, pauvre bête, il pourra se faire soigner en arrivant. Cela ne pourra pas lui faire de mal.

Mardi 20 novembre

29 jours de mer, 199 jours de campagne

Heureusement qu'on nous a dit que nous étions nourris comme à l'arrière, car je ne sais comment nous ferions pour le savoir sans cela. Nous n'avons eu

que du biscuit aujourd'hui. Enfin, il est encore heureux que cela n'arrête pas le pauvre Né-Ness. Il a bien marché depuis midi hier. Il a fait 900 milles. Enfin, encore une soixantaine de journées comme celle-là et nous ne serons pas loin du Havre.

Mercredi 21 novembre

30 jours de mer, 200 jours

Encore 73 jours²¹

Enfin, voilà bientôt un mois que nous avons quitté l'infect trou décoré du nom de Thio où moisit ce pauvre Blanier. Quelle chance de l'avoir enfin quitté, ce sale endroit, on s'y ennuyait trop. J'aime mieux Versailles : on s'y embête aussi par moments, mais pas autant.

Nous avons très bien marché d'hier à aujourd'hui. Nous étions à midi par

148° 10' de Longitude Ouest
et 6° 24' de Latitude Sud.

Si cette vitesse pouvait se maintenir encore pendant quinze jours, au bout de ce temps le Cap Horn serait passé. Enfin, il reste encore en tout, à peu près deux mois à deux mois et demi. Je m'ennuie horriblement et j'ai faim.

²¹ À partir de ce jour, Maurice Le Scouëzec commence un compte à rebours, qu'il note simplement sous la forme 73 ou 73 J. et que nous transcrivons, pour la clarté de la lecture, par « encore 73 jours ».

Jeudi 22 novembre

31 jours de mer, 201 jours de campagne,
Encore 72 jours

Nous marchons très bien, je crois avoir entendu dire onze nœuds et Thieulin m'a dit que nous étions par²² [...]

Le vent est même un peu trop fort pour certaines voiles, par exemple le grand cacatois arrière qui s'est en allé en faisant beaucoup de bruit.

Ce bateau de malheur, c'est à croire qu'il devient tous les jours de plus en plus monotone, car je m'em-bête, je crois, de plus en plus (« 306 » est toujours aussi bête).

306, c'est bien des choses, tellement de choses même que je ne sais si je pourrai vous les dire toutes. C'est primo Francisque Sarcey, 2° Mon Oncle, 3° Le Vieux, 4° Le grand Mât, 5° Tuez, 6° Pon-Pon, etc. Je n'aurais pas assez de place dans tout mon cahier pour vous énumérer les noms et surnoms de notre adorable capitaine. Si ce malheureux est fou, ce n'est point de sa faute. Mais sa folie me ferait désirer encore plus, si cela était possible, d'être à Versailles.

Heureusement, la campagne s'avance. Le nombre des jours passés augmente, pendant que celui des jours à venir diminue, lentement, il est vrai, mais diminue.

²² Le point n'est pas noté.

Vendredi 23 novembre

32 jours de mer, 202 jours de campagne

Encore 78 jours²³.

Toute l'après-midi, je n'ai fait que prendre des notes dans une Cosmo, ce qui, entre parenthèses, n'est pas rigolo.

Nous avançons toujours et tout en ne marchant pas mal, nous étions à midi par

136° 23' de Longitude Ouest et
47° 8' de Latitude Sud.

Ainsi, il est 2 h 29 du matin, vous êtes tous bien endormis et ne vous doutez guère que je m'embête phénoménalement en pensant à cela. Enfin, dans deux mois !

Le baromètre a baissé énormément, paraît-il, et ce soir il pleut et la mer a l'air de vouloir se mettre en colère. Pourvu qu'il ne nous tombe pas d'eau comme la dernière fois. Il y en a déjà assez sans cela, c'est d'une humidité épouvantable dans ces saletés de chambre.

²³ L'appréciation du temps nécessaire au retour a varié depuis la veille dans le sens de l'allongement. Le lendemain, 24 novembre, il sera raccourci et ramené à 67 jours.

Samedi 24 novembre

33 jours de mer, 203 jours de campagne
Encore 67 jours.

Quelle triste journée ! Je me suis embêté énormément et je m'ennuie encore du reste, mais moins cependant. Nous marchons toujours, nous étions à midi par

131° 23' de Longitude Ouest
et 47° 19' de Latitude Sud.

Nous marchons très bien, et si bien même que cela doit être les fameux vents d'Ouest que nous cherchons et attendons depuis si longtemps. À part cela, rien de nouveau, je m'embête et je suis très triste, ce qui change très peu la face des choses. Pour moi comme pour vous, tous les jours se ressemblent et je ne sais comment les faire passer agréablement. Enfin, il fait assez doux.

Dimanche 25 novembre

34 jours de mer, 204 jours de campagne
Encore 66 jours.

Nous sommes aujourd'hui par

126° 22' de Longitude Ouest
et 48° 08' de Latitude Sud.

Nous n'avons plus que 8 h 24 de retard sur Paris. Aussi pendant que tu jouais au tennis, je dormais et

maintenant que tu dors, moi, j'écris et je m'embête naturellement (il était inutile de le dire).

Nous marchons très bien et même il est malheureux que le temps ne marche pas aussi vite. Enfin, dans deux mois... Bon sang, que je m'embête ! Sale pays !

Lundi 26 novembre

35 jours de mer, 205 jours de campagne
Encore 65 jours.

On a signalé un bateau que je me suis escrimé à chercher en pure perte. C'était un quatre-mâts, paraît-il, et « 306 » avait une frousse terrible que ce soit l'*Émilie*, et naturellement était inabordable, mais comme on l'a dépassé vers midi, il est redevenu de bonne humeur. Il veut arriver avant Elle et je crois que cela le rend malade. Enfin tant pis.

On n'a pu faire que le point estimé aujourd'hui, le soleil n'ayant pas daigné se montrer, mais cela ne nous empêche pas de savoir que nous sommes par

120° 58' de Longitude Ouest
et 48° 53' de Latitude Sud,

ce qui ne donne plus que huit heures de retard sur Paris (pauvre Paris, quand donc y serai-je ?).

Mardi 27 novembre

36 jours de mer, 206 jours de campagne

Encore 64 jours.

J'ai dessiné cette après-midi et ce n'est pas trop mal réussi, d'après moi naturellement. Enfin, je suis enchanté de ma journée. À part cela, c'est toujours la même chose, on s'embête et on ne mange presque rien, mais enfin, on mange, c'est l'essentiel. On marche très bien, si bien même que « 306 » compte être au Cap pour dimanche. Nous étions à midi par

115° de Longitude Ouest
et 49° 13' de Latitude Sud.

C'est ce qui me fait croire que nous ne serons pas au Cap avant lundi. « 306 » est fou et le devient de plus en plus. Enfin... All right !

Mercredi 28 novembre

37 jours de mer, 207 jours de campagne

Encore 63 jours.

Décidément, cela devient une folie. Je n'ai fait que dessiner cette après-midi et cela m'a occupé et m'a empêché de m'ennuyer.

Nous marchons toujours très bien et nous étions à midi par

109° 43' de Longitude Ouest
et 50° 09' de Latitude Sud.

J'ai toujours mal au doigt.

Jeudi 29 novembre

38 jours de mer, 208 jours de campagne

Encore 62 jours.

Je n'ai encore fait que dessiner aujourd'hui. Une nouvelle idée m'est passée par la tête. Je ne dessine plus que sur ces petites cartes vertes qui sont épatantes pour cela.

Jamais je n'ai vu un aussi drôle de pays : il est huit heures du soir, il fait clair comme en plein jour et le soleil est couché depuis sept heures au moins. Enfin, c'est merveilleux, sans compter qu'il ne fait pas froid du tout. Je suis resté toute l'après-midi à dessiner dans la chambre avec le hublot ouvert.

Nous marchons toujours très bien. Nous sommes par

103° 33' de Longitude Ouest
et 50° 16' de Latitude Sud.

Je ne sais pas du tout pourquoi nos voiles sont serrées. D'après Thieulin, le baromètre est descendu à 750 mm.

Tiens, en enlevant le papier du calendrier, je viens de voir Saint André. Eh bien ! sale crapule, sale feignant, animal, etc., je te souhaite une bonne fête.

Vendredi 30 novembre

39 jours de mer, 209 jours de campagne

Encore 61 jours.

J'ai fait un rêve horrible, cette nuit. Enfin, c'est passé.

Aujourd'hui, je n'ai pas fait grand-chose. J'ai essayé de dessiner, mais je n'ai fait qu'un bout du canal et encore il est très mal réussi. Mais le courage vient de me prendre. Quand nous aurons dîné, je ferai un peu d'aquarelle.

À bord, rien de nouveau. On n'a pas pu faire le point, mais comme j'ai l'estimé, je me fiche pas mal de l'autre. Nous étions à midi par

98° 11' de Longitude Ouest
et 50° 09' de Latitude Sud.

Je m'ennuie énormément.

Décembre 1900

Samedi 1^{er} décembre

40 jours de mer, 210 jours de campagne
Encore 60 jours.

Enfin, voici encore un mois de passé, lentement, bien lentement, mais il est passé, ce qui est beaucoup. Oh ! hier, j'ai peint ce bout de canal que je trouvais mal. Je l'ai peint en bleu et il fait très bien. Puis cette après-midi, je me suis mis à dessiner et j'ai fait le même pont, mais en trois autres couleurs. En noir et blanc, celui-là représente l'hiver, un autre en ocre jaune qui représente l'automne, l'autre alors en bleu qui représente l'été et enfin un dernier en vert qui représente le printemps.

Nous marchons toujours bien. Nous étions hier soir à neuf heures par

99° 37' 35'' de Longitude Ouest
et 51° 42' 21'' de Latitude Sud

et aujourd'hui à midi, nous étions par

94° 29' de Longitude Ouest
et 52° 12' de Latitude Sud.

Enfin nous approchons.

Dimanche 2 décembre

41 jours de mer, 211 jours de campagne

Encore 59 jours.

Je n'ai rien foutu de la journée et naturellement je me suis horriblement ennuyé.

« 306 » craint un coup de vent. Il paraît du reste que le baromètre est descendu de 758 mm à 742 mm. Aussi toutes nos voiles ont été prudemment serrées. Malgré cela nous ne marchons pas mal et nous étions à midi par

89° 33' de Longitude ouest
et 52° 50' de latitude Sud.

Nous n'avons donc plus maintenant que 6 h 56 de retard sur Paris. Le malheureux « 306 » devient fou. Il dit à tout le monde que c'est son dernier voyage, car il ne passera probablement pas le Cap. Quel idiot !

Lundi 3 décembre

42 jours de mer, 212 jours de campagne

Encore 58 jours.

Le coup de vent nous est tombé dessus hier soir et nous a fait danser toute la nuit. Maintenant tout est fini, toutes les voiles sont dessus et nous marchons bien, 12 nœuds je crois. À midi, nous étions par

84° 27' de Longitude Ouest
et 54° 16' de Latitude Sud.

Nous sommes depuis deux heures à peu près à nous tenir les côtes. Il y a le gros Girardet qui nous lit le Théâtre de Labiche, c'est gondolant. Le *Chapeau de paille d'Italie*, entre autres, a eu un succès fou. Nous nous roulions littéralement.

Mardi 4 décembre

43 jours de mer, 213 jours de campagne
Encore 57 jours.

Depuis minuit à peu près, ce satané bateau ne fait absolument que rouler, danser, tanguer, c'est à nous rendre fou. Heureusement, depuis trois heures, on a remis de la toile et nous sommes un peu plus tranquilles. Nous marchons très bien, 12 nœuds je crois. Nous étions à midi par

55° 43' de Latitude Sud
et 81° 30' de Longitude Ouest.

Mardi 5 décembre

44 jours de mer, 214 jours de campagne
Encore 56 jours.

Ce Cap Horn est très, très, très important. Il n'est pas encore passé. Nous étions à midi par

79° 02' de Longitude Ouest
et 59° 49' de Latitude Sud.

C'est du reste pourquoi il ne fait pas chaud ici. Nous

ne marchons pas très bien, mais on compte avoir du vent demain, même plus que cela: « 306 » compte sur un coup de vent de Noroît.

À part cela, rien de nouveau. Je m'embête énormément, quoique cette après-midi, j'aie un peu dessiné. J'ai fait un effet de neige qui n'est pas bien du tout. Enfin!

Jeudi 6 décembre

45 jours de mer, 215 jours de campagne

Encore 55 jours.

Nous avons du vent, mais qui n'est pas positivement noroît. Il est Nord-Est, c'est-à-dire debout... Enfin, il tournera.

Nous étions à midi par

76° 23' de Longitude ouest
et 57° 13' de Latitude Sud.

Je m'embête toujours, ne sachant quoi faire. Ainsi, le dessin lui-même me rase. Que faire?

Vendredi 7 décembre

46 jours de mer, 216 jours de campagne
Encore 55 jours²⁴.

Nous avons des journées d'une longueur épatante. Le soleil se lève à deux heures, ce qui fait que le crépuscule²⁵ commence à minuit et demi. Il se couche à 22 h et demie (Levers astronomiques). Enfin, il n'y a pas de nuit. On voit clair tout le temps.

Nous étions à midi par

73° 15' de Longitude Ouest
et 58° 27' de Latitude Sud.

Il fait un temps épatant. Le thermomètre marquait 20° au-dessus à midi, mais le soir il ne fait pas chaud du tout, de sorte que Girardet (la grosse vache) et moi, nous avons des engelures, ce qui nous embête énormément. J'ai un peu dessiné, mais cela n'allait pas comme d'habitude, de sorte que je n'ai pas dessiné longtemps.

²⁴ À partir d'ici, des erreurs mal corrigées s'introduisent dans le compte des jours de mer, de campagne et restant à courir, et introduisent une certaine confusion. Nous rétablissons l'exactitude des deux premiers, mais nous respectons la fantaisie du compte à rebours qui connaît par ailleurs d'autres aléas.

²⁵ Il s'agit vraisemblablement d'un lapsus calami pour : l'aurore.

Samedi 8 décembre

47 jours de mer, 217 jours de campagne
Encore 54 jours.

Pour inaugurer ce huitième mois qui commence, on a tué un cochon ce matin. À part cet accident, rien de nouveau.

Nous étions à midi par

72° 15' de Longitude Ouest
et 58° 22' de Latitude Sud.

Ainsi il n'y a plus que 4 h 49 m de différence ou plutôt de retard avec Paris. Enfin, j'espère qu'un jour viendra où il n'y aura presque plus de retard.

Dimanche 9 décembre

48 jours de mer, 218 jours de campagne
Encore 53 jours.

Nous étions à midi par

70° 16' de Longitude Ouest
et 58° 59' de Latitude Sud.

Point estimé : le soleil n'avait point daigné montrer le nez. Il fait calme, nous ne marchons pas et roulons.

Depuis deux ou trois jours, tous les soirs, nous buvons une tisane ou infusion de cannelle. C'est Lam-périère qui a eu cette idée. Le Chef lui a donné de la cannelle en bâtons, nous la cassons et la faisons bouil-

lir pendant un quart d'heure et nous avons une boisson exquise, je dirais presque meilleure que le thé.

À part cela et que j'ai très mal aux dents, il n'y a rien de nouveau. Je m'embête toujours autant, quoique le soir nous nous disputions avec Thieulin sur l'honnêteté de « 306 » ou sur son très bon caractère.

Lundi 10 décembre

ATLANTIQUE

49 jours de mer, 219 jours de campagne

Encore 52 jours.

Oui, nous y sommes depuis cette nuit, je ne sais trop à quelle heure. Nous étions à midi par

68° 15' de Longitude Ouest
et 58° 43' de Latitude Sud.

Enfin, nous marchons bien et nous sommes à la moitié de ce sale voyage de retour.

« 306 » compte, paraît-il, voir les Malouines demain, ce qui est impossible, mais enfin, heureusement que nous savons qu'il est fou.

Mardi 11 décembre

50 jours de mer, 220 jours de campagne

Encore 51 jours.

On n'a pas pu observer, le soleil étant caché, car il fait un vent épouvantable et qui roule de gros nuages noirs. Nous devons avoir marché énormément, car

depuis hier soir huit heures, nous marchons une moyenne de douze nœuds. C'est épatant, ce satané bateau roule d'une façon infernale.

Le grand volant arrière est allé rejoindre les différentes autres voiles qui sont parties. À part cela, rien de nouveau. Je m'ennuie énormément, surtout qu'il est presque impossible de bouger, tellement le navire donne des secousses.

La température est montée un peu, j'espère que cela va continuer comme cela. Mon Dieu, que cela doit être bon d'avoir chaud, j'en ai déjà perdu l'habitude.

Mercredi 12 décembre

51 jours de mer, 221 jours de campagne

Nous avons rudement bien marché, nous étions à midi par

54° 30' de Latitude Sud
et 53° 54' de Longitude Ouest.

Heureusement, ce n'est pas encore tout, car nous marchons 10 nœuds. Enfin, c'est épatant, nous n'avons plus que 3 h 35 de différence sur Paris.

Nous devons avoir dépassé les Malouines, car à midi nous étions un tout petit peu au-dessous. Mais à la vitesse où nous marchons, un degré est bientôt fait.

Nous avons perdu les trois perroquets fixes et un hunier volant.

Jeudi 13 décembre

52 jours de mer, 222 jours de campagne
Encore 49 jours.

Nous sommes par

50° 55' de Latitude Sud
et 51° 49' de Longitude Ouest.

Je m'ennuie énormément quoiqu'il fasse moins froid et que la distance diminue. Toujours rien de nouveau, si ce n'est que le mauvais temps est complètement tombé. Nous roulons encore quelque peu, mais ce n'est plus rien, à côté d'hier surtout.

Vendredi 14 décembre

53 jours de mer, 223 jours de campagne
Encore 48 jours.

Nous sommes par

50° 23' de Latitude Sud
et 50° 15' de Longitude Ouest.

Nous n'avons presque rien fait et nous ne marchons pas.

J'ai essayé de dessiner, mais je n'ai rien pu faire, aussi j'ai tout laissé. À part cela, rien de nouveau, si ce n'est que je m'ennuie, chose qui n'est pas nouvelle. Enfin...

Samedi 15 décembre

54 jours de mer, 224 jours de campagne

Encore 47 jours.

J'ai un peu dessiné cette après-midi et j'ai réussi à faire une très horrible tête. À part cela, rien d'extraordinaire. Je m'ennuie toujours beaucoup et le dessin ne m'amuse pas.

Nous étions à midi par

... de Latitude Sud
et 46° 12' de Longitude estimée.

Je m'ennuie énormément de voir que c'est à peine si nous changeons de place. Nous ne savons pas la latitude.

Dimanche 16 décembre

55 jours de mer, 225 jours de campagne

Encore 46 jours.

Nous étions à midi par

48° 53' de Latitude Sud
et 45° 07' de Longitude Ouest.

Enfin, encore un mois et demi et nous ne serons pas (j'espère) loin de Versailles. Naturellement, je m'embête énormément et je ne peux plus dessiner, je ne fais que des saletés.

Lundi 17 décembre

56 jours de mer, 226 jours de campagne
Encore 45 jours.

Nous étions à midi par

43° 37' de Longitude Ouest
t 47° 29' de Latitude Sud.

Nous ne montons pas assez vite à mon idée et la chaleur non plus n'augmente pas assez vite, mais enfin, il ne fait toujours plus si froid, ce qui est déjà beaucoup.

Mardi 18 décembre

44° 43' de Latitude Sud
42° 34' de Longitude Ouest
(Je l'ai oublié en recopiant)²⁶.

Mardi 19 décembre

58 jours de mer, 228 jours de campagne²⁷
Encore 43 jours.

Nous étions à midi par

²⁶ Il s'agit de deux lignes rajoutées en bas de page. Cette adjonction nous montre que l'exemplaire du journal dont nous disposons est celui qui était recopié à partir de l'original, pour être remis à la mère de l'auteur.

²⁷ À partir d'ici, et sans doute à la suite de l'omission du jour précédent, la numération des jours redevient correcte sur le manuscrit.

44° 43' de Latitude Sud
et 42° 34' de Longitude Ouest.

Depuis hier soir vers six heures, la brise a pris et nous avons très bien marché. Maintenant encore, la vitesse est de douze nœuds.

Je m'ennuie toujours beaucoup et je ne dessine pas. Enfin, peut-être que dans un mois et demi, je ne m'ennuierai plus.

Jeudi 20 décembre

59 jours de mer, 229 jours de campagne

Encore 42 jours.

Nous étions à midi par

42° 30' de Latitude Sud
et 40° 30' de Longitude Ouest.

J'ai dessiné et cette fois j'ai, à mon idée, très bien réussi le dernier de la série intitulée du nom pom-pier de *Saisons*. J'ai fait aujourd'hui *le Printemps*, j'ai même mis une M à Prin... Enfin aujourd'hui, je me suis moins ennuyé, surtout qu'il fait bien moins froid.

Vendredi 21 décembre

60 jours de mer, 230 jours de campagne

Encore 41 jours.

Nous étions à midi par

40° 12' de Longitude Ouest
et 40° 10' de Latitude Sud.

Nous ne marchons pas encore des tas, mais enfin cela peut aller ? Nous n'avons toujours à manger que comme l'équipage, « 306 » étant toujours furieux contre nous. Heureusement le chef qui n'est pas aussi idiot que lui, nous donne autre chose que du lard, de sorte que nous ne crevons pas encore tout à fait de faim.

Samedi 22 décembre

61 jours de mer, 231 jours de campagne
Encore 40 jours.

Nous étions à midi par

38° 30' de Latitude Sud
et 39° 02' de Longitude Ouest.

Nous n'avons pas marché énormément, mais depuis midi, il s'est rattrapé et a marché une moyenne de douze nœuds en six heures. J'espère qu'il va continuer comme cela longtemps pour nous ramener le plus tôt possible en France.

Dimanche 23 décembre

62 jours de mer, 232 jours de campagne
Encore 39 jours.

Nous étions à midi par

35° 33' de Longitude Ouest
et 36° 12' de Latitude Sud.

Nous avons très bien marché cette nuit, mais en ce moment cela calmit malheureusement.

Nous avons lavé la chambre, le carré, tout est propre, et il ne nous reste qu'à salir de nouveau.

Lundi 24 décembre

63 jours de mer, 233 jours de campagne
Encore 38 jours.

Nous étions à midi par

35° 10' de Latitude Sud
et 33° 30' de Longitude Ouest.

« 306 » craint un cyclone, d'après Thieulin. Il est vrai que le baromètre est épatant, il a monté de 20 mm en trois heures. Enfin, si nous le recevons, tant pis.

À part cela, il serait difficile de se douter que la nature nous ménage de si jolies choses, car tout est calme, il n'y a pas un souffle de brise et la mare est plate comme une mare.

NOËL

Mardi 25 décembre

64 jours de mer, 234 jours de campagne
Encore 37 jours.

Nous étions à midi par

35° 31' de Latitude Sud
et 32° 36' de Longitude Ouest.

J'ai dessiné cette après-midi un petit village couvert de neige que Thieulin a eu l'air de trouver si chic que je lui ai donné. Mais en ce moment je suis occupé à en faire un autre que je vais aller continuer.

Enfin, nous voilà à Noël et pendant que vous ne vous ennuyez pas et vous amusez même, nous nous embêtons horriblement. Heureusement, je dessine. Enfin...

Mercredi 26 décembre

65 jours de mer, 235 jours de campagne
Encore 36 jours.

Nous étions à midi par

33° 30' de Latitude Sud
et 29° 46' de Longitude Ouest.

J'ai fait ce matin un autre effet de neige qui est encore mieux que les deux autres. Il est à mon avis très bien.

Nous ne marchons presque plus, cinq nœuds, ce n'est guère.

Jeudi 27 décembre

66 jours de mer, 236 jours de campagne
Encore 35 jours.

J'ai encore fait un effet de neige pour Thieulin, mais d'après un croquis qu'il m'a fait. À part cela, j'ai

repris la dernière saison, ou plutôt fini, car je l'avais déjà commencée.

Je m'ennuie énormément, surtout le soir. Nous étions à midi par

27° 12' de Longitude Ouest
et 32° 06' de Latitude.

Vendredi 28 décembre

67 jours de mer, 237 jours de campagne
Encore 34 jours.

J'ai eu très mal aux dents depuis trois heures.

Nous étions à midi par

27° 30' de Longitude Ouest
et 30° de Latitude Sud.

Je ne m'aperçois guère que nous avançons. On prétend que ce sont les alizés du sud-est que nous avons, mais ils ne sont malheureusement pas très forts. Enfin...

Samedi 29 décembre

68 jours de mer, 238 jours de campagne
Encore 33 jours.

Nous étions à midi par

27° 40' de Longitude Ouest
et 27° 15' de Latitude Sud.

Quelle nuit ! J'ai à peine dormi de deux heures à six heures ce matin, aussi je suis vanné, mais mon mal de dents est parti, ce dont je suis très content. mais j'ai peur que ce ne soit un abcès, parce que sur la gencive, il y a une petite tache bleue.

Lundi 31 décembre

70 jours de mer, 240 jours de campagne
Encore 31 jours.

Nous étions à midi par

24° 59' de Latitude Sud
et 27° 42' de Longitude Ouest.

Toujours la même chose. On s'ennuie énormément et il fait calme, et il pleut depuis onze heure, ce qui m'a permis de laver mon linge.

Janvier 1901

Mardi 1^{er} janvier

71 jours de mer, 241 jours de campagne
Encore 30 jours.

Épatant. « 306 » nous a fait donner des sardines et du beurre, probablement parce que nous lui avons souhaité une bonne année. Enfin, tant mieux.

À propos, malgré la distance, je vous envoie tous mes souhaits de bonheur, de bonne santé, de bonne année et de bon siècle. Heureusement qu'à bord on sait que c'est le premier jour de l'an, car sans cela il serait difficile de le savoir, attendu que l'on s'embête un peu plus que d'habitude. Enfin...

Il y a eu vers dix heures un petit requin qui est venu se promener derrière et qu'on a essayé de pêcher, mais avec un croc de balance romaine qui n'est pas assez aiguisé, aussi on ne l'a pas pris.

Nous étions à midi par

27° 30' de Longitude Ouest
et 24° 46' de Latitude Sud.

Nous ne bougeons plus du tout.

Mercredi 2 janvier

72 jours de mer, 242 jours de campagne
Encore 29 jours.

Nous étions à midi par

19° 47' de Latitude Sud
et 28° 15' de Longitude Ouest.

Je m'ennuie horriblement, surtout que nous ne marchons pas. Enfin je ne sais quoi faire, aussi je vais me coucher.

Jeudi 3 janvier

73 jours de mer, 243 jours de campagne

Nous étions à midi par

18° 22' de Latitude Sud
et 28° 11' de Longitude Ouest.

Nous bougeons à peine et la route que nous faisons, c'est de l'ouest ou à peu près. Je m'ennuie horriblement, mais quoi faire.

Vendredi 4 janvier

74 jours de mer.

Nous étions à midi par

17° 05' de Latitude Sud
et 28° 53' de Longitude Ouest.

Toujours calme. Ce soir, un matelot a pris un fou et ils sont tous à s'amuser avec.

J'ai essayé de dessiner la fameuse *Allée*, mais avec de la neige elle est infecte.

Samedi 5 janvier

75 jours de mer, 245 jours de campagne
Encore 25 jours.

Nous étions à midi par

15° 20' de Latitude Sud
et 29° 23' de Longitude Ouest.

Je suis content. J'ai donné le modèle d'un bateau de course à un matelot et il me l'a réussi épatamment. Il est très chic et s'il le finit aussi bien qu'il l'a commencé, il marchera comme un ange. À part cela, je m'ennuie toujours beaucoup.

Dimanche 6 janvier

76 jours de mer, 246 jours de campagne
Encore 24 jours

Nous étions à midi par

14° 14' de Latitude Sud
et 29° 59' 45'' de Longitude Ouest.

Je crois que le bateau est comme l'équipage, il en a assez, car à la vitesse qu'il marche, on pourrait croire

qu'il est fatigué. Mon bateau est fini et j'ai mis son beaupré en place avec ses étais, ses haubans, etc.

Lundi 7 janvier

77 jours de mer, 247 jours de campagne
Encore 23 jours.

Nous étions à midi par

12° 30' de Latitude Sud
et 29° 45' de Longitude Ouest,

toujours, malheureusement.

« 306 » a été pris d'une rage folle ce matin, en voyant que nous avions réintégré nos malles en leurs places respectives. Il a sauté dessus et les a sorties lui-même. C'était tordant, il était fou. À part cela, rien de nouveau.

Mardi 8 janvier

78 jours de mer, 248 jours de campagne
Encore 23 jours.

Nous étions à midi par

10° 30' de Latitude Sud
et 29° 44' de Longitude Ouest.

« 306 » s'est flanqué une cuite. Aussi vers sept heures et demie, il battait, je ne dirais pas les murs, mais tout ce qu'il rencontrait, les panneaux, manches à vent, cabestans. Je le crois un peu fou, car il n'est pas pos-

sible de faire quelque chose de plus bête quand on est capitaine et que l'on commande. Ils sont tous, devant, très occupés à commenter la chose et à se fâcher de la...

Mercredi 9 janvier

79 jours de mer, 249 jours de campagne
Encore 22 jours.

Nous étions à midi par

7° 46' de Latitude Sud
et 29° 07' de Longitude Ouest.

Je viens tout juste de m'apercevoir que nous étions dans le neuvième mois. Tant mieux, j'espère que c'est lui qui nous verra rentrer en France.

Jeudi 10 janvier

80 jours de mer, 250 jours de campagne
Encore 21 jours.

Nous étions à midi par

5° 01' de Latitude Sud
et 28° 47' de Longitude Ouest.

Je m'ennuie toujours beaucoup, ne sachant point quoi faire.

Vendredi 11 janvier

81 jours de mer, 251 jours de campagne
Encore 20 jours.

Nous étions à midi par

2° 32' de Latitude Sud
et 28° 37' de Longitude Ouest.

Enfin demain peut-être que nous rentrerons dans l'hémisphère Nord, dans celui que j'ai l'espoir de ne plus jamais quitter.

Samedi 12 janvier

82 jours de mer, 252 jours de campagne
Encore 19 jours.

Nous étions à midi par

0° 37' de Latitude Sud
et 28° 37' de Longitude Ouest.

Rien, je m'ennuie énormément, probablement pour ne pas en perdre l'habitude.

Dimanche 13 janvier

83 jours de mer, 253 jours de campagne
Encore 18 jours.

Nous étions à midi par

1° 38' de Latitude Nord
et 28° 32' de Longitude Ouest.

Nous y sommes, je suis content, je ne saurais trop dire pourquoi. On a signalé le récif Peneda de San Pedro et il y a à tribord un trois-mâts barque qui va en sens contraire de nous.

Lundi 14 janvier

84 jours de mer, 254 jours de campagne
Encore 17 jours.

Nous étions à midi par

3° 14' 10" de Latitude Nord
et 28° 55' de Longitude Ouest.

Depuis ce matin, il y a un grand trois-mâts barque à tribord, qui manœuvre pour nous accoster. À quatre heures, il signale, on ne lui répond pas. Il y a un grain horriblement noir à l'horizon.

Mardi 15 janvier

85 jours de mer, 255 jours de campagne
Encore 16 jours.

Nous étions à midi par

3° 59' de Latitude Nord
et 29° 36' 05" de Longitude Ouest.

Nous sommes au Pot au Noir. Il fait calme, pas le moindre souffle de brise, pas même de la houle.

Mercredi 16 janvier

86 jours de mer, 256 jours de campagne

Encore 15 jours.

Nous étions à midi par

5° 54' de Latitude Nord
et 21° 27' de Longitude Ouest.

Nous avons bien marché et nous marchons bien. Bien est une façon de parler, nous allons 6 nœuds. Ce ne sont point encore les alizés.

Jeudi 17 janvier

87 jours de mer, 257 jours de campagne

Encore 14 jours.

Nous étions à midi par

8° 14' de Latitude Nord
et 32° 39' de Longitude Ouest.

Nous marchons toujours bien, la brise se maintient, la vitesse aussi. Je m'ennuie énormément comme d'habitude, je ne sais quoi faire. Enfin, nous approchons.

Vendredi 18 janvier

88 jours de mer, 258 jours de campagne

Encore 13 jours.

Nous étions à midi par

10° 24' de Latitude Nord
et 33° 17' de Longitude Ouest.

Nous marchons très bien depuis trois ou quatre heures, 10 nœuds. Pourvu que cela continue !

Samedi 19 janvier

89 jours de mer, 259 jours de campagne
Encore 12 jours.

Nous étions à midi par

12° 31' 05" de Latitude Nord
et 35° 51' 17" de Longitude Ouest.

Nous marchons bien, toujours 6 nœuds. Malheureusement, nous faisons trop d'ouest.

Dimanche 20 janvier

90 jours de mer, 260 jours de campagne
Encore 11 jours.

Nous étions à midi par

14° 47' de Latitude Nord
et 37° 05' de Longitude Ouest.

Toujours même vent, même vitesse. Cela ne change pas et j'en suis très content.

Lundi 21 janvier

91 jours de mer, 261 jours de campagne
Encore 10 jours.

Nous étions à midi par

16° 35' de Latitude Nord
et 37° 41' de Longitude Ouest.

Calme, la mer est plate, nous ne bougeons plus. Elle est aussi plate que le capitaine, ce qui n'est pas peu dire.

Mardi 22 janvier

92 jours de mer, 262 jours de campagne
9 jours²⁸, encore 19 jours.

Nous étions à midi par

16° 55' de Latitude Nord
et 38° 27' de Longitude Ouest.

Calme toujours. Je m'ennuie et je me demande si ce sale temps-là va durer encore longtemps. Il est bien embêtant.

²⁸ À partir de ce jour, Maurice Le Scouëzec, tout en continuant son premier compte à rebours qui commence à s'avérer trop optimiste, en commence un second, plus réaliste, qu'il fait précéder cette fois de l'adverbe *encore*. À partir du 28 Janvier, il renoncera à toute numération de ce genre.

Mercredi 23 janvier

93 jours de mer, 263 jours de campagne
8 jours, encore 18 jours

Nous étions à midi par

17° 44' de Latitude Nord
et 39° 10' de Longitude Ouest.

J'ai dessiné cette après-midi un page, un général de 1789 et un soldat. Ils ne sont pas mal. Nous remarquons. Tant mieux.

Jeudi 24 janvier

94 jours de mer, 264 jours de campagne
7 jours, encore 17 jours.

Nous étions à midi par

19° 54' de Latitude Nord
et 39° 44' de Longitude Ouest.

Nous sommes, je crois, sérieusement repartis. La brise paraît établie. Tant mieux. Nous marchons six nœuds.

Vendredi 25 janvier

95 jours de mer, 265 jours de campagne
6 jours, encore 16 jours.

Nous étions à midi par

22° 08' de Latitude Nord
et 40° 40' de Longitude Ouest.

Nous marchons toujours bien et je sais que demain le Tropique sera passé. Ce soir, le vent avait l'air de calmir, mais il a repris.

Samedi 26 janvier

96 jours de mer, 266 jours de campagne
5 jours, encore 15 jours.

Nous étions à midi par

24° 02' de Latitude Nord
et 41° 56' de Longitude Ouest.

Nous marchons bien. À part cela et un trois-mâts barque faisant route vers les Antilles, que nous avons vu vers quatre heures, il n'y a rien de nouveau.

Dimanche 27 janvier

97 jours de mer, 267 jours de campagne
Encore 15 jours.

Nous étions à midi par

26° 27' de Latitude Nord
et 42° 47' de Longitude Ouest.

Nous sommes sortis des alizés. On a vu un gros cargo boat.

Lundi 28 janvier

98 jours de mer, 268 jours de campagne

Nous étions à midi par

27° 54' de Latitude Nord
et 42° 04' de Longitude Ouest.

J'ai fait ma malle et sorti mes habits pour débarquer.

Mardi 29 janvier

99 jours de mer, 269 jours de campagne

Nous étions à midi par

29° 34' de Latitude Nord
et 42° 08' de Longitude Ouest.

Nous sommes dans la mer des Sargasses. J'ai pêché. Nous sommes plein vent arrière, roulons beaucoup, mais marchons.

Mercredi 30 janvier

100 jours de mer, 270 jours de campagne

Nous étions à midi par

31° 36' de Latitude Nord
et 42° 40' de Longitude Ouest.

Le capitaine nous a fait donner des confitures. Marchons bien, huit nœuds.

Jeudi 31 janvier

101 jours de mer, 271 jours de campagne

Nous étions à midi par

33° 52' de Latitude Nord
et 42° 22' de Longitude Ouest.

Le capitaine trouve qu'il n'y a pas assez d'eau. Aussi il faut distiller.

Février 1901

Vendredi 1^{er} février

102 jours de mer, 272 jours de campagne

Nous étions à midi par

35° 32' de Latitude Nord
et 41° 25' de Longitude Ouest.

Depuis hier soir 5 h, tout est serré. Nous sommes aux Açores : c'est peut-être cela qui lui fait peur.

Samedi 2 février

103 jours de mer, 273 jours de campagne

Nous étions à midi par

36° 42' de Latitude Nord
et 40° 43' de Longitude Ouest.

Roulons beaucoup, pas de brise. Houle très forte du Noroît. On distille toujours.

Dimanche 3 février

104 jours de mer, 274 jours de campagne

Nous étions à midi par

38° 49' de Latitude Nord
et 40° 49' de Longitude Ouest.

On va mettre la route à l'est : Est quart nord-est.

Lundi 4 février

105 jours de mer, 275 jours de campagne

Nous étions à midi par

40° 55' 45" de Latitude Nord et

39° 08' de Longitude Ouest.

Tout est serré. On marche 4 nœuds avec une brise qui, ayant tout dessus, nous ferait marcher 10 nœuds.

Mardi 5 février

106 jours de mer, 276 jours de campagne²⁹

Nous étions à midi par

42° 02' 40" de Latitude Nord
et 36° 55' de Longitude Ouest.

Toujours la même chose, marchons pas tout serré.

Mercredi 6 février

107 jours de mer, 277 jours de campagne

Nous étions à midi par

42° 43' 49" de Latitude Nord
et 39° 17' de Longitude Ouest.

²⁹ À partir de cette date, le manuscrit compte un jour de moins que la réalité. Nous rétablissons celle-ci.

Calme, mais tout est remis dessus.

Jeudi 7 février

108 jours de mer, 278 jours de campagne

Nous étions à midi par

43° 49' de Latitude Nord
et 34° 32' de Longitude Ouest.

Tout est de nouveau serré, pourquoi ???

Vendredi 8 février

109 jours de mer, 279 jours de campagne

Nous étions à midi par

45° 01' de Latitude Nord
et 32° 16' de Longitude Ouest.

Tout est toujours serré.

Samedi 9 février

110 jours de mer, 280 jours de campagne

Nous étions à midi par

46° 05' de Latitude Nord
et 39° 58' de Longitude Ouest.

Toujours la même chose. On craint un coup de vent de sud-est.

Dimanche 10 février

111 jours de mer, 281 jours de campagne

Nous étions à midi par

... de Latitude Nord
et ... de Longitude Ouest.

Nous avons le coup de vent et il paraît salé. Pas de point.

Lundi 11 février

112 jours de mer, 282 jours de campagne

Nous étions à midi par

47° 46' de Latitude Nord
et 28° 03' de Longitude Ouest.

On ne marche toujours pas et pas de point³⁰.

Mardi 12 février

113 jours de mer, 283 jours de campagne

Nous étions à midi par

48° 26' de Latitude Nord
et 27° 28' de Longitude Ouest.

³⁰ Cf. note sur la page 54 du Cahier Noir II. Le 11 : L = 47° 46' N ; Lg = 28° 03' O. Il s'agit vraisemblablement du point du 11 février 1901.

Le vent a repris et un peu plus fort³¹.

Mercredi 13 février

115 jours de mer, 285 jours de campagne

Nous étions à midi par

49° 36' de Latitude Nord
et 27° 50' de Longitude Ouest.

Pas de point³². Mais il y a du nouveau. Le coqueran, c'est-à-dire la partie comprise entre l'étrave et la cloison étanche, est plein d'eau. Aussi le capitaine a peur que nous coulions. Tout à l'heure, il passe à côté de moi pendant que je chantais. Je l'entends qui dit :

— Chantez... Vous chanterez bien autrement dans quatre ou cinq jours !

Jeudi 14 février

115 jours de mer, 285 jours de campagne

Nous étions à midi par

49° 36' de Latitude Nord
et 27° 29' de Longitude Ouest.

³¹ Cf. note sur la page 54 du Cahier Noir II. Le 12 : Lg = 27° 45' O ; L = 48° 25' N. Il s'agit vraisemblablement du point du 12 février 1901.

³² Cf. note sur la page 54 du Cahier Noir II. Le 13 : L = 49° 36' N ; Lg = 27° 50' O. Point exactement le même que celui rapporté ici.

On a fait le point estim³³. On pompe dans le coque-
ran et le capitaine craint que la cloison étanche ne
cède. Le charpentier est occupé à la consolider et
le mécanicien chauffe de façon à être en pression
en tout cas. On a ridé les haubans et galhaubans du
grand mât avant.

Vendredi 15 février

115 jours de mer, 285 jours de campagne

Nous étions à midi par

... de Latitude Nord
et ... de Longitude Ouest³⁴.

Nous avons fait le bossoir tous les quatre, nous
avons eu des confitures. Le capitaine a dit que dans
le cas où la cloison céderait, l'*Ernest* coulerai en deux
heures. Devant, on pompe toujours, mais le niveau a
monté d'un mètre. Le capitaine voulait faire percer
la cloison pour pouvoir pomper. Heureusement le
mécanicien lui a prouvé sa stupidité.

Samedi 16 février

117 jours de mer, 287 jours de campagne

³³ Cf. note sur la page 54 du Cahier Noir II. Le 14 : L = 49° 46' ;
Lg = 27° 29'. Il s'agit vraisemblablement du point du 14 février
1901, légèrement différent de celui porté dans le présent texte.

³⁴ Cf. note sur la page 54 du Cahier Noir II. Le 15 : L = ... ; Lg =
... Même absence de tout point.

Nous étions à midi par

50° 45' de Latitude Nord
et 25° 45' de Longitude Ouest³⁵.

Je crois que nous nous en tirerons. La misaine est dessus et les trois fixes. Que je voudrais être arrivé ! Je m'ennuie tant ici et, ce que je n'ai pas encore, et j'ai eu peur. Maintenant cela va. Je crois que nous arriverons.

Dimanche 17 février

118 jours de mer, 288 jours de campagne

Nous étions à midi par

... de Latitude Nord
et ... de Longitude Ouest³⁶.

Lundi 18 février

119 jours de mer, 289 jours de campagne

Nous étions à midi par

³⁵ Cf. note sur la page 54 du Cahier Noir II. Le 16 : 50° 45' ; Lat. : 25° 45' Long., point exactement le même que celui rapporté ici.

³⁶ Cf. note sur la page 53 du Cahier Noir II. 17 : Lg = 23° 05' ; L = 52° 23'. Il s'agit vraisemblablement du point du 17 février 1901.

... de Latitude Nord
et ... de Longitude Ouest³⁷.

Mardi 19 février

120 jours de mer, 290 jours de campagne

Nous étions à midi par

... de Latitude Nord
et ... de Longitude Ouest³⁸.

Mercredi 20 février

121 jours de mer, 291 jours de campagne

Nous étions à midi par

... de Latitude Nord
et ... de Longitude Ouest³⁹.

³⁷ Cf. note sur la page 53 du Cahier Noir II. 18: L = 53°13'; Lg = 23° 33'. Il s'agit vraisemblablement du point du 18 février 1901. Un point différent est indiqué sur la page 54 du Cahier Noir II. Le 18: L = 52° 23'; Lg = 23° 33'

³⁸ Cf. note sur la page 53 du Cahier Noir II. Le 19: L = 51° 47'; Lg = 23° 03'. Il s'agit vraisemblablement du point du 19 février 1901.

³⁹ Cf. note sur la page 53 du Cahier Noir II. Le 20: L = 51° 15'; Lg = 23° 56' 15» Ouest. Il s'agit vraisemblablement du point du 19 février 1901.

Jeudi 21 février

122 jours de mer, 292 jours de campagne

Nous étions à midi par

... de Latitude Nord
et ... de Longitude Ouest⁴⁰.

Vendredi 22 février

123 jours de mer, 293 jours de campagne

Nous étions à midi par

... de Latitude Nord
et ... de Longitude Ouest⁴¹.

Samedi 23 février

124 jours de mer, 294 jours de campagne

Nous étions à midi par

... de Latitude Nord
et ... de Longitude Ouest.

⁴⁰ Cf. note sur la page 53 du Cahier Noir II. Le 21 : L = 50° 39' N ; Lg = 24° 30' Ouest. Il s'agit vraisemblablement du point du 21 février 1901.

⁴¹ Cf. note sur la page 53 du Cahier Noir II. Le 22 : L = 50° 09' ; Lg = 24° 15'. Il s'agit vraisemblablement du point du 21 février 1901.

Dimanche 24 février

125 jours de mer, 295 jours de campagne

Nous étions à midi par

... de Latitude Nord
et ... de Longitude Ouest.

Lundi 25 février

126 jours de mer, 296 jours de campagne

Nous étions à midi par

... de Latitude Nord
et ... de Longitude Ouest.

Mardi 26 février

127 jours de mer, 297 jours de campagne

Nous étions à midi par

... de Latitude Nord
et ... de Longitude Ouest.

Mercredi 27 février

128 jours de mer, 298 jours de campagne

Nous étions à midi par

... de Latitude Nord
et ... de Longitude Ouest.

Jeudi 28 février

129 jours de mer, 299 jours de campagne

Nous étions à midi par

... de Latitude Nord
et ... de Longitude Ouest.

Mars 1901

Vendredi 1^{er} mars

130 jours de mer, 300 jours de campagne

Nous étions à midi par

... de Latitude Nord
et ... de Longitude Ouest.

Samedi 2 mars

131 jours de mer, 301 jours de campagne

Nous étions à midi par

49° 29' 16" de Latitude Nord
et 2° 13' de Longitude Ouest.

Nous sommes arrivés.

SUR LES GRANDS VOILIERS

Notes prises à bord de l'Ernest-Siegfried

ou

**Deuxième Cahier de l'Ernest-Siegfried
(1900-1901)**

Avant-propos

Le deuxième cahier de notes de l'Ernest-Siegfried, de même aspect et même format que le premier (16,5 x 21 cm), contient, nous l'avons dit⁴², des notes diverses. Les unes sont prises au cours de cosmographie qu'un officier du bord faisait aux pilotins. D'autres ont vraisemblablement été copiées dans un dictionnaire : ce sont celles qui concernent cinquante peintres, classés par ordre alphabétique, d'Aldorfer à Buonarrotti. Elles dénotent chez le jeune Le Scouëzec, qui s'essaie à cette époque au croquis et à l'aquarelle, le souci de s'initier à l'histoire de la peinture et d'en connaître, au moins brièvement, les grandes figures. Mais il s'est arrêté à Michel-Ange. S'y ajoutent des théorèmes et des exercices de géométrie, des dessins, répertoriés par ailleurs⁴³, les plans et les mensurations du sloop dont Le Scouëzec parle dans le Journal fait à bord de l'Ernest-Siegfried⁴⁴ et deux textes originaux : d'une part, un brouillon de lettre à sa mère, d'autre part une « pièce de de théâtre », mise en scène des principaux personnages de l'Ernest-Siegfried. Nous publions ci-après ces deux morceaux d'écriture.

D'autres annotations figurent de même sur le premier Cahier Noir, telles ces adresses à Nouméa :

⁴² Voir ci-dessus Avant-propos du Journal fait à bord de l'Ernest-Siegfried.

⁴³ Cf. *L'Œuvre peint, dessiné et gravé, Inventaire*, Brasparts, Beltan, 1991.

⁴⁴ Répertorié également dans l'*Inventaire*.

Deschamps Julien
chez M. Berthelin

Colmé Georges
administration des Mines

Alphonse Vauthier
Boucherie des éleveurs

ou encore l'annonce de deux éclipses, l'une de soleil le 10 novembre, l'autre de lune le 27 octobre 1901, qui sont à rattacher sans doute aux leçons de cosmographie.

Enfin signalons sur la dernière page du second cahier, ces mots, écrits à l'encre, qui semblent néanmoins conclure le Théâtre de Maurice Le Scouëzec — lequel s'achève immédiatement avant, mais d'une écriture au crayon :

Némésis, déesse de la Vengeance.

G. L. S.

Brouillon de lettre à Emma Le Scouëzec

Le 19 janvier⁴⁵

Chère Mère,

Enfin nous voici à peu près au terme de cet assomant voyage. Comment ai-je vécu jusqu'alors ? Je ne sais. Toute cette année a passé comme un rêve, c'est-à-dire stupidement. Je me suis ennuyé à mourir depuis le 3 mai juqu'à (*sic*) aujourd'hui et cela va continuer ainsi parce que je ne suis pas auprès de Toi. Enfin, encore une vingtaine de jours et, ma foi, je ne serai plus bien loin.

⁴⁵ Il s'agit évidemment du 19 janvier 1901.

Équateur — (théâtre)

Les dernières pages du deuxième cahier noir de l'Ernest-Siegfried sont couvertes d'une écriture au crayon qui note un essai de mise en scène de quelques événements du bord, pris sur le vif: certains pilotins, des matelots et le capitaine en sont les acteurs. Dans ces huit courtes scènes, nous retrouvons, avec quelques renseignements complémentaires, les personnalités en présence dans le Journal et le type de relations qui nous y était décrit.

Le récit se situe manifestement lors du voyage de retour de l'Ernest-Siegfried, puisque Vivier est cité comme n'étant plus là et que les griefs contre « le Vieux » sont à leur comble. Les noms des pilotins sont en clair. En revanche, celui des autres personnages est camouflé, soit par une simple inversion comme Fossard, soit par l'inversion d'une partie ou de la totalité du terme de fonction comme Nacem pour mécan(icien) ou Oscob pour bosco, voire Reini pour (cuis)inier.

Dans ce texte de jeunesse, on remarquera déjà la vivacité du style, et cette étonnante manière de voir et de rendre avec vérité, qui sera la caractéristique de la peinture de Le Scouëzec vingt et trente ans plus tard.

G. L. S.

Personnages

- Pilotins : Lamperière, dit Major, 19 ans, Le Scouëzec, id., Girardet, dit Gros, 17 ans, Le Jaouen, id. Gosse, 15 ans.
- Le Capitaine : Drassof
- Le Maître : Oirtem
- Second-Maître : Ocsob
- Mécanicien : (Bordeaux est son pays) Nacem
- Charpentier : Neprach
- Cuisinier : Reini

*Thieulin, matelot léger, faisant le point avec le capitaine,
20 matelots et 3 mousses*

La scène se passe sous l'Équateur, en mer et dans l'Atlantique. La scène représente le faux pont d'un bateau en fer. Au fond, une porte de fer donnant dans la cambuse, s'ouvrant sur un panneau. À gauche, une série de portes donnant dans différentes chambres. Au milieu de la scène, un escalier montant sur le pont. À gauche, une soute. À droite, quatre chambres, les portes fermées. Sur le panneau, un matelas de laine (très sale), une malle et un coffre, une carte, différents livres, des souliers, un balai. Sur le matelas est couché un pilotin, pantalon de laine bleu foncé et chemise à rayes bleues et blanches, casquette à ancre, cheveux très longs. Ses chaussures sont en très mauvais état. Il cause tout seul.

Scène I

Scouëzec

Cela ne fait rien, on est crapule, mais pas à ce point. Depuis deux mois et demi que nous sommes partis, il n'a pas cessé de nous embêter. Puisque, en quittant Thio, au lieu de la nourriture de la Chambre à laquelle nous avons droit, il nous a donné du biscuit et du lard. Un (il compte sur ses doigts), quelques jours après il nous tenait, trouvé notre poulaine pas propre. Il est vrai qu'elle n'est pas positivement de la couleur du lys, mais enfin... Il la ferme... Deux, il nous fait enlever la lumière au Cap Horn sous prétexte qu'il faisait jour tard et qu'il était dangereux de nous en laisser... Trois, jeudi dernier, il nous fait dire de laver nos chambres et de les peindre. Nous le faisons sérieusement, très sérieusement même, chose étonnante pour nous. Mais enfin, nous le faisons. Il trouve encore moyen de crier, et ce matin, en trouvant nos affaires dans nos chambres, il flanque tout dehors nous traitant du haut en bas. Bon Dieu, je ne devrais pas lui en vouloir, car il m'a fait bien rigoler ce matin. Je me tenais les côtes. J'en pleurais.

Mais, en somme, tout ça ne prouve pas son intelligence, ni son honnêteté, ni sa bonté comme le dit Thieulin... Encore un qui sera paré au bout la fin de ce voyage de malheur.

(On entend des cris dans les coulisses)

Regardez-moi ça ; Tuez, ça s'embarque comme maître et ça ne sait même pas faire un nœud plat, sale ivrogne.

Le (pilotin)

Écoutez-le ; écoutez-le. Il en a encore après le maître. Décidément, ça continue. Tout le lard sera fou(tu ?) en arrivant ou tout au moins plus bien loin. Qu'est-ce qu'il peut bien avoir fait, le maître ? Oublié de donner de la peinture ou quelque chose...

Girardet sort d'une des chambres, la première.

Girardet

Qu'a-t-il encore ? On n'entend que lui, il vient de nous réveiller.

Scouëzec

Comment voulez-vous qu'on le sache ? il n'en sait rien lui-même puisqu'il est fou.

Girardet

Il est rudement embêtant. Je dormais si bien. Quelle suée ! Quand est-ce donc qu'on sera tranquille⁴⁶ ?

Scouëzec

Je n'en sais rien. Voilà une heure que je suis là à m'embêter. Tiens, si nous fumions une pipe.

⁴⁶ Remplace : « Qu'est-ce qu'on pourrait bien faire ? » (rayé en partie).

Girardet

Tiens, c'est une idée, je vais bourrer la mienne.

Scouëzec

Où diable est la mienne ? (Il cherche). Est-ce qu'il l'aurait fichue par le hublot comme ma tête en terre ? Ah ! la voilà !

Girardet

Passez-moi les allumettes, je vous passerai du feu après.

Scouëzec lui donne une boîte. En reprenant :

Cela ne fait rien, vous direz ce que vous voudrez, mais si Borchier était encore avec nous, il y a bien (Girard — *sic* — lui donne sa pipe) des... (il allume et parle entre chaque bouffée) choses (il tire) qui ne (il tire)... seraient pas arrivées. Merci

Girard (qui se rassoit sur le matelas).

Oui, mais Borchier devenait rasant. Il ne pouvait plus entrer dans une de nos chambres sans démolir quelque chose. Il avait trop pris les manières de Vivier. Celui-là, je suis rudement content qu'il soit parti. Du reste, je ne suis pas le seul de cet avis. C'est comme du Vieux, tout le monde en avait assez.

Scouëzec

Oui, Vivier, je ne dis pas. Mais Borchier, non. S'il avait été là, le Vieux n'aurait pas osé nous embêter comme ça.

Girard

Ah ! pourquoi ?

Scouëzec

Hum ! Hum ! Je ne sais pas trop, mais il me semble qu'avec Borchier, il n'aurait pas osé nous embêter autant. Enfin ! Tant pis !

Girardet

Cela ne fait rien, c'est bien embêtant quand même (On entend une forte voix qui chante Les Mousquetaires au couvent).

Scène II

Tiens ! Voilà le Bosco !

Le Maître

« Pour faire un brave Mousquetaire,
Il faut avoir... »

Girard

Eh bien ! Maître, il est un peu plus fou qu'hier.

Le Maître

C'est pas possible, mais il l'est toujours autant.

Scouëzec

Pourquoi donc criait-il tout à l'heure ?

Le Maître

Je suis été faire la visite comme tous les samedis. Alors i'm'dit qu'c'est pas l'heure, que j'devais attendre qui me l'dise, mais si j'aurais attendu y m'aurait engueulé quand même, aussi j'm'en fous.

Scène III

Le Maître rentre dans sa cabine.

Scouëzec

Tiens, c'est tout le temps comme ça. Il a bien dit, l'autre jour, qu'il fallait peindre les fusées des mâts et quand il a vu Robin peindre celle du grand mâst avant, il a dit des sottises à Ocsob pour avoir envoyé un homme sur ces fusées qui ne tiennent pas.

Girard

Tiens, mais où est le Gosse ? On ne l'a pas encore vu, c'est étonnant. Thieulin va venir faire le point dans un moment, je crois. Il est bientôt neuf heures.

Scène IV

Lampérière, sortant de sa chambre.

Lampérière

Mais il est tard, comment se fait-il que la bécane ne soit encore venu nous réveiller pour l'eau ?

Girardet

Tiens, c'est vrai, j'avais pas remarqué.

Scouëzec

Il l'aura fait faire par des matelots. Mais dites donc, Major, où donc est le Gosse ?

Le Major

Il dort, le réveillez pas, sans cela il va encore nous embêter pendant une heure.

Scène V

Arrive le mécanicien.

Nacem

Eh bieng, messieurs les piloting, vous n'avez pas fait l'eau ce mating.

Scouëzec

Comment cela se fait-il ?

Ensemble.

Girard

Pourquoi nous avez-vous pas réveillés ?

Major

Fallait nous réveiller.

Nacem

Té ! Tranquillisez-vous, nous allons la faire. Dame, personne ne me réveille, moi. Girard, allez chercher des seaux.

Scène VI

Girard

J'y vais. Tiens, Thieulin...

Thieulin

Eh bien ! oui, Thieulin, qu'est-ce qu'il a fait ? Ça vous gêne que je vienne ?

Girard, (*en riant*)

Regarde-le, s'il n'a pas pris les manières du Vieux, c'est lui...

Nacem

Allons ! Allons ! les seaux, j'ai pas le temps d'attendre. Vous direz des bêtises en revenant.

Girard, (*en s'en allant par la porte de droite*)

J'y vais, j'y vais.

Scène VII

Scouëzec

Vous avez vu le Vieux, Thieulin ?

Thieulin

Non, je viens chercher mon sextant pour y aller.
Quoi de nouveau ?

Scouëzec

Oh ! ma foi, rien de bien intéressant, à part le Vieux qui a été pris d'un accès de folie furieuse (*Delirium tremens*) et a sorti toutes nos affaires de l'intérieur de nos chambres et les a fait fermer à clef après, ce qui n'est pas gênant parce que... (il montre une clef) j'en ai une. Eh bien ! votre, hein ! votre honnêteté, c'est ça que vous appeler de l'honnêteté. Hein !

Thieulin

Hum ! Hum... Hum ! Ce n'est pas de la malhonnêteté, ça. Il nous défend de rentrer dans nos chambres, tant qu'elles ne seront pas sèches.

Scouëzec

Oh ! oui... Oh ! oui... Eh bien ! si, j'ai l'espoir d'y rentrer⁴⁷, j'ai rudement tort, mais je m'en fiche, j'ai la clef, aussi j'ai bon espoir de ne pas coucher dehors.

⁴⁷ À la suite, mots rayés : « ne placez pas de fonds là-dessus, car il est certain que vous les perdriez. »

SUR LES GRANDS VOILIERS

Thieulin

Enfin, tout cela ne prouve pas sa malhonnêteté.

Scène VIII

Girardet (*qui revient avec deux seaux*)

Oh ! non, au contraire.

**SOUVENIRS D'UN MARIN
(ANNEXES)**

I — Le naufrage de l'Émile-Renouf

Détails sur le naufrage de l'Émile Renouf, détails qui m'ont été donnés par un témoin oculaire nommé Bianci, matelot léger.

Il a coulé à 20 milles sud de Maré et à 80 milles est de l'Île des Pins. Il était à une vitesse moyenne de 8 nœuds grand large, le vent étant au nord-ouest et la route sud-est quart est.

Il a tout à coup donné une secousse, mais une secousse telle que l'homme de barre en a sauté par-dessus la roue, et s'est arrêté une minute, puis on a laissé porter jusqu'au sud et dans cette direction il a fait cinquante mètres, s'est arrêté et s'est mis à tourner comme sur un pivot en décrivant des demi-quarts de cercle, tout en coulant.

Le capitaine a fait mettre les canots à l'eau, on a embarqué un sac de biscuits dans la baleinière. L'équipage en a fait autant. Madame Boju s'était accroché à une épontille qu'elle ne voulait plus quitter et ce n'est qu'en voyant son fils Léon, âgé de cinq ans, passer dans les bras d'un matelot qu'elle a suivi ce dernier et s'est embarquée à son tour. Des cris on n'en a pas entendu, de bruit non plus, rien. Ils étaient neuf dans le you-you et vingt-trois dans la baleinière. Pour toute nourriture, ils avaient un sac contenant une centaine de biscuits et 9 boîtes d'enrobage. Ces dernières étaient dans un pantalon au capitaine

qui était en chemise, en mauresque et pieds nus. La femme n'avait qu'un peignoir sur la peau. Le bébé était en chemise, mais on avait pris ses habits qui se trouvaient à portée de la main. Ils ont sombré sous voiles et la mâture n'a point bougé, sauf le grand mât avant qui, quand ils ont quitté le bateau, s'était légèrement affaissé. Boju s'est conduit comme il devait le faire et on n'a rien à lui reprocher, l'écueil n'étant point marqué sur aucune carte.

Le lendemain à quatre heures, ils ont vu *La Perle*, un petit sloop pêcheur de perles qui leur a donné de l'eau, ce dont ils avaient grand besoin, n'en ayant pas embarqué.

Au moment où ils ont quitté le navire, l'eau commençait déjà à embarquer sur le pont par la lisse. Enfin, tout le monde a été sauvé et personne n'a même été blessé. Il a été impossible de retrouver aucune trace du navire.

Extrait du *Journal*, 29 novembre 1903

Un fragment manuscrit au dos du dessin Cat. n° 1961 *Le « Capitaine de vaisseau » Thieulin* paraît se rapporter au même événement. Le voici :

Ils sont partis, ils avaient descendu un peu. Quand ils ont quitté le navire, l'eau était déjà sur le pont. Il y avait beaucoup de houle qui venait du sud-sud-est. La brise était au nord-ouest.

À titre d'information complémentaire sur le Naufrage de l'Émile-Renouf, nous extrayons de l'ouvrage de Louis Lacroix, *Les derniers cap-horniers français*⁴⁸, les lignes suivantes consacrées à ce bateau :

Le premier voyage se fit sans incidents, ainsi que la traversée d'aller du second, où le navire se rendit à Thio pour prendre son plein de minerai pour Glasgow. Le 6 février 1900, sortant de ce port, il se perdit sur le récif Durand, de position incertaine, près de l'île Mare des Loyalty, à 125 milles dans l'est de Thio.

Le navire toucha sur ce haut-fond dont rien ne révélait la présence et, le temps étant beau, put se déséchouer, mais coula presque aussitôt après. L'équipage, réfugié dans les embarcations, fut recueilli par la goélette La Perle et ramené à Nouméa.

Le capitaine Boju, qui commandait le navire, fut acquitté à l'unanimité, mais le jugement qui rendait hommage à sa conduite n'eut lieu que le 27 septembre, près de huit mois après le naufrage, et il dut rester tout ce temps à terre en attente.

Longtemps après la perte du navire, le haut-fond Durand était encore porté (P. D.) position douteuse.

⁴⁸ Paris, Éditions Maritimes et d'Outre-Mer, 1968.

II — Extrait du Journal

Quelle année ? Je ne sais plus. Tout est très mélangé, les dates surtout, mais je retrouve Thio, Monamea ou Nouméa, Sidney, etc., surtout la rade de Thio et nos vadrouilles à aller chercher l'eau au wharf, ou en fumant nombreuses cigarettes, en attendant le plein des barils, ou les sorties le soir chez Sérié, de l'autre côté de la barre. Et la vieille du Kâné, la vieille mulâtresse de Vivier... Quelle salade de retour ! Et Montmarron ? Que sont-ils devenus maintenant ? Combien sommes-nous qui avons échappé au dressage social ? Je crois qu'il n'y a que Lampérière en partie. J'ai été écrasé, mais pas dressé. Je dois dire que j'en souffre plutôt. Il y avait Le Jaouen, peut-être a-t-il échappé. Hors ceux-là, le reste est parti dans la splendide mécanique dont ils sont petites roulettes. Chamière, mais déserteur à l'infini et probablement mort comme Lampérière. C'étaient des fous, mais des fous libres, sans entraves. Mais quelle importance tout cela ? Il faut vivre et vivre écrasé ou dompté.

Extrait du *Journal* (vers 1931-1932)

III — Extrait du Journal

Oh ! Il prend les femmes... à la hussarde, mais vous charge de ses commissions. J'en ai retrouvé un autre, il est dans les Afrique, avec de gros galons. Les autres, ils se font enculer. Ah ! tout de même, quand je pense à mon matelot et à mon *indio* Xicotencatl, je pense que je n'ai jamais vu rien qui ressemble plus à des hommes. Cela fait d'ailleurs un rude écart avec toute cette littérature. Ah ! mon Mevel, c'était pas brillant, il avait toujours les mains sales, sauf le dimanche et il y avait toujours un peu de goudron après quand même. Il vous contait un tas d'histoires pendant le quart et quand il avait dit : « ah ! un hôte, dam' », il crachait entre ses dents un long jus de chique et continuait son histoire. Un jour, au soir, avant la relève du quart, il faisait gris, on était, je crois, du côté de Marion et Crozet, on était tous les deux tribordais, il était gabier de misaine. Un soir donc, on était monté tous deux à serrer les cacatois, on roulait bord sur bord, presque plein vent arrière. Quand on a eu serré chacun son bout, on part du point et on rentre vers le centre. En arrivant au centre, il fallait attraper le couillard. Comme un con que j'étais — j'avais 14 ans —, je fourre mes doigts dans le racage et profitant du roulis, j'étais sur tribord, on roulait à ce moment sur babord, le bateau se relevait lentement en grinçant, profitant d'un point mort, je me penche pour attraper le couillard balottant en dessous de la vergue. La mâture continuant son mouvement partait de l'autre côté. Je

sentis mes doigts coincés entre le racage et la vergue, ça pinçait dur. Entre les dents, je dis :

— Mevel ! Mevel ! mes doigts dans le racage.

— Ah ! con ! Tiens bon, gars ! Ah ! gast !

Le roulis s'accroissait, mes doigts craquaient.

— Quiens bon, gars ! Quiens bon, men p'tit gars !

Enfin, nous arrivâmes au bout du roulis et nous remontâmes enfin toujours dans le grincement du hauban, le choc des poulies, le bruissement de l'étrave, mais notre silence à tous deux. Il me regardait, je devais faire la grimace, enfin je pus retirer mes doigts aplatis et collés par la pression. Il reprit :

— Y touche pas. Descends comme tu pourras, tu verras ça en bas. Attends-moi dans les barres.

Il fit le couillard tout seul et nous descendîmes tous deux, chacun de notre bord. En bas, sur le pont, il regarda ma main : les doigts étaient noirs (les trois phalanges), sauf le pouce. Il frictionna le tout dans l'eau de mer, en me traitant de fausse couche, de failli chien, d'homme du monde, soldat, etc., un tas de jolis mots. Finalement, c'était rien du tout, une bêtise, ou plutôt deux bêtises : premièrement d'avoir mis ma main dans le racage et secondement de me plaindre d'un bobo pareil. Naturellement, le lendemain, j'ai fait la manœuvre comme les autres, ça faisait mal, mais pour ne pas me faire traiter de fausse couche, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Ça a duré huit jours et puis rien. Or environ un mois après, j'étais dans la cambuse à bourlinguer pour le lieutenant. La cambuse était sous la chambre de veille, elle avait vue sur le coffre même du bateau et deux hublots comman-

daient tout le pont, un à tribord, l'autre sur bâbord. J'étais sur des barils de vin, faisant je ne sais quoi, j'entends causer, c'était Mevel avec deux ou trois autres « hômes » qui, accoudés à l'échelle contait notre accident au cacatois de misaine et terminait en disant :

— Il est bon, le petit, il est du'. Il a pas lâché.

J'ai longtemps été fier de ça et je crois d'ailleurs que proportionnellement à l'âge, je n'ai jamais eu plus fort.

C'est l'époque tout de même la plus catastrophique que j'ai connue, enfant bien sage, bien élevé (traduire : bien coupé), tombé dans ce milieu matelot sans honte et sans vergogne ou on ne craint que la mer et d'être pris. Fais ce que tu veux, cela ne présente aucune importance, mais ne te fais pas prendre. J'y ai vu un officier traité d'andouille par le capitaine, répondre :

— J'ai pas été fait avec vos boyaux.

J'ai vu un homme, Le Merrer, à qui on disait ce que le capitaine pensait de lui, monter, abandonnant son boulot sur la dunette et sans se découvrir — le Vieux chiait dans sa culotte — lui dire : « Vous avez dit ça et ça... » et, haussant les épaules : « Vous, vous êtes un con, vous savez même pas virer de bord, et, tranquillement, redescendre.

Ah ! les chefs ! S'ils n'avaient pas leurs états-majors et conseils de guerre, je n'en vois pas beaucoup et j'en ai encore moins vu. Quand, devant, on causait et que j'entendais les hommes qui jugeaient leurs maîtres, ah ! leur opinion était rien moins que

flatteuse ! Chaque fois après, quand j'ai été terrien ou soldat, ou bien ouvrier, j'ai retrouvé les mêmes jugements par des hommes connaissant leur métier, mais écrasés par une organisation formidable où le non-sens règne et où il suffit de prendre un titre et avoir de l'argent pour écraser tout sous l'imbécillité la plus féroce. Ah ! le Vieux, ce Vieux *Grand Mât*, avec sa casquette imitant les grands trois-ponts des cuirassés (sans les galons), faisant les cent pas côté du vent, bien entendu, avant d'aller se coucher en fumant son Jacob qu'il culottait merveilleusement. Ça, c'était Boju. Cocu, avec une barbiche en éventail où sa bouche faisait cul-de-poule et suçait son tuyau de pipe. Sa femme était à bord et couchait avec lui la nuit, mais le jour, c'était les autres. Elle était extraordinairement bête, plus que lui d'ailleurs qui n'était que balourd. Quand les pipes solitaires étaient fumées, il allait à la barre et, *sans regarder l'homme*, notait le loch, voyait la route, regardait le penon et en râlant, s'en allait rejoindre Céline. Cet imbécile jouait au grand capitaine, il mettait une hauteur dans tous ses ordres et un calme magnifique. Une seule fois, je l'ai vu en colère, mais je crois que jamais on a rigolé à bord d'un bateau comme ce jour-là. Le Bosco avait préparé du goudron pour les ridoirs et quelques moques étaient sur la dunette. Genre grand seigneur qui s'y connaît, il avait posé l'index sur le bord et se redressant sévèrement, avait dit à Legrand :

— Mais comment ! Foutez-moi du coaltar là-dedans et je veux les voir toutes, puisque vous êtes trop bête pour faire seul.

Le lendemain, il y avait trente moques pleines de

goudron coaltaré alignées sur la dunette et le Bosco qui attendait le Vieux. Vers neuf heures, il sortait allègre, son Jacob au bec, il venait de bouffer son pain beurre et café. Il vit l'autre accoudé à la lisse qui regardait l'horizon, planté au milieu de ses moques. Il hurla :

— Qu'est-ce que vous foutez là avec toutes ces saloperies ?

L'autre, hésitant, bredouilla. violemment, Boju prit deux moques et, vlan ! par-dessus bord, puis deux autres, puis deux autres. Il était violet et silencieux. Legrand sans se démonter se baisse et en prenant deux, les jette par-dessus bord, puis recommence et sans un mot continue. On a tous cru qu'il allait tuer le Bosco, il était fou. Il restait une douzaine de moques et il y avait du goudron partout, même après ses belles mains si blanches. Il était d'autant plus furieux que la bordée de quart était sur la dunette à la manœuvre et tout ce monde riait. Ah ! dam' ! c'est pas toujours aussi drôle... Il a gueulé tant qu'il a pu, mais les moques étaient à la mer, il était avare autant qu'un armateur, il fallait supplier une demi-journée pour trois brasses de bitord nécessaires. Pour les voiles, c'était la même chose : jamais de réparations avec du neuf, même dans les fixes.

J'ai toujours été basse carte, et maintenant encore, j'ai une mentalité de basse carte. Je déteste ces gens qui pètent plus haut que leur cul. Chaque fois que j'ai affaire à un soi-disant chef, je discerne en quelques instants la nature de son vrai cul et je vois qu'à quelques centimètres près, il est aussi haut que le

mien. C'est d'ailleurs pour ça qu'ils ont inventé l'uniforme et les galons. À poil, ça se verrait.

Extrait du *Journal* (vers 1931-1932)

IV — Les bateaux de Maurice Le Scouëzec

L'armement Brown et Corblet

Spécialisé dans l'importation du minerai de nickel de la Nouvelle-Calédonie, l'armement Brown et Corblet dont le siège était au Havre, exploita d'abord les quatre-mâts barque : Félix Faure (1896), Émile Renouf (1897), Ernest Siegfried (1898), Émilie Siegfried (1899) ; puis deux trois-mâts barque : Alice (1900) et Suzanne (1901).

Jean Randier, *Grands Voiliers Français*
(1880-1930), CELIV, 1986.

L'Émile-Renouf

4-m/b 2 924 tx

1897 Le Havre

Brown et Corblet

Parti Thio, perdu sur les Loyalty, février 1900

Jean Randier, *Grands Voiliers Français*
(1880-1930), CELIV, 1986.

Construit comme le Félix Faure à Gravelle, ce second quatre-mâts de MM. Brown et Corblet fut lancé le 1^{er} mars 1897. Ses plans différaient de ceux de leur premier navire. Il avait 95 m 15 de longueur entre perpendiculaires, 13 m 83 de largeur hors tout, 7 m 52 de creux, jaugeait brut 3 000 tonneaux et devait porter 3 700 ton-

neaux. On avait abandonné le gréement américain du Félix Faure et il portait doubles perroquets et cacatois. Ses basses voiles avaient aussi moins de guindant et il établissait 3 500 mètres carrés de voilure.

Louis Lacroix, *Les derniers Cap-Horniers français*,
Éditions Maritimes, 1982.

L'Ernest Siegfried

4-m/b 3 104 tx
1898 Le Havre
Brown et Corblet
Racheté par A.-D. Bordes

Jean Randier, *Grands Voiliers Français
(1880-1930)*, CELIV, 1986.

Semblable au précédent et lancé le 20 avril 1898 à Graville, ce navire portait le nom de M. Siegfried, député du Havre et ministre du Commerce. Moins bon marcheur que Président Félix Faure, il fit cependant de belles traversées.

Louis Lacroix, *Les derniers Cap-Horniers français*,
Éditions Maritimes, 1982.

Les trois autres bâtiments, tous du même type : Émile Renouf, Ernest Siegfried et Émilie Siegfried étaient du type à très longue dunette, ce qui portait la jauge brute à 3 000 tonneaux, le port en lourd de 3 700 tonneaux étant inchangé. Ces bâtiments, de 95,2 m de long (entre perpendiculaires) et de 13,8 m de large, avec 7 m

de creux, gréaient 3 500 m² de voilure. Ils furent tous trois construits à Graville.

Jean Randier, *Grands Voiliers Français*
(1880-1930), CELIV, 1986.

Le Président Félix-Faure

4-m/b 2860 tx

1896 Le Havre-Graville

Brown et Corblet

Perdu Pacifique Sud, îlot désert, mars 1908, rescapés recueillis.

Jean Randier, *Grands Voiliers Français*
(1880-1930), CELIV, 1986.

Le Président Félix Faure, construit aux Forges des Chantiers de Méditerranée, à Graville (Le Havre), jaugeait brut 2 860 t, portait en lourd 3 700 t et mesurait 99 m de long (entre perpendiculaires), pour 13 m de large et 7 m de creux. La hauteur (le guidant) important des basses voiles, était caractéristique, mais aussi la forme arrière de la coque : une dunette rehaussée d'une demi-dunette, tout à l'arrière, avec un roof allongé situé à l'avant de la chambre de veille, et qui allait jusqu'au fronteau. Le Président Félix Faure était un remarquable marcheur : il réalisa le parcours Le Havre-Nouméa en 77 jours et celui de Thio au Havre en 102 jours.

Jean Randier, *Grands Voiliers Français*
(1880-1930), CELIV, 1986.

Table des matières

LE SCOUËZEC ET LA MER

| | |
|----------------------------------|---|
| par Gwenc'hlan Le Scouëzec | 4 |
| Avant-propos | 9 |

LE HORN

| | |
|--------------------|----|
| Avant-propos | 13 |
| Le Horn | 17 |

JOURNAL FAIT À BORD DE L'ERNEST-SIEGFRIED

| | |
|----------------------|-----|
| Avant-propos | 86 |
| 1900 87 | |
| Juin 1900 | 111 |
| Juillet 1900 | 140 |
| Août 1900 | 169 |
| Septembre 1900 | 188 |
| Octobre 1900 | 203 |
| Novembre 1900 | 224 |
| Décembre 1900 | 247 |
| Janvier 1901 | 264 |
| Février 1901 | 278 |
| Mars 1901 | 289 |

SUR LES GRANDS VOILIERS

| | |
|--|-----|
| Avant-propos | 291 |
| Brouillon de lettre à Emma Le Scouëzec | 293 |
| Équateur — (théâtre) | 294 |

SOUVENIRS D'UN MARIN (ANNEXES)

| | |
|---|-----|
| I — Le naufrage de l'Émile-Renouf | 306 |
| II — Extrait du Journal | 309 |
| III — Extrait du Journal | 310 |
| IV — Les bateaux de Maurice Le Scouëzec | 316 |



© Arbre d'Or, Genève, avril 2005

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : *Vent dessus, vent dedans*, © Maurice Le Scouëzec

Composition et mise en page : © ARBRE D'OR PRODUCTIONS